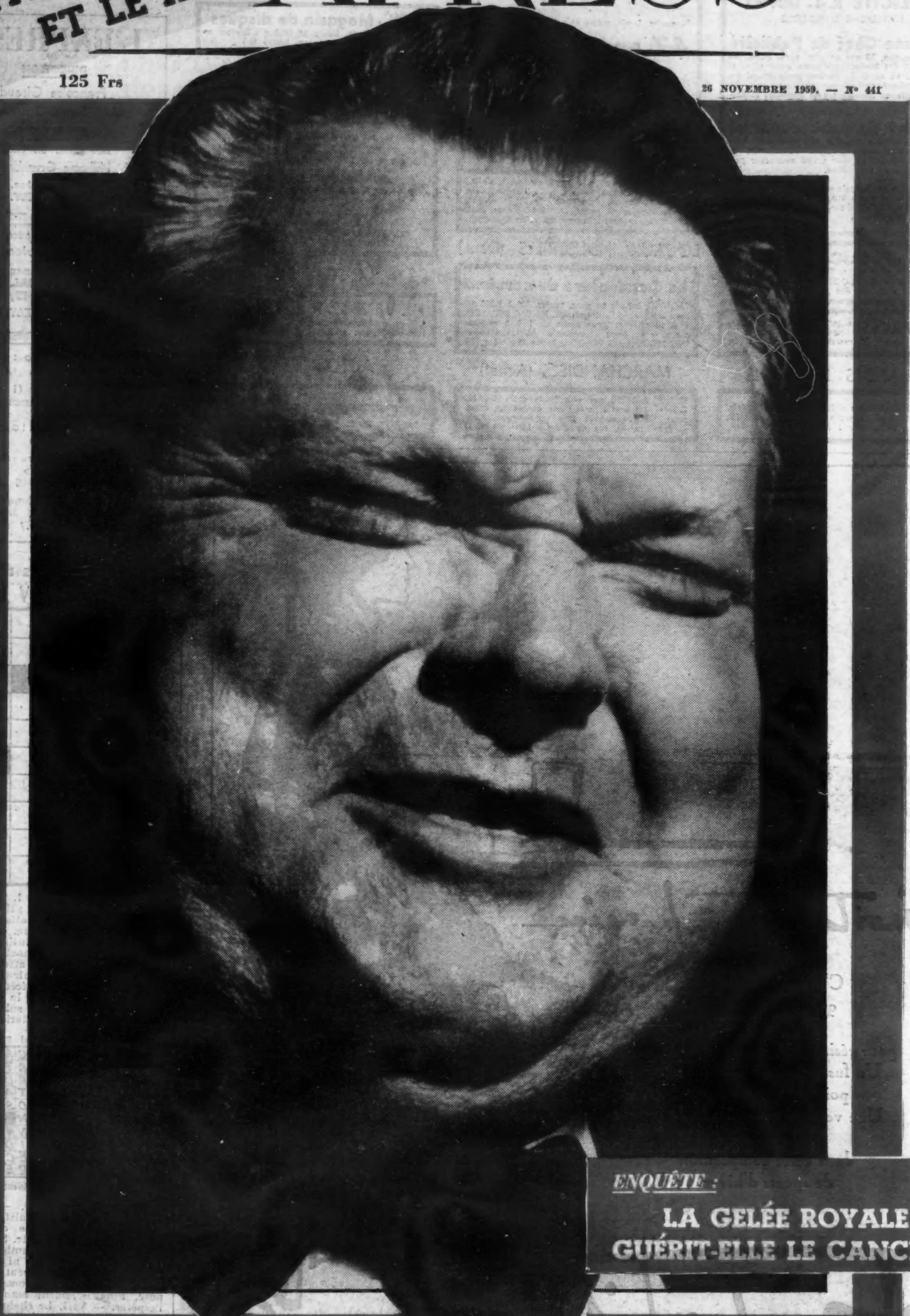
L'EXPRESS

AFFAIRE MITTERRAND ET LE RÉGIME

125 Frs

26 NOVEMBRE 1959. — N° 441



ENQUÊTE :

LA GELÉE ROYALE GUÉRIT-ELLE LE CANCER ?

(International Press.)

M. ORSON WELLES *(pp. 36-37-38-39)*

« J'ai vécu très au-dessus des moyens de mon époque. »

(Jean Cocteau.)

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Tarif : 450 fr. le mm. (+ taxes 8,52 %)
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

PUBLICITE R.-L. DUPUY
RECHERCHE D'URGENCE

1° Jeune Chef de Publicité très dynamique, 30 ans environ, ayant obligatoirement fait des études supérieures, ayant séjourné aux U.S.A. ou en G.-B., parlant parfaitement anglais, excellent contact-man et concepteur. Expérience affaires américaines ou anglaises souhaitable.

2° Chef de publ. confirmé 30-45 ans, mêmes qualités que ci-dessus, mais ayant en plus une expérience approfondie du travail en agence ou chez grand annonceur produits grande consommation.

Envoyer lettre en français et en anglais avec curriculum vitae et photo à J.-P. DUPUY, 11, rue du Belvédère, BOULOGNE-sur-SEINE (ne pas se présenter, ni téléphoner).

Recherchons **PUBLICITAIRE** d'esprit jeune pour agence plein essor. Ecrire lettre manuscrite CENTRE PSYCHOLOGIE ET EFFICIENCE, Réf. 108 - 17, rue des Acacias, Paris (17e).

L'EXPRESS recherche COURTIERS abonnement Paris-province. Ecrire nº 4853 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

DEMANDES D'EMPLOIS

JEUNE FILLE sérieuses références, parlant anglais, italien, espagnol, cherche TRAVAIL MI-TEMPS. Téléphoner : TRO. 34-98

LOCATIONS (Offres)

Dame écrivain ayant gr. appart. tr. bien situé tout conf. désire louer 2 gr. pièces, cuis., s. de bains, meublé à dame ou mén. âgés : 50-70 ans. Frais partag. Ecr. nº 4937 L'Express, 29, r. Marignan, 8e

APPARTEMENTS (Construction)

SCEAUX
RESIDENCE DES SABLONS
138, rue Houdan

Pl. centre, 2 min. métro et autobus, proxim. lycée

47 appartements
de 40 à 108 m2

Studio 3-4-5 pièces. Grand standing. Construct. 1er ordre, sur jardin. Prix 95.000 fr. le m2. PRIMES 600 fr. CREDIT 45 %. Apport personnel sur 15 m. C.I.F., 3, rue d'Aguesseau - ANJou 55-96 et AGENCE DU CENTRE, 108, r. Houdan, SCEAUX. Tél. ROB. 03-08

APPARTEMENTS (Echange)

ATELIER + loggia + 1 pièce, cuisine, s. de b., chauff. centr., eau chaude toute l'année, deux entrées, placards. Peint neuf, 6e et 7e étages, 2 ascenseurs, soleil, vue, CONTRE 4-5 pièces, conf. équiv. Ecr. nº 4304 L'Express, 29, r. de Marignan.

LOCAUX INDUSTRIELS (Dem.)

La Quadrature du cercle...
TROUVER à Paris ou prox. portes, 500 à 1.000 m2 pour fabricat. ou entreposage. NE PAS DEPASSER 6 à 10 millions pour achat ou 1 à 2 millions p.d.p. avec loyer raisonnable. AUTOMATES et DECORS ANIMES POLDOR, 2, rue Pépinière (8e)

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

FONDS DE COMMERCE

PORNIC HOTEL 2 étages, 30 chambres CAFE-RESTAURANT
Ecr. nº 74.293, CONTESSE PUBLICITE, 20, avenue de l'Opéra, PARIS, qui transmettra

A vendre proche banlieue Est de Paris, fonds de **MARBRERIE** funér. et fleurs, pl. activ., deux magas. parfaitement agencés, excellent matériel, logement coquet av. jardinet, conditions de paiement à débattre. Ecr. nº 4962 L'Express, 29, r. Marignan, qui transm.

Vends directement **Magasin de disques** plein centre Paris. Ecrire nº 4713 « L'Express », 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

BONNES ADRESSES

PRIX DE GROS
aux Lecteurs de L'EXPRESS
REMISES
20 % PEINTURES
30 % PAPIERS PEINTS
MAGALIA
27, boulevard de la Chapelle - PARIS
Métro : CHAPELLE - NOR. 54-40

OCCASIONS

NE VENDEZ RIEN sans consulter la Mais. CHARLES, 150, av. du Roule, Neuilly, MAI. 55-96, qui achète tous meubl. anc. style, sal. Aubusson, tapis, porc.

AUTOS (Vente)

PARTICULIER vend
CITROEN 11 B 1953
PARFAIT ETAT Téléphoner WAGram 21-04

DIVERS

Pour votre
FOSSE SEPTIQUE
" EPARCYL "
par la multiplication intensive des germes assure un fonctionnement régulier et une liquéfaction rapide des matières, supprime les mauvaises odeurs et l'obligation de vidanger. TRAITEMENT SIMPLE, EFFICACE ET GARANTI
Documentation gratuite à EPARCO SERVICE ES. B P 90 Aix-en-Provence

L'EXPRESS

DIRECTION
Françoise Giroud
J.-J. Servan-Schreiber

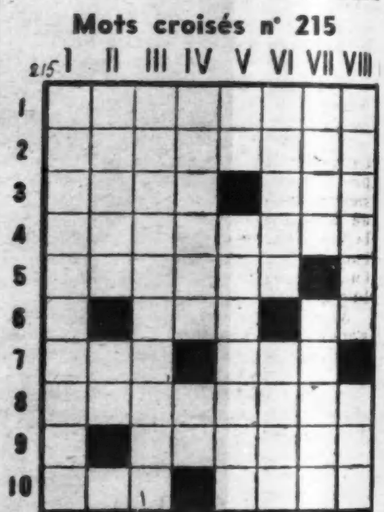
REDACTION
Rédacteur en chef :
Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e arrt). Tél. : ELY. 88-61.

ADMINISTRATION
Secrétaire général :
Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e arrt). Tél. : BAL. 19-68. (angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02.

VENTE AU NUMERO :
France et Algérie : 125 fr.
Maroc : 120 fr.

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
(Réglement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)
(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express.)

Mots croisés nº 215



Horizontalement. — 1. Seraient d'un commerce plus agréable, s'ils étaient végétariens. — 2. L'augmentation des prix est son but, ou devrait l'être. — 3. L'épouse de Badinguet, dans l'intimité. Ce que Marius n'est pas facilement. — 4. Donner à un fonctionnaire une affectation provisoire. — 5. Ses fils n'étaient pas bien vus de nos pères. — 6. Précède souvent un millésime supérieur à la réalité. Pour certains imparfaits du subjonctif. — 7. Répété, avant une invitation aux noces. Un toit rose dans les platanes, et le reste. — 8. C'est faire des colonies sans colonialisme. — 9. Juron peu connu des chauffeurs de taxi. — 10. Montre ses fers. A un point d'inflexion.

Verticalement. — I. Aime que les tonnes soient lourdes. — II. A besoin d'une bonne trempe. Vraiment calé. — III. Doctrinaire nullement alpiniste ou skieur, comme on pourrait le croire. — IV. Mène parfois à la cocotte. Symbole royal. — V. Protégeait la jambe du guerrier grec. — VI. N'est doux ni au contact, ni au goût. Interrogatif, peut annoncer une réconciliation. — VII Foncé serait à l'opposé. Financièrement amorties, il faut l'espérer. — VIII. Le chahut contribua à sa gloire. A un nom à Paris, un numéro à New York.

214	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	V	A	L	I	E	R
2	A	T	A	L	A	N	T	E
3	R	L	■	L	I	N	O	T
4	T	A	P	O	T	E	U	R
5	O	S	E	■	A	E	R	O
6	N	■	G	G	G	■	D	U
7	N	N	■	H	E	R	E	S
8	I	O	T	A	■	E	R	S
9	E	C	O	N	O	M	I	E
10	R	E	C	A	M	I	E	R

Solution du nº 214

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 10, r. du Faub.-Montmartre PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue dse Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

Le combiné Ski-Caravelle Air France

★ *Jean-Paul Carrier met les champs de neige à 50 minutes de Paris : pour la première fois, un avion à réaction au service des amateurs de sports d'hiver.*

LES Parisiens mettront désormais moins de temps pour gagner les pistes de ski que pour se rendre à leur travail : les statistiques montrent qu'il leur faut 90 minutes en moyenne pour gagner leur bureau ou leur atelier, alors que l'initiative de Jean-Paul Carrier va leur permettre, à partir du 24 décembre, de rallier les Alpes en 55 minutes. Miracle ? Non. Le secrétaire général de l'Association de tourisme la plus dynamique vient de décider de mettre au service de ceux qui, l'hiver, font appel à lui, le plus moderne des moyens de transport : le moyen-courrier à réaction Caravelle Air France, vedette n° de l'industrie française, dont les performances continuent d'étonner les techniciens du monde entier et dont les qualités de confort et de sécurité inégalées ont stupéfié les privilégiés qui ont pu monter à son bord.

Un avion de neige

Tous les dimanches matin, du 27 décembre au 17 avril, une Caravelle Air France décollera d'Orly à 9 h. 30 pour gagner, par-dessus les nuages, l'aérodrome de Cointrin (Genève). A bord de cet « avion de neige », les passagers seront déjà sur les pistes de ski. Rien ne viendra troubler, en effet, leurs rêveries sportives : il n'auront pas à se soucier de leurs bagages ou de leurs chambres d'hôtel, ils n'auront pas à s'inquiéter d'un éventuel incident mécanique, puisque la Caravelle Air France a prouvé qu'elle peut voler en vol plané pendant plusieurs centaines de kilomètres, et ils ne seront même pas importunés par le bruit des moteurs, puisque les réacteurs de ce merveilleux avion ne s'entendent pas de l'intérieur de la carlingue.

A peine auront-ils eu le temps de s'amuser à faire tenir un crayon en équilibre pour vérifier l'extraordinaire stabilité de la Caravelle Air France, que la porte s'ouvrira devant le sourire d'une jeune femme, Annick Rabreau, l'hôtesse de *Voir et Connaître*, qui les mènera à l'autocar spécial frété pour eux. Et tous, qu'ils aient décidé de passer leurs vacances d'hiver à Megève la mondaine, à Chamonix la sportive ou à Saint-Gervais-les-Bains la reposante, arriveront à temps dans l'un des hôtels de *Voir et Connaître* pour se changer tranquillement dans leur chambre avant l'heure du déjeuner.

Liberté totale

Seule une grande association de tourisme pouvait mettre au point un tel voyage qui supprime toute fatigue et le flottement agaçant de la première journée de vacances. *Voir et Connaître*, la plus importante organisation de sports d'hiver, possédait seule l'expérience nécessaire pour le faire. L'hiver dernier, 5.000 départs ont été organisés par ses soins. Et ces séjours de neige ne sont pas des voyages de groupes, mais des déplacements où chacun, arrivé au lieu de sa villégiature, retrouve son autonomie, une liberté totale.

En plus des agréments dont bénéficient les touristes isolés, les adhérents de *Voir et Connaître* ont des atouts supplémentaires pour passer de bonnes vacances : pas de surprise au moment de payer la note et, pour toutes les menues démarches de la vie quotidienne, ils peuvent demander conseil à l'hôtesse de l'agence qui, sur place, résout pour eux tous leurs problèmes, leur permet d'obtenir des forfaits sportifs spéciaux pour les remontées mécaniques, de louer facilement des skis et des chaussures, de faire des promenades et excursions passionnantes en montagne.

Les hôtels sélectionnés dans les stations en vogue par *Voir et Connaître* sont toujours les meilleurs, ceux qui possèdent le plus d'attrait dans leur catégorie. Ainsi, les amateurs de sports d'hiver qui arriveront par avion à Megève auront le choix entre un chalet de haute montagne et des hôtels confortables ou d'excellent confort.

Si leurs goûts les ont incités à préférer le chalet, ils seront accueillis *Chez la Tante*, que les habitués de la station connaissent bien, face au mont Blanc, au-dessus du mont d'Arbois, à l'aboutissement du téléphérique de Saint-Gervais. Ce chalet à cheval sur deux stations, qu'Armand Salacrou choisit volontiers pour y travailler, possède, pour les skieurs, une situation unique au monde. Dans la journée, l'animation y est grande. Le « Tout-Megève » s'y retrouve pour déjeuner en admirant un paysage dont on ne retrouve nulle part l'équivalent. Le soir, après la dernière heure, une paix totale entoure ceux qui vivent ici et qui peuvent, dans une ambiance chaleureuse, se préparer aux équipées du lendemain.

L'hôtel des « Liaisons dangereuses »

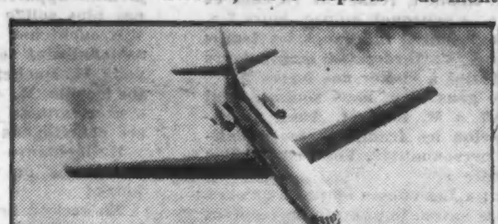
Pour ceux qui préfèrent un hôtel confortable, c'est au Vieux-Moulin (catégorie trois étoiles C) que *Voir et Connaître* a retenu des chambres. C'est là que, pendant le tournage du film *Les Liaisons dangereuses*, toute l'équipe de Vadim se retrouvait le soir.

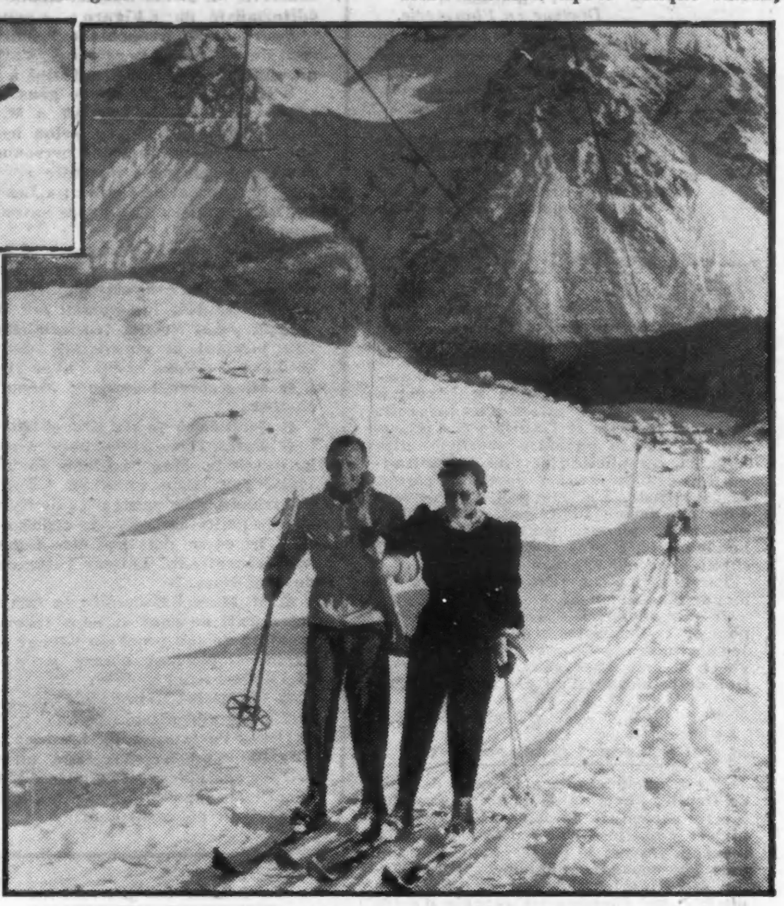
Atmosphère joyeuse, aussi, la nuit tombée, dans les deux hôtels d'excellent confort (catégorie trois étoiles B) où *Voir et Connaître* a également retenu des chambres pour ses adhérents. *L'hôtel du mont Blanc* possède un bar, *Les Enfants terribles*, où l'on peut rencontrer devant un verre ou sur la piste de danse toutes les personnalités de passage à Megève. *L'hôtel des Peupliers*, à 100 mètres de la patinoire, pour sa part, offre à ses clients, en plus de son bar américain et de son grand salon, un salon de bridge et un salon pour les enfants. Des repas dansants et des « repas-surprises » ajoutent à la bonne humeur qui n'y cesse jamais de régner.

L'esprit de Chamonix est différent. C'est une station sportive. Aussi est-ce dans des hôtels appréciés des sportifs que *Voir et Connaître* accueille des adhérents. *La Varappe* est un hôtel d'une tenue soignée où l'on parle d'expéditions, de courses, d'exploits.

Autre ton encore à Saint-Gervais-les-Bains où l'on vient pour se reposer, pour trouver le calme, au milieu d'une année de travail éprouvante. Au *Nouvel Hôtel de Genève* (deux étoiles A), ceux qui souhaitent pouvoir, selon leur humeur, choisir à tout instant entre l'agrément d'une soirée animée et le charme d'une soirée paisible, peuvent, s'ils le souhaitent, s'intégrer à des groupes pleins d'entrain ou trouver un silence qui s'accorde avec un panorama merveilleux.

Ancien rendez-vous des équipes de l'Annapurna, vous y côtoierez toujours des alpinistes venus du monde entier. *L'hôtel d'Angleterre* est, aussi, un haut lieu de Chamonix ; le directeur de cet hôtel (deux étoiles B) qui charme tous ceux qui y descendent n'est autre que Coutaz, célèbre guide de montagne.





UNE CARAVELLE AIR FRANCE DANS LE CIEL DES ALPES.
Des vacances bien « volées ».

Un an pour préparer vos vacances

Pour préparer avec une telle minutie vos vacances d'hiver, les spécialistes de *Voir et Connaître* travaillent toute l'année. Depuis six ans, ils sillonnent l'Europe, essayent les hôtels, choisissent ceux qui correspondent le mieux à vos désirs. En voyageant avec cette association de tourisme, vous évitez les mauvaises surprises, les établissements peu satisfaisants et les « coups de fusil ».

Voir et Connaître n'est pas une simple agence de voyages organisés. Son but est de mettre à la portée de tous ce qui n'était, jusqu'à présent, que le luxe de quelques-uns. Ses programmes comportent toujours toute une gamme de catégories et de prix. Mais que l'on choisisse le palace international ou le chalet, le « combiné ski-Caravelle Air F rance » ou l'un des cinquante voyages par train du programme *Voir et Connaître* « hiver 1960 », on bénéficie toujours des meilleurs prix dans chaque catégorie. Les jeunes — qu'ils soient jeunes par leur âge ou par leur caractère — ont bien compris qu'un esprit différent animait « leur » association de voyages. Ils ont fait son succès foudroyant en quelques années à peine. Tous ceux qui ont vu partir un groupe de *Voir et Connaître* ont été frappés de constater combien la moyenne d'âge était peu élevée. Cela ne veut pas dire que les personnes d'âge « sérieux » soient déplacées dans les voyages de l'association. Bien au contraire, des familles au complet participent souvent à ses séjours dans les stations familiales. Après l'avoir vu l'été passé sur le quai des gares, on le verra cet hiver à Orly.

Voir et Connaître possède encore une qualité : c'est de toujours aller de l'avant. Les collaborateurs de Jean-Paul Carrier ne s'endorment pas sur leurs lauriers. Après chaque saison, ils visitent toutes les stations pour perfectionner leurs réalisations. En choisissant d'organiser des voyages par Caravelle Air France ils montrent une fois de plus qu'ils savent offrir à ceux qui leur font confiance le meilleur de ce qui existe. Quand les skieurs, après avoir passé une ou plusieurs semaines dans la neige, reprendront l'avion et retrouveront les mêmes commodités qu'à l'aller — car spécial, envol de Cointrin le dimanche à 11 h. 31, arrivée à Orly à 12 h. 30 — ils ne pourront faire qu'un bilan positif. Et gageons que la plupart décideront de renouveler l'expérience dès l'été prochain en partant, vers le soleil cette fois, avec *Voir et Connaître*.

Cette page spéciale d'annonce est présentée par VOIR et CONNAITRE, 13, rue de Laborde, Paris (8e) (LAB. 54-87), et permanence quartier Latin, 174, rue Saint-Jacques, Paris (5e) (ODE. 72-21). Programme détaillé de tous les voyages sur demande.

		NOEL	JANVIER-FÉVRIER-MARS	
		du 24 décembre au 3 janvier	du 27 décembre au 17 avril un départ et un retour chaque dimanche	
			1 semaine	2 semaines
MEGEVE ...	● Chalet de haute montagne		38 500	54 300
	● Hôtel confortable (*** C)	65 000	48 600	75 900
	● Hôtel d'excellent confort (*** B)	79 500	59 500	93 500
CHAMONIX .	● Pension simple	47 600	37 500	54 200
	● Hôtel confortable (** B)	55 200	43 300	64 800
	● Hôtel de luxe (*** A)	67 000	49 900	78 500
ST-GERVAIS	● Hôtel de bon confort (** A)	59 900	42 500	63 200

Réduction de 10 % pour les départs des 10 et 17 janvier

...et maintenant, choisissez vos vacances !

(Assoc. de Tourisme Voir et Connaître, licence Bucotour 391)

séjour de NEIGE pour ENFANTS
de 6 à 17 ans
Vacances magnifiques dans les hôtels de montagne des Alpes du Voralberg et de Salzbourg. Logement par chambre de 3 ou 4 lits. Cours de ski et jeux organisés. Surveillance et encadrement très strict par professeurs et moniteurs diplômés.
Tous frais compris, 12 jours du 23 Décembre au 3 Janvier, à partir de 26.600 Fr.
VOIR et CONNAITRE
13 rue de Laborde - Paris 8e
Tél. Lab. 54-87
Permanence "Quartier Latin"
174 rue St-Jacques - Paris 5e
Lic. 391

Mitterrand n'a-t-il rien fait ?

Les révélations de M. Mitterrand mettent au grand jour le comportement politique de certains hommes actuellement responsables de l'avenir de notre pays, mais — et c'est ce qui est particulièrement inquiétant — elles mettent également au grand jour le comportement d'hommes politiques qui avaient la charge de défendre la IVe République. En effet, si M. Debré est allé trouver M. Mitterrand au moment de l'affaire du Bazooka et si M. Mitterrand a eu une certaine indulgence pour lui, où est le plus responsable ?

Je suis un peu déçu par le fait que pour défendre son honneur et peut-être sa vie, M. Mitterrand fasse état de faits qu'il n'a pas révélés et qui auraient pu peut-être sauver la IVe République

F. Serusclat,
Docteur en Pharmacie,
Saint-Fons (Rhône).

[*M. François Mitterrand, alors garde des Sceaux, a ouvert l'instruction en justice nécessaire contre tous auteurs et complices de « L'affaire du Bazooka ». Avant que cette instruction ait abouti, M. François Mitterrand n'était plus garde des Sceaux, et quand le procès est venu, c'est M. Michel Debré qui l'avait remplacé au ministère de la Justice.*]

Responsabilité - Complicité

Après lecture de votre supplément « Mitterrand accuse », il ressort de cette affaire comme un sentiment de responsabilité collective. En effet, tout homme est responsable des crimes et injustices qui se commettent s'il n'emploie pas l'intégralité de son énergie, non seulement à les combattre mais surtout à les prévenir.

Car, si l'inertie et l'indifférence procurent un certain bien-être physique, elles sont, ici, complicité ; de plus, cette tranquillité égoïste est, à proprement parler, de la lâcheté. L'action politique devient donc un devoir impérieux, en l'instant que nous vivons, pour tout honnête homme ; et, à plus forte raison, s'il est chrétien, ce qui est mon cas.

Par le même courrier, j'adresse ma demande d'adhésion au P.S.A.

Je suis abonné à « L'Express » surtout pour le « Bloc-Notes » de Mauriac ; car je suis un de ces vieux bourgeois qui n'ont guère la cote chez vous, et ma conception de la morale n'est pas la vôtre.

G. J.
Seine-et-Oise.

Ce pourquoi et ce comment

Il est quelque peu attristant de voir de Gaulle, l'homme de Londres, présider à cette caricature de démocratie, entretenir cet « abêtissement » des esprits, promener à travers le pays l'éloquence insipide qui consiste uniquement à entretenir des illusions. Et c'est d'autant plus pénible que l'homme est capable d'autre chose, d'un autre style en tout cas, mais semble par moments aveuglé par sa conception monarchique du pouvoir.

Alors, le peuple n'est rien qu'une masse anonyme qui doit adorer le saint et acclamer le sauveur, sans discuter et sans connaître le pourquoi et le comment des affaires publiques.

Ce pourquoi et ce comment, vous essayez de nous le dire, vous tentez semaine après semaine de « décortiquer » l'actualité.

Il arrive que Servan-Schreiber ne soit pas d'accord avec Mauriac. Il arrive justement que Mauriac se laisse aller à « l'adoration ».

Nous sentons naître l'inquiétude, jusqu'au moment où la rédaction unanime se retrouve pour défendre une position identique.

Dans l'affaire Mitterrand, vous avez retrouvé cette unanimité, et vous avez avec raison publié son excellente intervention devant le Sénat.

Je l'ai lue le soir même et j'en ai apprécié à la fois le style et le ton mesuré, qui n'excluaient pas la fermeté de la conviction. C'est certainement l'un des meilleurs discours prononcés depuis longtemps à la tribune du Parlement.

Ch. Bouet,
Maire de Congéniès.

LA VRAIE « NOUVELLE VAGUE »

Un nouveau journal, « La Nouvelle Vague », conçu et rédigé exclusivement par des enfants (de 8 à 14 ans) et pour les enfants, a été imprimé en supplément gratuit, par « L'Express », la semaine dernière. Il a été envoyé à tous nos abonnés. A ceux de nos lecteurs qui désirent le recevoir pour leurs enfants, il suffit de nous envoyer le bulletin ci-dessous.

M. ....

Adresse ....

désire recevoir le journal d'enfants « La Nouvelle Vague ».

(*Bulletin à envoyer à : « La Nouvelle Vague », 91, Champs-Elysées, Paris* (8e).

La lettre de « L'Express »

La société est divisée, on le sait, en deux catégories : les gens bien ; et les autres.

Il arrive que les gens bien soient placés dans l'éprouvante obligation de frayer avec les autres et que la dame du château ait à recevoir — les temps sont durs — le maquignon du pays à sa table.

Un repas, soit. Deux ? A la rigueur, avec vin rouge ordinaire. Mais, selon la formule de notre excellent confrère, M. Louis Gabriel-Robinet, rédacteur en chef et éditorialiste du « Figaro », « pourquoi quinze jours ? ».

Pourquoi M. Krouchtchev, dont il faudra — les temps sont durs — subir la présence, s'attarderait-il quinze jours au château et serait-il autorisé à visiter nos terres ?

N'étant point parmi les gens bien, nous sommes mal placés pour donner réponse à M. Robinet. Aussi avons-nous préféré interroger, selon les traditions journalistiques françaises, quelques personnalités. Voici ce qu'elles ont bien voulu nous répondre :

- **Le général de Gaulle : « Les choses étant ce qu'elles sont et Robinet ce que vous savez, le pouvoir ne reculera pas. »**
- **M. André Malraux : « Sous l'œil indifférent des nébuleuses glacées, le Grand Mogol accomplissant son génie dans la conquête panique de la joie terrestre ne saurait troubler le sommeil des Dieux. »**
- **M. Jean Nocher (éditorialiste à France II, qui baptisa pendant la guerre ses deux fils Timochenko et Joukov) : « Vous m'em... avec vos questions à la c... »**
- **M. Robert Lacoste : Même réponse que M. Jean Nocher.**
- **Jean Cocteau : « Krouchtchev ? Qui est-ce ? »**
- **Farah Diba, future impératrice d'Iran : « J'adddddore la Russie !... Mon manteau de vison blanc, ma cape de vison gris, mon étole de vison beige, mes mouchoirs d'astrakan, mes pantoufles de chinchilla, toutes les peaux de ces petits animaux, le croiriez-vous, viennent de Russie ! Et ce ne doit pas être tellement difficile d'épouser M. Krouchtchev. Laissez cette chance à une petite fille de chez vous... »**
- **M. Marcel Boussac : (a fait répondre par son secrétaire qu'il ne pouvait nous recevoir, absorbé par l'organisation de son prochain voyage en U.R.S.S. où le retiendront — pendant quinze jours — ses entretiens avec M. Krouchtchev).**
- **M. Michel Debré : « J'oppose le démenti le plus formel à ces allégations... »**

(Dans l'entourage du Premier ministre on précise qu'il s'agit-là d'une réponse-type, mise au point à Matignon par les conseillers techniques de M. Debré et qui doit être désormais opposée à toute question visant à embarrasser le chef du gouvernement.)

A l'issue de cette consultation, nous voilà mal armés pour renseigner M. Robinet. Pourquoi quinze jours...

Mais soyons sérieux : le souci de M. Robinet mérite d'être considéré dans toute son ampleur.

En premier lieu, il révèle le peu de confiance que l'éditorialiste du « Figaro » nourrit à l'égard de la population française qu'il voit pratiquement convertie au communisme par quelques discours — en russe — joints à de joviales apparitions ici et là. Diable ! elle ne serait donc pas plus solide que ça, cette bonne société bourgeoise ?

Krouchtchev à Clermont, et hop ! voilà Michelin se nationalisant soi-même ? Krouchtchev à Dijon, et vlan ! voilà M. Duchet socialiste ? Krouchtchev à Bordeaux, et toc ! voilà M. Chaban-Delmas, toujours fin précurseur, s'inscrivant au P.C. pour y accueillir, aussitôt président, ses concitoyens affluant en masse ?

Hallucinante perspective. Seigneur, écartez le calice des lèvres de ces malheureux. De grâce ! pas quinze jours !

En second lieu, M. Robinet traduit — peut-être à son insu — une inquiétude déjà formulée à l'Elysée. Que va-t-on faire, pendant quinze jours, de ce visiteur curieux ?

Et surtout que va-t-on lui montrer ?

Nous ne plaisantons plus, ici, le moins du monde. C'est un problème, et dont il est sérieusement débattu.

Où le conduire pour lui faire sentir ce par quoi notre société est supérieure à la sienne ? Un jour pour Versailles, un jour pour Dior, cela fait deux. Et ensuite ? Lui offrira-t-on le spectacle de nos facultés ? De nos H.L.M. ? De nos Halles ? De nos stades ? Ou de nos piles atomiques ?

Ah ! pourquoi quinze jours !...

Une solution a été suggérée à ce délicat problème : présenter à M. Krouchtchev M. Robert Pesquet. Sous mandat de dépôt, mais non incarcéré. Sous surveillance policière, mais faussant à volonté compagnie à ses anges gardiens. Jouant de la mitraillette, mais libre de recommencer.

Non, ils ne doivent pas en avoir un comme ça, en U.R.S.S.

Et pour faire comprendre à M. Krouchtchev que c'est peut-être là, en fin de compte, un aspect rassurant de la démocratie, il faudra... au moins quinze jours.

Françoise Giroud.

La tribune des journalistes

Ma participation aux côtés de M. Jean Nocher, à la Tribune libre des journalistes à la radio, la semaine dernière, n'a pas du tout la signification que vos lecteurs ont pu penser.

En effet, j'ai ignoré l'incident qui avait précédé cette tribune libre : c'est-à-dire le refus d'un certain nombre de journalistes de discuter avec M. Jean Nocher. Je n'en ai pas été prévenu.

Je vous serais reconnaissant de bien vouloir apporter cette précision aux lecteurs de « L'Express ».

Robert Verdier.

Le Maroc et la bombe

En lisant l'article de Jean Daniel en date du 12 novembre, j'y ai relevé avec une profonde surprise le passage suivant :

« ...des Indiens, des Tunisiens et des Marocains ont dit à nos représentants à l'O.N.U. qu'ils n'étaient plus très convaincus du bien-fondé de leurs thèses. Même les Marocains qui ont pourtant pris l'initiative de la requête contre nous... »

Jean Daniel a reproduit dans ce passage la déclaration d'une haute personnalité très proche de l'Elysée.

Au nom de la délégation marocaine à l'O.N.U., je tiens à vous affirmer qu'aucun propos de cette nature ou pouvant être interprété comme tel, n'a été tenu aux représentants français par un membre de notre délégation.

T. Benhima,
Secrétaire général des Affaires étrangères.

[*Dont acte, mais : le propos que je me suis contenté de rapporter ne mettait pas en cause un membre de la délégation marocaine à l'O.N.U., mais une personnalité marocaine importante. — J.D.*]

Le Coq gaulois

Je suis personnellement hostile à la fabrication d'une bombe atomique par la France. J'estime, en particulier, que mon pays aurait acquis beaucoup plus de considération en consacrant à des recherches désintéressées (sur le cancer, par exemple) les immenses crédits que « la » bombe engloutira.

Cependant, je trouve illogique et même peu courageuse l'attitude de l'O.N.U. à notre égard, alors qu'elle n'a jamais réagi lorsque les 3 « grands » ont procédé à des explosions nucléaires aussi dangereuses que la nôtre. Cela me rappelle que l'Ours soviétique, lors du drame hongrois, l'Eléphant républicain pratiquant la ségrégation raciale et intervenant continuellement en Amérique latine, le Lion britannique pacifiant Chypre et le Kenya ont été moins critiqués dans les instances internationales que le Coq gaulois qui, depuis quelques années, pratique une politique de décolonisation audacieuse que peu de pays veulent reconnaître.

On voudrait exacerber l'ultra-nationalisme qu'on n'agirait pas autrement.

Jacques Guillemain,
Paris.

Les Sudistes

Je vous approuve entièrement lorsque, au sujet de l'Algérie, vous dites qu'une nouvelle épreuve s'annonce pour 1960. Je serais personnellement plus optimiste pour l'issue de cette bataille pour la paix si je voyais autour de moi les Français pleinement conscients du danger que représentent les Sudistes, c'est-à-dire les Ultras d'Algérie. Mais, malgré leur désir de paix, je ne crois pas qu'ils aient encore compris que les Sudistes sont capables de s'en prendre à la personne même du général de Gaulle.

M. Monnages,
Toulon.

Quel joli monde !

Une première lettre la semaine dernière de ma part n'a pas eu l'air de retenir votre attention (et pour cause !).

Je m'adressais aux fossoyeurs d'Empires que vous êtes, aujourd'hui, je suis obligé de constater que tout le venin dont est rempli votre infect torchon n'est pas seulement le résultat des élucubrations fumeuses de démocrates mais provient uniquement de vos origines. Enfin, nous savons à quoi nous en tenir, « L'Express » laisse percer son oreille (peu ragoûtante).

Vous êtes certainement l'organe talmudique le plus complet de France. Voici ce que l'on peut trouver dans votre numéro de cette semaine : un courrier de lecteurs métèques : Claude Israël, le peuple juif signé Elisa de Jager, des louanges à Schwarz-Bart, des noms bien aryens en somme (...)

Quel joli monde ! De la crapule parfaite de l'affaire des fuites et de la Mitterrade aux ballets roses, vous devriez aussi nous donner des extraits de la vie du grand français qu'était Léon Blum dit... (suit un nom qui coûte cher !)

Elle est belle la démocrasseuse, la République, heureusement, vieux Maréchal vainqueur de Verdun, tu n'a pas assisté à tout ça...

(*Etc, etc.*).

Jean Minez,
Mézériat (Ain).

Une machine à écrire

L'un de nos lecteurs, interdit de séjour en Algérie, replié en France et dépourvu d'aucun moyen matériel, nous demande de publier l'appel suivant :

« Je ne saurais comment remercier la générosité de la personne qui voudrait m'aider à reprendre vie après tant de malheurs autour de ma famille en me prêtant une machine à écrire. Je voudrais écrire et raconter ce qui m'est arrivé. C'est le seul moyen de recouvrer l'équilibre. »

G. B.

Le Réseau Fournier

- *A l'attention des lecteurs du Var :*

Vingt personnes représentant cinquante membres ont constitué le vendredi 13 novembre le « Groupe de Travail des Amis de « L'Express » du Var » sous la présidence de Me Bernardi.

Frédéric Fourtoul-Gardel, fondateur du Mouvement Communautaire et Fédéraliste mondial, assistait à cette réunion avant d'aller présider à Paris le Comité Interdépartemental de son mouvement.

La prochaine réunion des Amis de « L'Express » aura lieu à Toulon en janvier, Louis Fournier y assistera. Pour tous renseignements, s'adresser à Me Bernardi, 54, avenue Maréchal-Foch à Toulon.

- *A l'attention des lecteurs de l'Oise :*

Responsable : Jean-Charles Taboureux, 7, rue Louis-Graves à Beauvais.

- *A l'attention des lecteurs de la Gironde :*

Responsable : M. Georges Badie, 62, allées de Tourny à Bordeaux.

- *A l'attention des lecteurs du Haut-Rhin :*

Responsable : M. Munck, 6, rue Wilson à Mulhouse.

Forums régionaux

Samedi 28 novembre, à Mulhouse, salle d'honneur de la Bourse, à 20 h. 30, « Les Nouvelles Perspectives de la Gauche » avec Robert Verdier.

TOUS LES CADEAUX POUR MONSIEUR

CRAVATES EXCLUSIVES
ROBES DE CHAMBRE
SOIE OU LAINE
PULLS 100 % CACHEMIRE
OU SHETLAND
BOUTONS DE MANCHETTES
CHEMISES ET COSTUMES
PRET A PORTER ET MESURE

Lennox

144, RUE DE COURCELLES - PARIS (17e)

LA NATION

L'affaire Mitterrand et le régime

● ***L'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber en réponse à François Mauriac.***

FRANÇOIS MAURIAC, une fois de plus, a eu le génie de poser le vrai problème. Depuis un mois, et cette semaine encore, alors que partout dans la presse on examine à la loupe les échanges à trois entre de Gaulle, le F.L.N. et l'O.N.U., il se préoccupe, lui, de l'affaire Mitterrand (que l'on traite ailleurs comme une sorte de fait divers à la taille de M. Pesquet). Par amitié personnelle pour Mitterrand ? Non pas. Par l'exceptionnelle intuition qui rend le poète, à ce niveau, tellement supérieur aux professionnels.

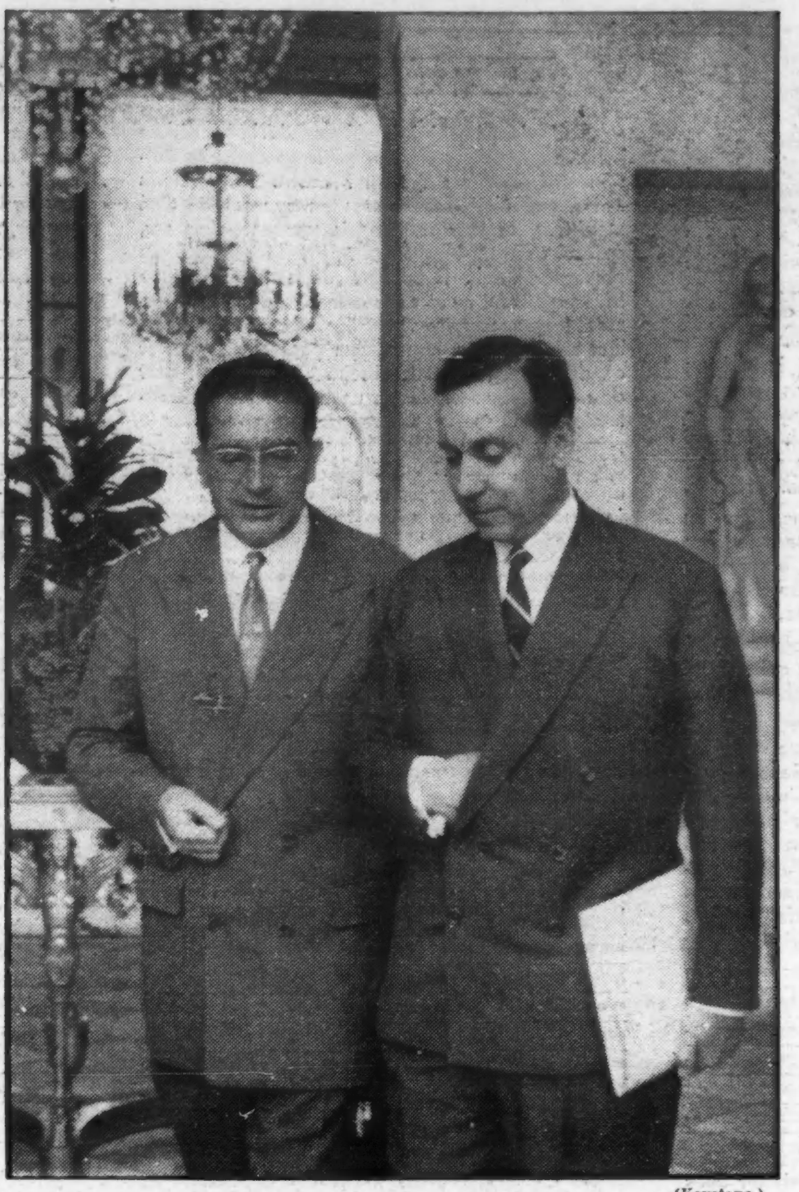
Il a « senti » dès le début qu'autour de l'affaire Mitterrand se jouait une épreuve de force *politique* de première grandeur. Qu'il s'agissait fort peu des aventures de MM. Dahuron et Pesquet (ce que le juge d'instruction Braunschweig a eu l'audace de souligner aussi) mais bien d'un affrontement entre les deux moitiés du nouveau pouvoir. D'un côté les clandestins, les conjurés, les hommes de main, les aventuriers, les repris de justice dont la réussite du 13 Mai — qui a été leur œuvre — a sauvé la peau ; de l'autre les hommes présentables, les hommes honorables qui, avec de Gaulle à leur tête, ont détourné le 13 Mai à leur profit et occupé les postes de l'Etat.

Règlement de comptes

Oui, alors que tout le monde ratiocinait longuement sur les détails topographiques de l'itinéraire de la voiture de François Mitterrand autour de l'Observatoire pour en tirer des conclusions savantes, Mauriac, dès le début, sans aucune information personnelle, seul dans son repaire lointain de Malagar, a dit le vrai : ne vous y trompez pas, il s'agit de règlement de comptes *politique,* d'un nouveau coup de ceux qui, depuis 1956, complotent dans l'ombre — et avec succès — contre tout ce qui tendrait à la paix en Algérie. Entre les assassins d'Audin et les agresseurs de Mitterrand, entre les imbéciles ou les salauds du perpétuel dernier quart d'heure et les calomniateurs de Mitterrand, il y a ce lien profond, cet intérêt commun : la guerre. Ce sont les mêmes, les mêmes procédés, le même argent, le même dessein. Ils sont contre de Gaulle comme ils étaient contre Mendès France (et Mitterrand), contre la Ve comme ils étaient contre la IVe : les profiteurs du massacre qui dure, ce mois-ci, depuis cinq ans.

Voilà, si j'ai bien lu depuis un mois le « Bloc-Notes » sur l'affaire Mitterrand, ce qu'a pressenti Mauriac à merveille. Et le cours des choses lui a donné raison. Et nous nous sommes retrouvés, sans son autorité ni son talent, entièrement avec lui dans cette analyse, bien que sa foi gaulliste ne soit pas la nôtre, que nos partis pris à cet égard soient depuis mai 1958 opposés. C'est cette rencontre qui a tellement fait enrager nos adversaires communs — qui sont aussi ceux de Mitterrand... et de de Gaulle.

Seulement nous arrivons, cette semaine, à un carrefour. Mauriac écrit : « *En politique, tout devient machine de guerre. Je le redoute pour lui* [Mitterrand] *et supplie ses amis d'y songer : dans l'affaire Mitterrand, c'est Mitterrand qui doit vous intéresser, non ce qu'on en peut tirer contre le régime. Qu'il sorte de ce tunnel comme il est sorti de l'affaire des fuites. Que ce destin continue. Vous devez tout subordonner à cela.* » (1)



(Keystone.)

LE N° 2 ET LE N° 1 DU GOUVERNEMENT.
Comme un simple Mollet ? Allons donc !

Pourquoi rate-t-il ?

J'aimerais examiner de plus près ce qui, à partir de là, et sur cette affaire, nous sépare, de nouveau, de Mauriac. Il me semble que nous touchons, par ce biais, à quelque chose qui est essentiel.

Quand Mauriac dit « le régime », il entend, bien sûr, « de Gaulle ». Et ce dont il nous supplie, je pense, c'est de ne pas utiliser l'affaire Mitterrand, qui est devenue un fameux boomerang, pour diminuer le crédit et l'autorité de de Gaulle au moment où il tente une partie bien délicate, par des moyens bien fragiles, en Algérie.

Rien n'est plus légitime. Et s'il s'agissait de cela, le débat ici serait clos. Tixier-Vignancour, Bidault, Sérigny et leurs clients dans la Police et dans l'Armée détestent tout autant de Gaulle qu'ils nous haïssent, et ils ont sans doute bien raison. Donc Mauriac, apparemment, aussi.

Mais ce n'est, hélas ! pas si simple. L'équation de Gaulle = le régime est loin, très loin de la réalité. Et dans cet écart réside, depuis le 13 Mai, et singulièrement aujourd'hui, un grave problème.

Je pose à François Mauriac une question : pourquoi, chaque fois que de Gaulle (nous en sommes au moins, publiquement, à la troisième fois depuis octobre de l'année dernière) essaye d'engager des pourparlers avec les nationalistes algériens pour mettre un terme à la guerre, pourquoi rate-t-il son affaire ?

Et je vais me permettre d'avancer une réponse : parce que *le régime* qui, à tous les échelons, s'est mis en place sous de Gaulle, est résolument orienté dans le sens de la guerre. Parce que de Gaulle annonce en langage noble des intentions, mais que ces bons sentiments ne se traduisent pas dans les faits, qu'ils sont déviés, transformés, dénaturés, tout le long des courroies de transmission. Et quand on arrive au bout de la chaîne, à l'endroit où ça compte, alors : paix = guerre, et autodétermination = intégration.

Si de Gaulle régnait vraiment, s'il voulait vraiment (nous y reviendrons...) et pouvait être obéi, s'il était Le Régime, doit-on croire qu'il serait si maladroit, ou si hypocrite qu'en lançant des invitations au F. L. N., il le ferait — chaque fois — dans des conditions telles que ce soit un échec, et que sa grande politique s'enlise dans la poursuite de la pacification comme celle d'un simple Mollet ou d'un simple Lacoste ? Allons donc ! Nous venons de voir, une fois de plus, comment les choses se passent.

Au cœur de l'affaire

Nous venons de redécouvrir, aussi incroyable que cela paraisse, que la préparation de la conférence de presse de de Gaulle a été si mal fichue (en vérité : si bien sabotée) à Paris, Alger et Tunis, que le malentendu était complet entre le chef de l'Etat et le F. L. N. avant même qu'il ouvre la bouche ; que les « intermédiaires » avaient si mal informé les Algériens et si mal prévenu de Gaulle que l'échec était tout cuit et qu'on vient finalement, pour tout résultat, de brûler stupidement (ou : très habilement) encore une nouvelle carte, celle de Ben Bella. Ce n'est pas tout.

Au lendemain de cet imbroglio déplorable sur lequel a débouché le dernier appel du président de la République, nous avons entendu de Gaulle en Alsace, samedi matin, essayer de rattraper encore les choses en refusant de limiter explicitement le champ des conversations éventuelles avec le F. L. N. (ce qui est capital) et redire aux nationalistes : « Venez, et *certainement* nous pourrons cesser le combat ! ».

Mais, *le même jour,* la machine du régime vidait aussitôt de tout contenu cette ultime tentative avant l'O.N.U., de la manière la plus directe, la plus rapide et la plus officielle : un communiqué de la Présidence du Conseil. Un communiqué publié pour préciser très exactement ce qui était nécessaire à enlever toute chance de pourparlers : « *Il s'agit uniquement,* a fait savoir samedi une dépêche de Matignon, *de pourparlers sur les modalités d'un cessez-le-feu et sur ses conséquences immédiates dont, de notre côté, seules les autorités compétentes pour ces questions précises sont habilitées à discuter* ». C'est dire, avec un luxe des détails et un choix très calculé des termes, que la seule proposition avancée est celle de la reddition des rebelles aux militaires. On perpétue donc, forcément, la guerre.

Voilà ce que proclame, sans attendre, le Premier ministre, et qui est repris, exploité, amplifié par toute la machine de guerre en Algérie.

Nous sommes au cœur de l'affaire.

Qu'on ose donc !

De l'affaire Mitterrand ? Non. De l'affaire de Gaulle — qui est aussi l'affaire Mitterrand. Au cœur du régime. Et nous y trouvons, ce n'est pas par hasard, M. Michel Debré.

Le même M. Debré, avec ses ministres, et ses subordonnés, avec ceux dont il est depuis longtemps l'allié dans l'armée, la police, la justice, sert en même temps à dénaturer la politique algérienne du général de Gaulle et à écraser le témoin gênant qu'est M. Mitterrand. Tout cela se tient.

Car aussi « fidèle », comme on dit, que soit le Premier ministre à l'égard du général de Gaulle, il est *tenu* par ses anciens complices. Il est lié aux hommes de la guerre et du 13 Mai par le dossier du bazooka (entre autres : car il y a aussi le dossier Faure, enregistré au magnétophone), comme le général Massu est lié par le dossier Audin et quelques autres de même nature. Quand on dit qu'il y a, entre ces gens-là, des cadavres, c'est à peine une figure de rhétorique. Si l'on en doute, qu'on ose donc ouvrir publiquement les dossiers que, comme garde des Sceaux, M. Michel Debré s'est empressé de faire fermer.

Je n'insinue pas, *j'affirme* que M. Debré est tenu, et je dis que, pour cette raison, il ne peut pas être l'instrument d'une politique sérieuse tendant à la paix en Algérie, pas davantage qu'il n'a été libre, comme c'était son devoir de chef de l'Exécutif, de ne pas intervenir dans l'affaire Mitterrand. De ses associés d'hier, il ne peut, ni dans les grandes affaires politiques ni dans les basses affaires de police, se détacher.

Un cas-type

En écrivant cela noir sur blanc, en replaçant l'affaire Mitterrand dans son vrai contexte, en faisons-nous, contrairement à l'intérêt du pays, « une machine de guerre contre le régime » ? Mauriac nous pose la question. Je réponds : non. Sans l'ombre d'une hésitation. Je réponds que, par une affaire comme celle-ci, nous découvrons que M. Debré dont nous avons cru, il y a un mois, qu'il pourrait s'opposer à ses amis de droit commun, est inutilisable. Il vaut mieux s'en apercevoir plus tôt que plus tard, *dans l'intérêt même du régime.* Car le cas Debré pose tous les autres : le général de Gaulle doit se défaire, au gouvernement, dans l'armée, dans la police, de tous ceux qui sont compromis dans les conjurations en tous genres qui ont abattu la République après avoir toléré, au passage, quelques forfaits. Ou bien il doit renoncer à tout espoir de paix. Voici une occasion.

Je ne crois pas que de Gaulle se résolve jamais à crever ces abcès-là au grand jour, et c'est pourquoi je crains qu'il n'aboutisse à rien. Mais comme nous méprisons la « politique du pire », nous voulons lui faire ce crédit et éclairer aussi complètement que possible toute affaire comme l'affaire Mitterrand qui peut permettre au chef de l'Etat de balayer, s'il le veut, les hommes qui font obstacle à ce qu'on admet être ses intentions de paix.

En faisant l'ombre, en dissimulant des connivences graves à l'opinion, on n'aidera sûrement pas le régime à sortir du bourbier algérien dans lequel il stagne depuis le début. Et la fin de cette guerre, cher François Mauriac, nous importe bien davantage que « le destin de François Mitterrand » qui, en effet, risque beaucoup plus depuis que l'affaire s'aggrave *politiquement* comme, en vérité, elle le doit.

J.-J. S.-S.

(1) Voir le « Bloc-Notes », p. 40.

CORRESPONDANCES EXPRESS

LA V[e] REPUBLIQUE PREND FIGURE

● Quarante-huit heures après son élection à la présidence de l'Assemblée Nationale, le 11 décembre 1958, M. Chaban-Delmas déclarait :

« Nous devons adopter les méthodes de travail les plus modernes... de telle manière que soient assurés le plein emploi des parlementaires et le rendement le plus élevé du travail effectué... Il ne faudra plus voir la perte de temps le disputant à l'inconfort et à la confusion. »

Le vote électronique a, certes, été installé au Palais-Bourbon, mais les conditions dans lesquelles se déroule le débat budgétaire n'ont permis ni un rendement réel ni une véritable clarté. L'élu qui voulait suivre sérieusement la discussion se trouvait astreint à être présent en séance du matin au soir.

Pendant la dernière période de ce marathon, du 16 au 24 novembre, l'Assemblée Nationale a tenu 25 séances. La conséquence, inévitable, est que sur 552 députés, il n'y en a eu que 150 en moyenne pour participer à l'examen des fascicules.

Cette bousculade budgétaire, la responsabilité première en incombe au gouvernement qui n'a fini de déposer ses projets que le 22 octobre au lieu du 6, soit avec seize jours de retard.

L'exaspération des députés s'est accrue en raison de l'intervention du général de Gaulle dans l'affaire des anciens combattants. Cette intervention a été double : publique lors de la conférence de presse du 10 novembre, et secrète lorsque le général s'est opposé, le 22 novembre, au cours d'une conversation téléphonique avec M. Debré, à ce que des engagements soient pris en faveur des anciens combattants pour 1961.

Le conflit qui vient d'aigrir les rapports entre gouvernement et Parlement, et qui s'est traduit dans la nuit de mardi à mercredi par le dépôt d'une motion de censure sur le budget des anciens combattants, s'aggrave dans la mesure où le fonctionnement du nouveau régime est constamment remis en cause et « interprété ».

Le 9 novembre, M. Guy Mollet constatait avec amertume que « le Président de la République n'est plus un arbitre ».

Le 15 novembre, à Bordeaux, M. Chaban-Delmas élaborait une théorie selon laquelle le « secteur présidentiel » ou « secteur fermé » comprend tous les grands problèmes : Algérie, Sahara, Communauté, Affaires étrangères, Défense.

Le 20 novembre, M. Simonnet, secrétaire général du M.R.P., répliquait : « Il ne faut pas substituer un président tout-puissant à une Assemblée toute-puissante ».

En outre, remarquent les députés avec amertume, qu'il s'agisse de la querelle des questions orales (mai 1959) ou du règlement de l'Assemblée (30 juin 1959) le Conseil constitutionnel a toujours donné satisfaction à l'Exécutif.

L'AFFAIRE MITTERRAND : LE RAPPORT GENANT

● Conformément à la réforme de la procédure judiciaire, l'enquête ouverte par le commissaire divisionnaire Clot sur l'attentat contre M. François Mitterrand s'est déroulée sous la responsabilité d'un magistrat, M. Lucien Langlois, quarante-cinq ans, qui se trouvait être cette nuit-là le substitut du procureur de la République de service. Lorsque M. Langlois fut avisé de la demande de levée d'immunité parlementaire visant M. François Mitterrand il se rendit auprès du procureur général M. Aydalot et, en présence du commissaire Clot, il lui fit part de son intention de rédiger un rapport sur le déroulement de l'enquête. Ce rapport, approuvé par le procureur général et par le commissaire Clot, fut déposé le mardi 17 novembre à 10 h. 30 sur le bureau du procureur de la République.

Le rapport Langlois établit que la thèse gouvernementale accusant M. François Mitterrand d'outrage à magistrat est indéfendable. (Selon les conclusions du Parquet, l'outragé serait le commissaire Clot, lequel vient précisément de confirmer le rapport Langlois.)

A 12 h. 30 le rapport est sur le bureau du garde des Sceaux. En fin d'après-midi il sera remis au Sénat à M. Delalande, président de la commission désignée pour enquêter sur « le sérieux et la loyauté » de la demande de levée d'immunité parlementaire.

Mais entre 12 h. 30 et la fin de l'après-midi est effectuée une démarche singulière que nous sommes en mesure de révéler ici.

Au début de l'après-midi, M. Fernet, directeur de la police judiciaire de la préfecture, et supérieur hiérarchique du commissaire Clot, est convoqué par le procureur de la République. Il s'agit d'essayer d'obtenir du commissaire Clot un démenti du rapport qui innocente M. Mitterrand d'outrage à magistrat. M. Fernet indique, au contraire, que M. Clot est d'accord avec les conclusions du rapport Langlois dont il a une copie. (Rentré à la préfecture dans l'après-midi, M. Fernet commente assez vivement les pressions dont il est l'objet.)

La transmission du rapport Langlois doit dès lors être assurée, « in extremis », par la Chancellerie mais l'attention de M. Delalande est attirée, par une note confidentielle, sur le fait que « M. Langlois est un ancien membre du cabinet technique de M. Mitterrand ». La commission, qui s'est prononcée contre M. Mitterrand, ne tient aucun compte du rapport Langlois puisque le lendemain, mercredi 18, son président demande au Sénat la levée de l'immunité.

L'O.T.A.N. SE DEMANDE : QUE VEUT DE GAULLE ?

● Les récentes déclarations du général de Gaulle devant les élèves des écoles militaires ont provoqué une vive inquiétude dans les milieux responsables de l'O.T.A.N. C'est le général Norstad, commandant supérieur des forces alliées en Europe, qui déclarait précisément en mars dernier que « toute décision remettant en cause le principe de l'intégration des forces de l'O.T.A.N. serait inquiétante ». Or le Président de la République vient d'affirmer :

« Il est indispensable que la défense française nous soit propre, que la France se défende par elle-même, pour elle-même, et à sa façon. S'il devait en être autrement, si l'on admettait pour longtemps que la défense de la France cessât d'être dans le cadre national et qu'elle se confondît ou se fondît avec autre chose, il ne serait plus possible de maintenir chez nous un Etat... Le système de l'intégration a vécu. »

Depuis longtemps le général de Gaulle considère que le système actuel aboutit à une « dénationalisation » de la défense française et il s'est toujours opposé, depuis sa venue au pouvoir, à toute extension de « l'intégration » des forces armées françaises dans l'Alliance atlantique, en particulier pour ce qui est des forces aériennes. De même en février dernier il informait ses alliés que la France entendait garder, même en temps de guerre, certaines de ses unités navales en Méditerranée sous son seul pavillon et son seul commandement.

Les responsables de l'O.T.A.N. se demandent aujourd'hui si le général de Gaulle veut bouleverser toute la structure actuelle de l'Organisation atlantique et la réduire à une simple coalition ou s'il entend utiliser seulement cette menace pour faire aboutir les revendications contenues dans son fameux « mémorandum » à ses alliés : consultations permanentes et obligatoires entre la France, l'Angleterre et l'Amérique non seulement dans le cadre de l'Atlantique Nord mais pour tous les problèmes mondiaux.

La prise en considération de la thèse française provoquerait immédiatement une autre « crise » à l'O.T.A.N. : elle aboutirait actuellement à la « révolte » des « petites nations » qui entendent être traitées sur un pied d'égalité.

COMMENT TRAVAILLE « JEUNE NATION »

● La 9[e] section du P.S.A. était réunie lundi soir, vers 22 heures, dans un café de la rue des Martyrs. Une cinquantaine de personnes étaient présentes. Il s'agissait d'une réunion privée et le thème de la discussion était « le Marché commun et l'Algérie ». Il y eut soudain un vacarme de vitres brisées et plusieurs pavés atterrirent au milieu de l'assistance, lancés du rez-de-chaussée par un petit groupe de jeunes gens qui se trouvaient à bord d'une 203 grise. « La prochaine fois, hurlèrent-ils avant de démarrer, nous casserons tout. »

Sur la chaussée, après leur départ, on pouvait relever plusieurs tracts frappés de l'insigne de « Jeune Nation » et portant l'inscription suivante au recto et au verso : « Algérie française... Avec les traîtres... un seul argument : la trique ».

LA BATAILLE DES SALAIRES POUR 1960

● Le gouvernement prévoit pour 1960 une augmentation des taux de salaires réels ne dépassant pas 3 %.

Fidèle à cette prévision, il s'efforce actuellement de limiter à 3 % au maximum les revalorisations de salaires que lui réclament les catégories les plus désavantagées : fonctionnaires, cheminots, gaziers, électriciens et personnel des banques.

Les cheminots en particulier, dont les salaires ont depuis deux ans un retard officiellement reconnu de 11 %, refusent de se satisfaire des 2,8 % d'aug-

MITTERRAND ACCUSE

Vendredi dernier, « L'Express » a publié le texte intégral du discours de M. François Mitterrand au Sénat, sous forme d'un supplément de quatre pages. Nos abonnés l'ont reçu. Nous n'avons pas pu prévenir tous nos lecteurs de la mise en vente de ce supplément : ils le trouveront à leur kiosque cette semaine, s'ils le réclament.

MELCHTAL *Premier village de neige d'Europe pour les jeunes*

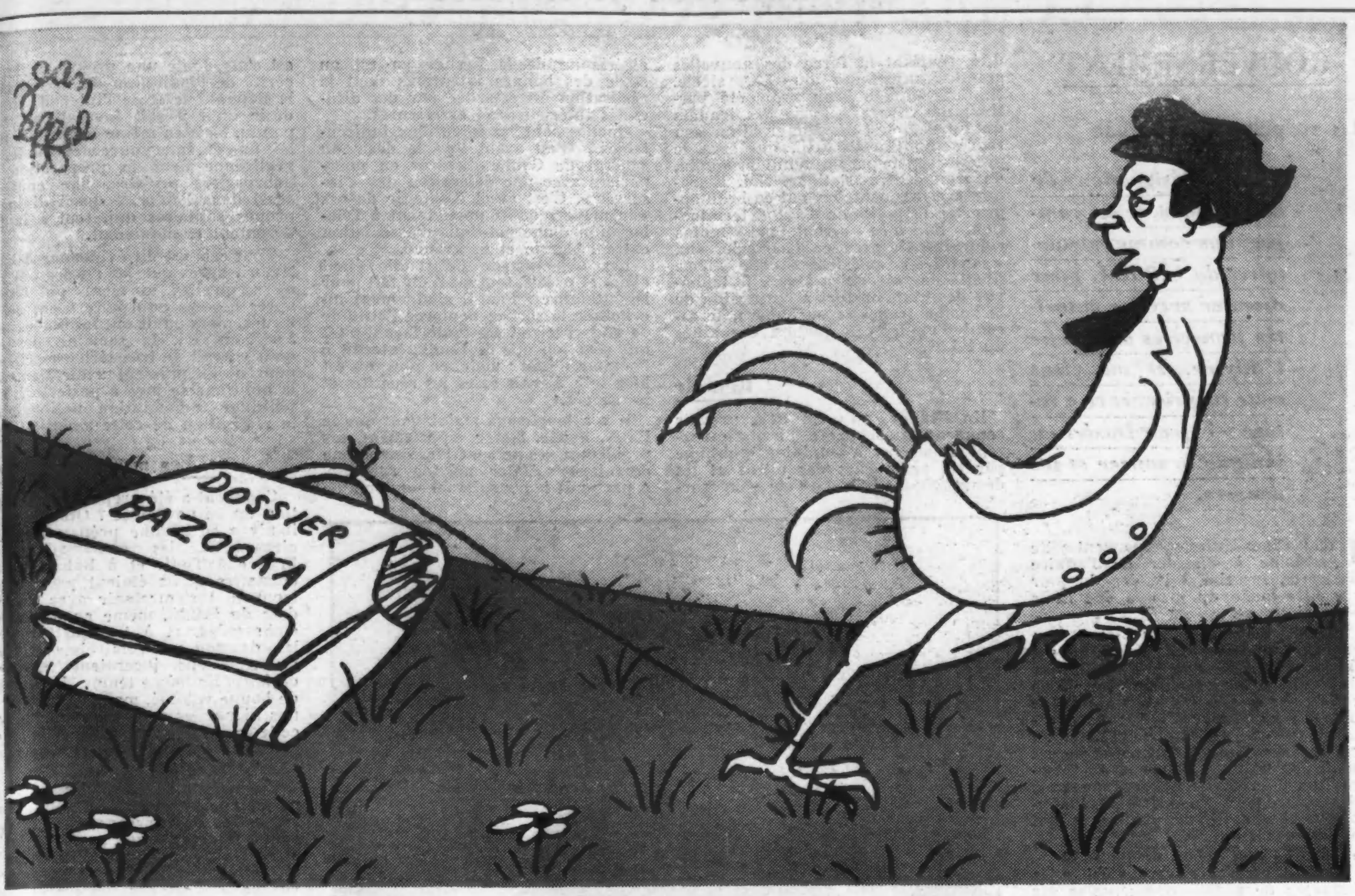
UNE FORMULE NOUVELLE, DYNAMIQUE, ORIGINALE.

- *Un véritable village de jeunes*
- *Un groupe d'amis par chalet*
- *Ses activités culturelles combinées à l'initiation au ski*

et six stations pour Noël et Pâques | *Combloux, Saint-Gervais, Hery-sur-Ugine, Lanslevillard, Ceillac-Gap, Crévoux.*

NEIGE ET VACANCES

6, avenue Van-Dyck, Paris (8[e]) CARnot 22-05, WAGram 02-04



LE FIL À LA PATTE

mentation que l'Etat leur promet pour l'année prochaine.

Le conflit paraît difficilement évitable ; mais l'Etat aussi bien que les syndicats reculent, pour le moment, devant l'épreuve de force, une grève générale des fonctionnaires, des secteurs public et semi-public étant une aventure redoutable pour les deux parties.

Les syndicats choisissent en conséquence la tactique du harcèlement (grèves nationales de deux heures ou moins, comme dans la banque, une nouvelle fois cette semaine) et des grèves tournantes, afin d'amener le gouvernement, soucieux lui aussi d'éviter les batailles rangées, à infléchir sa politique économique.

Le sentiment de frustration que celle-ci provoque chez les salariés est facilement illustrable par ces quelques chiffres officiels :

— De 1953 à 1957, le pouvoir d'achat des salariés a augmenté régulièrement de 6 à 7 % par an. Depuis juillet 1957, cette hausse a cessé et l'augmentation des prix a réduit le pouvoir d'achat dans des proportions notables : moins 4 % pour l'ouvrier célibataire, moins 10 % pour une famille de deux enfants, moins 12 % pour une famille de quatre enfants.

— Les ressources d'une famille ouvrière moyenne sont actuellement inférieures de 3 % à ce qu'elles étaient en janvier 1956, alors qu'elles seraient de 20 % supérieures si le rythme de progression des années 1953-57 avait été maintenu.

— La politique d'austérité ne suffit pas à expliquer cette évolution. Depuis janvier 1956, en effet, le revenu national (en volume) a augmenté de 10 %, et la consommation des particuliers (en francs constants) de 11 %.

— Comme la consommation des ménages d'ouvriers et d'employés a légèrement régressé durant cette même période, les syndicats concluent que le poids de l'austérité est très inégalement réparti.

Les syndicats reprochent au gouvernement de vouloir perpétuer, en 1960, le retard pris par les salaires (et particulièrement par les salaires que verse l'Etat) sur le revenu national. L'Algérie et l'austérité, selon eux, n'expliquent pas tout ; c'est l'orientation de la politique économique et sociale qui est en cause.

L'AFFAIRE SPITZER ET L'AFFAIRE KOVACS

● MM. Gérard Spitzer et Gérard Lorne, arrêtés le 1er octobre 1959 sous l'inculpation d'atteinte à la sûreté de l'Etat et d'association de malfaiteurs, sont désormais entre les mains de l'autorité militaire. En effet, le juge d'instruction Braunschweig s'est dessaisi de l'information les concernant le 16 novembre. L'autorité militaire, qui en revendiquait la responsabilité, a obtenu gain de cause.

Le comité qui s'est constitué pour la défense des deux inculpés souligne l'anomalie qui consiste, « à l'heure où le gouvernement parle de paix en Algérie, à accentuer la répression contre les hommes qui demandent cette paix depuis plusieurs années, alors que la plus grande mansuétude est observée à l'égard d'hommes et de groupements dont le comportement est celui d'authentiques malfaiteurs ». Le Comité remarque que dans une ordonnance rendue récemment dans l'affaire Pesquet, le juge Braunschweig rappelait que la détention ne se justifie que si elle est nécessaire à la manifestation de la vérité ou lorsque l'inculpé ne présente pas de garanties suffisantes de représentation. « Excellent principe, souligne le comité. Encore faudrait-il savoir quels hommes offrent ces garanties : Kovacs est en fuite, Spitzer et Lorne sont en prison. Deux poids, deux mesures. »

L'U.N.E.F. GAGNE A SCIENCES PO

● Après avoir approuvé à une large majorité la gestion du comité sortant présidé par R. Lavaud, vice-président de l'U.N.E.F., l'assemblée générale des étudiants de l'Institut d'Etudes Politiques de Paris a élu le nouveau conseil d'administration de l'amicale des élèves de Sciences Po. La liste soutenue par l'U.N.E.F. et par les étudiants de gauche a été élue dès le premier tour contre la liste d'opposition soutenue par les organisations de droite.

LA GRANDE SÉVERINE
vous offre sa bonne cuisine française dans le cadre raffiné de ses Sept Salles. Ouverture à 20 h. pour le dîner et le souper après le spectacle. On danse sous les voûtes célèbres de sa cave romane. Banquets et déjeuners d'affaires organisés sur demande.
Retenez votre table : Danton 15-54
7, RUE SAINT-SÉVERIN (près de l'Église)

RADIO - ELECTROPHONES
TELEVISION - HTE FIDÉLITÉ
TRANSISTORS - STEREOPHONIE
Tous modèles disponibles
ELECTRO - CONSORTIUM
TELEFUNKEN
10 R. des Pyramides
PARIS-1er OPE 51-98

HOLMES
Premiers grands Froids...
AUTO - COAT, PARDESSUS, IMPERMÉABLES, TISSUS ET MODÈLES EXCLUSIFS
22 AV. VICTOR HUGO - PARIS - PAS. 57-03

GOUVERNEMENT

La surprise de l'Elysée

● ***La désignation de Ben Bella et de ses compagnons comme mandataires du G.P.R.A. pour discuter avec les autorités françaises a stupéfié l'Elysée. D'où vient cette surprise, et ce « ratage » ? Jean Daniel en indique la source et les dangers.***

LES Nations Unies commencent cette semaine à discuter de l'affaire d'Algérie, inscrite à l'ordre du jour sur la requête du groupe des Etats afro-asiatiques.

Jusqu'à ces derniers jours, on croyait pouvoir obtenir l'ajournement de ces débats. Et puis, le communiqué du F.L.N. et la réaction française à ce communiqué ont fait disparaître de tels espoirs. Aujourd'hui encore cependant, on déclare volontiers, au moins du côté de la France et de ses alliés, qu'on ne peut exclure l'intervention d'un événement qui pourrait convaincre les Nations Unies de l'inopportunité des débats publics et qui pourrait interrompre ces derniers, sinon les empêcher de commencer.

En fait, nous ne pourrons éviter les échanges de propos désagréables sur une scène internationale et autour d'un sujet dont on avait proclamé si fort qu'il concernait exclusivement la France.

Pendant une quinzaine de jours, il ne sera plus question à l'O.N.U. — comme dans les principales chancelleries du monde — que du problème algérien dans lequel la France de la Ve République ne fait sans doute plus figure d'accusée, mais où son rôle de « victime de l'histoire », malgré de nobles intentions, n'est pas à la mesure des rêves du chef de l'Etat français.

Les succès diplomatiques se font et se défont avec une déconcertante rapidité, révélant la force des nouvelles grandes mystiques du XXe siècle. M. Bourguiba a beau avoir été partisan du voyage à Paris des leaders du F.L.N., c'est M. Mongi Slim, son représentant à l'O.N.U., qui sera le premier porte-parole, lundi prochain, du groupe afro-asiatique. MM. Eisenhower et Krouchtchev ont eu beau approuver la politique d'autodétermination, ils n'en seront pas moins contraints, le premier d'accorder aux « satellites » américains cette même liberté de vote qui a assuré le triomphe des Etats hostiles à l'explosion de la bombe française au Sahara, le second d'appuyer la motion des alliés du F.L.N.

Réussir

En France, on peut déjà prévoir comment l'amertume et l'irritation seront inoculées à l'opinion publique par les campagnes des ultras et les démagogiques faiblesses du gouvernement. Le premier signe de cette faiblesse est déjà apparu : lorsque le premier ministre estime nécessaire de protester auprès des autorités américaines contre l'octroi de visas à trois membres de la délégation algérienne, il sait, il ne peut pas ne pas savoir, qu'il est à la fois vain et maladroit.

Or, il ne s'agit plus aujourd'hui de savoir si tel procès qui nous est fait est juste ou injuste ; si tels délégués séoudiens ou yéménites sont bien placés pour donner à la France des leçons de civilisation ; si, enfin, les leaders algériens ont eu raison ou non de répondre comme ils l'ont fait à une conférence de presse dont chacun a reconnu qu'elle constituait un pas important vers le retour à la paix en Algérie.

Il ne s'agit, bien évidemment, que de réussir ce que l'on entreprend. Le mémorialiste du « Salut » nous l'a appris : l'homme d'Etat, c'est celui qui concilie avec efficacité l'idéalisme moral et le réalisme politique. Il ne se plaint pas ; il agit. Dans tous les cas et de toute façon, son critère, c'est le succès. Cela ne veut pas dire que n'importe quelle victoire soit souhaitable. Cela signifie que l'on ne peut juger d'une politique que sur ses résultats. Pour le moment, la politique algérienne de la France en est au stade des bonnes intentions dont la réalisation est retardée par des difficultés intérieures et extérieures.

Quelles sont les intentions indiscutables ? C'est avant tout le désir du général de Gaulle d'entrer en pourparlers avec une délégation des « insurgés ». C'est aussi d'obtenir de ces « insurgés » qu'ils participent à l'élaboration d'une politique d'association entre l'Algérie et la France.

Les objectifs de de Gaulle étant clairs et précis, tout a-t-il été fait pour les atteindre ? Faut-il simplement incriminer le sort et déplorer l'attitude de l'adversaire ? De toute façon, c'est une réaction que de Gaulle interdit à l'homme d'Etat ; mais, en plus, on est bien loin d'avoir forcé les réussites et les succès.

Il y a longtemps maintenant que le F.L.N. existe. Son comportement, ses problèmes, ses perspectives surtout, ne devraient susciter aucune surprise. A partir de la connaissance qu'on a de lui, il y a deux attitudes possibles : ou bien on le rejette, ou bien on tient compte de ce qu'il est.

Mais à partir du moment où — comme c'est heureusement le cas — on a décidé de faire quelque chose (n'importe quoi, mais « quelque chose ») avec lui, on devrait avoir sur lui des informations les plus précises et les plus autorisées ; et on devrait avoir trouvé le moyen, si facile à trouver pour un grand pays, de s'inquiéter *directement* de ses aspirations et de ses préventions, quitte à juger ensuite de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas. Mais la « surprise » en cette matière est assez déconcertante.

Une formule regrettable

Le général de Gaulle a été autant surpris qu'irrité par la réponse du gouvernement algérien. La manifestation de cette mauvaise humeur a été l'énoncé d'une formule, la plus regrettable de celles qu'il ait jamais prononcées, et qui prétendait distinguer entre *« ceux qui combattent »* et *« ceux qui sont hors de combat »*, à propos de la désignation de M. Ben Bella comme interlocuteur.

La spontanéité de cette irritation est sans doute une preuve de la sincérité de l'invitation du Président de la République et de l'intensité de son désir qu'il y soit favorablement répondu. Mais en même temps elle révélait une carence gouvernementale, une négligence dans la préparation des pourparlers projetés, une confiance aussi dans l'autorité quasi divine de propos solitaires qui, tout à la fois, déroutent et inquiètent.

Tout cela est dit évidemment à posteriori, après que les choses ont raté, alors qu'elles auraient pu réussir, après que les pourparlers ont été retardés, alors qu'ils ont failli avoir lieu. J'écrivais ici, la semaine dernière, qu'il y avait de très sérieuses chances pour qu'ils puissent avoir lieu. Mais la politique se juge à posteriori, et la politique « d'ambition nationale » à la réalisation de cette ambition.

« Les auto-émissaires »

Comment a été préparée la déclaration du 10 novembre ? Officiellement, il n'y a eu aucune préparation. Officieusement, les ambassadeurs de France à Tunis et à Rabat ont fait connaître qu'ils étaient prêts à tout moment à s'entretenir avec des leaders du F.L.N., même en dehors des ambassades, et à transmettre toutes les demandes d'éclaircissement que les Algériens jugeraient nécessaire de faire. En même temps, des hommes de bonne volonté, mandatés ni par les uns ni par les autres, et appelés pour cette raison « auto-émissaires », ont constamment fait la navette entre Paris et Tunis.

Enfin, sans solliciter à proprement parler une intervention, la diplomatie française s'est arrangée pour faire connaître aux Russes, aux Américains, aux Tunisiens et aux Marocains (et même aussi aux Egyptiens) que le voyage à Paris des leaders algériens constituait la grande chance de la France et de l'Algérie.

Or, avant le 10 novembre, les autorités françaises (et en particulier tout l'entourage du Président de la République) ont reçu des informations sur ce qui avait été entrepris. Que rapportaient les informateurs ?

Ces derniers affirmaient que, vues de Tunis, de Rabat et des maquis algériens, les divergences entre les déclarations du général de Gaulle et celles des généraux ou des hauts fonctionnaires augmentaient la méfiance au lieu de la dissiper. Les informateurs ajoutaient que cela était d'autant plus grave que le cessez-le-feu n'avait qu'une importance secondaire aux yeux du F.L.N. *« Ayant associé la guerre à la souveraineté du peuple algérien, le F.L.N. ne peut pas consentir à l'arrêt de cette guerre sans avoir la garantie que cette souveraineté ne subira aucune entrave, or l'Armée déclare tous les jours à Alger qu'il n'y a qu'une seule souveraineté, celle de la France. »* Cependant, l'un des informateurs devait porter un message verbal d'un ministre algérien :

> *« Le général de Gaulle veut nous voir ? Eh bien ! nous pouvons lui mâcher la besogne, parce que nous aussi nous voulons le voir. Il n'a qu'à dire :* « Des hommes, pour des raisons que j'ignore, ont déclenché une insurrection ; qu'ils viennent m'en entretenir ! » *Cette phrase suffit. Il ne faut rien d'autre. Ni sur le cessez-le-feu ni sur l'autodétermination. »*

Une occasion manquée

Ce message a été rapporté. *On n'en a pas tenu compte.* Le message a-t-il été porté à la connaissance du général de Gaulle ? Je n'en sais rien. Mais ce jour-là, on a laissé passer une occa-

(Inge Morath-Magnum)

M. Ahmed Boumendjel et les journalistes a Tunis.
La question est : « Quand et comment ? »

UNE DÉCOUVERTE APPELÉE A D'IMPORTANTES RÉPERCUSSIONS

On s'expliquait difficilement jusqu'à présent, les guérisons spectaculaires du rhumatisme obtenues par les cures thermales d'eau de mer alguée en vogue actuellement. Or, d'après certains biologistes, ces cures représentent un *véritable retour aux sources*. Ils ont reconnu, en effet, que la plupart des troubles organiques des espèces vivantes datent de leur émigration du milieu marin, et constaté que les animaux baignant encore dans ce milieu, tels les squales et les cétacés, qui ne dépendent pas comme les espèces terrestres des hasards de l'alimentation pour se recharger en sels minéraux, sont exempts des nombreuses altérations physiologiques qui atteignent ceux-ci. En outre, ils conservent, jusqu'à la fin de leur vie des dents saines et éclatantes. Les Laboratoires Algomer, de Perros-Guirec, responsables de la préparation des algues employées à l'Institut Marin de Roscoff, en ont conclu que la balnéation marine de la bouche pourrait rendre de grands services dans le traitement des affections dentaires. Après leurs sachets **d'Algue d'Armor**, puissant reminéralisant qui permet aux adultes comme aux enfants de suivre à domicile en toutes saisons, **LA CURE DE BAINS DE MER CHAUDS ALGUÉS** dont les bienfaits ne sont plus à démontrer, ils ont mis au point ALGODENTYL, pâte dentifrice d'une formule tout à fait inédite. Composée exclusivement d'algues marines sélectionnées et d'eau de mer, cette pâte contient tous les oligo-éléments nécessaires à la santé des dents et agit par ionisation, rétablissant la salive dans ses fonctions de défense contre les caries, infections, pyorrhée, dépôts de tartre. *Le déchaussement des dents se trouve arrêté en quelques jours.*

Communiqué par : Le Centre de Recherches et d'Applications de la Biologie Marine, 18, rue Visconti, Paris, Médicis 23-80.

VENTE EN PHARMACIE

jack Romoli

EXCLUSIVITES MASCULINES

PARDESSUS et 7/8

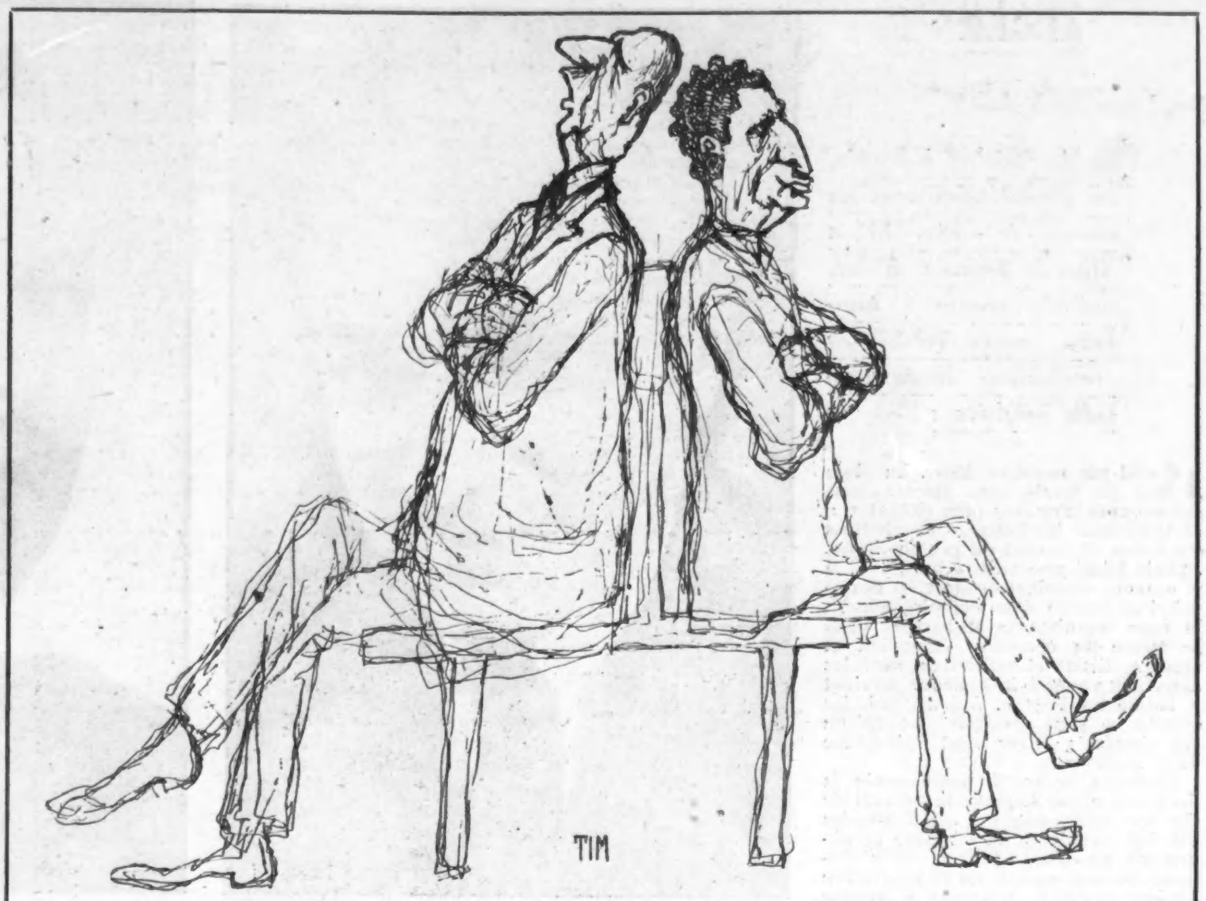
CACHEMIRE, POIL DE CHAMEAU
TWEED D'IMPORTATION

38, av. Victor-Hugo - POI. 36-72

sion de parler. Cela se passait aux environs du 19 septembre, c'est-à-dire trois jours après la déclaration du général de Gaulle annonçant la politique d'autodétermination.

Les navettes ont continué entre Paris et Tunis. Devant les contradictions qui devenaient de plus en plus flagrantes entre les propos du chef de l'Etat et ceux de certains ministres et généraux, les leaders algériens firent savoir qu'ils tenaient pour nuls les messages rapportés par des émissaires non autorisés. Ils réclamaient de ces émissaires qu'ils fussent détenteurs d'une lettre quelconque attestant que leur mission était bien officielle, quand bien même cette mission ne se réduirait qu'à être une « boîte aux lettres ».

Avec mauvaise humeur, cette attestation fut refusée. Les informateurs se contentèrent alors de donner leurs impressions personnelles à l'une et à l'autre partie. Au F.L.N., ils disaient que le général de Gaulle avait besoin qu'on eût l'air de venir pour les questions du cessez-le-feu. A l'Elysée, ils faisaient état de leur conviction que jamais les Algériens ne passeraient par les ambassades de Tunis ou de Rabat. *« C'était peut-être insensé, mais c'était ainsi. »*



— Monsieur Ferhat Abbas, chef d'un gouvernement fictif dont j'ignore l'existence, consentez-vous à ordonner à vos troupes imaginaires un vrai cessez-le-feu ?

Plusieurs faits positifs

On s'est alors demandé pourquoi les chefs de l'insurrection n'adressaient pas purement et simplement une lettre secrète au général de Gaulle — lettre à laquelle, disait-on, il serait répondu dans les vingt-quatre heures par le général de Gaulle lui-même. La lettre n'arrivait pas. Les débats à l'O.N.U. — que le général de Gaulle avait résolu d'éviter — approchaient. Le 10 novembre, le Président de la République décidait de se faire poser une question sur l'Algérie. Après sa déclaration, un ministre algérien faisait les commentaires suivants à New York devant plusieurs délégués étrangers :

« Plusieurs faits sont positifs : 1° de Gaulle n'a pas accompagné le mot « condition » du mot « militaire » ; 2° il a fait appel aux dirigeants de l'insurrection ; 3° il n'a pas utilisé une phraséologie insultante à notre égard ; 4° il a précisé que nous participerions à la discussion sur l'application de l'autodétermination. Tout cela est une amélioration que nous ne sous-estimons pas, mais dans cette discussion sur l'autodétermination, puisqu'il est impossible d'avoir des pourparlers préalables à notre voyage à Paris, nous préférons avoir la caution de l'O.N.U. »

A Tunis, le G.P.R.A. disait à peu près la même chose : *« Nous ne nous sommes jamais sentis plus près de de Gaulle, mais pour lui parler avec une efficacité certaine, nous avons besoin ou de garanties qu'il nous donne préalablement, ou d'une caution internationale. Cette caution ne constitue pas un refus de discuter, elle doit nous servir au contraire à nous sentir plus forts et donc à discuter plus rapidement. »*

A tous les envoyés spéciaux de la presse française, les leaders algériens ont fait part de leur reconversion politique et ont insisté sur l'optimisme avec lequel ils entrevoyaient la paix.

Vers le 15 novembre, les informateurs s'en revinrent une fois de plus de Tunis pour Paris et appelèrent l'attention des collaborateurs du général de Gaulle sur le fait que, malgré une détente certaine et une volonté indiscutable de se rapprocher de la France, les leaders algériens mettaient la France devant un choix : ou bien un émissaire secret autorisé à donner des garanties, ou bien un débat « constructif » à l'O.N.U.

On en était à nouveau au même point. La réponse française fut en effet une manifestation d'impatience d'ailleurs explicable : *« Pourquoi le F.L.N. ne demande-t-il pas lui-même, sans intermédiaire, et directement, les explications qu'il désire ? »* On ne le comprenait pas à Paris. *Mais rien ne fut fait de décisif pour y remédier.*

L'O.N.U.

Pendant ce temps, à Tunis, des personnalités privées tâchaient de convaincre le F.L.N. *« Sans doute,* disaient-elles, *la situation en Algérie et les déclarations des hommes d'Alger inspirent-elles une méfiance légitime. Mais le F.L.N. est arbitre de la situation. S'il accepte de parler, il aide de Gaulle à lutter contre les ultras, il transforme la situation en France même et par suite en Algérie. S'il refuse, il redonne courage aux ultras et multiplie la force des adversaires de de Gaulle qui deviennent de plus en plus les mêmes adversaires que ceux du F.L.N. Quels sont les risques d'un voyage à Paris ? Ou d'une simple demande d'éclaircissements ? »*

Les Algériens ont été extrêmement sensibles à cette argumentation qui rejoignait les conseils donnés par des Tunisiens, des Marocains et des Américains. Ils y étaient sensibles, mais ils étaient en même temps plus encore sensibles à une préoccupation pour eux plus directe et plus essentielle : la protection de la Révolution algérienne.

De New York parvenaient à Tunis des informations optimistes pour le F.L.N. : le débat à l'O.N.U. se présentait très bien. La France allait être invitée à la majorité des deux tiers à renoncer à l'explosion de sa bombe. Il était très possible de faire passer une recommandation incluant le mot autodétermination et même l'exigence des garanties. La situation pourrait changer au moment de la conférence occidentale parce que les Etats-Unis ont besoin de de Gaulle et au moment du voyage de M. Khroutchev parce que la Russie a le même besoin. Mais, dans la conjoncture présente, on pouvait avoir de sérieux espoirs qui ne se retrouveraient pas plus tard.

Paix et révolution

Les Algériens se mirent alors à ne plus réfléchir qu'en fonction de l'O.N.U. Ils n'y trouvaient que des avantages : reconnaissance d'autorité, consécration de prestige, certitude de pouvoir faire appel à l'O.N.U. au cas où des pourparlers de Paris ne réussiraient pas, ou bien au cas où la régularité de la procédure d'autodétermination ne serait pas respectée. Dans tout cela ils ont vu, en plus et peut-être surtout une façon de régler des problèmes intérieurs.

Ces problèmes concernent, comme toutes les résistances de l'histoire, l'unité des maquis que la guerre cimente et que la paix effrite ; les risques de dissidence ; la crainte d'une action psychologique qui peut être efficace pour des esprits dont la conscience politique ne s'est développée souvent que dans le combat. Ce n'est pas la paix que recherche un révolutionnaire, c'est la révolution. Pour faire la paix avec la France, il lui faut être sûr d'abord de pouvoir faire avec la France cette révolution.

Et c'est pourquoi au dernier moment ils ont abandonné toute idée d'une demande d'éclaircissements, de l'envoi d'une lettre ou du voyage d'un émissaire secret. On verrait à le faire selon les débats à l'O.N.U. Rien n'est changé à l'égard de de Gaulle. La question n'est plus : *« Faut-il parler ? »* Elle est : *« Quand et comment ? »* Ferhat Abbas confirmait, après la déclaration du G.P.R.A. : *« Probablement à Paris et peut-être avant Noël si les Français disent à l'O.N.U. ce qu'ils ne prennent pas l'initiative de nous dire, à nous ! »*

La confiance

Mais jusqu'au dernier moment, si on a cru que le G.P.R.A. répondrait d'une façon dilatoire pour attendre l'O.N.U., on n'a jamais pensé qu'il accepterait immédiatement de venir à Paris. Comment, dans ces conditions, expliquer la surprise de l'Elysée ? Comment se fait-il que la veille même du communiqué algérien, certains journalistes français aient été officieusement informés de l'imminence du voyage à Paris des ministres F.L.N. ?

Telle est la vérité que mes confrères et moi avons le devoir de dire publiquement, puisque la Présidence de la République s'est fait une doctrine de la « négociation au grand jour ». Le gouvernement français a choisi délibérément et à la veille d'un certain nombre de conférences internationales d'être à la merci d'une « invitation » de l'O.N.U. Le F.L.N. y gagnera-t-il ? De son point de vue, c'est-à-dire pour ses problèmes intérieurs, sans aucun doute. Mais les choses avec la France n'en seront pas pour autant facilitées. Une opinion dont on a à satiété exaspéré le chauvinisme aura l'impression que l'affaire nous échappe...

Et d'un autre côté la conséquence la plus sérieuse de cet échec est retracée par le reportage de Claude Krief (*pp. 10, 12*). Ce reportage montre que chaque « raté » du libéralisme multiplie les forces réactionnaires et leur rend confiance. Sans le secret, la préparation minutieuse, la rapidité et la surprise, aucune réussite n'est possible. Le remède qui échoue est pire que le mal. Au point que le spectacle de ce qui se passe en Algérie parait donner, après coup, des justifications à la méfiance du F.L.N., alors que le désarroi visible il y a quelques semaines montrait bien où était la brèche par laquelle Paris et Tunis ensemble devaient passer.

En tout cas, pour ce qui s'annonce pendant les débats de l'O.N.U. et si l'on veut réussir, on sait ce qu'il faut faire. Nous connaissons nos futurs associés. C'est la France qui leur a appris une méfiance que parfois nous jugeons excessive. Pourquoi ne serait-ce pas la France qui ferait renaître chez eux la confiance ?

JEAN DANIEL.

LES PLUS GRANDES MARQUES
BACCARAT
CRISTAL DE DAUM
LE CHAMBRELAIN
PORCELAINE DE PARIS
LES MEILLEURES PRODUCTIONS ETRANGERES
TOUTES LES FANTAISIES
DES ARTISANS FRANÇAIS
TOUS LES CADEAUX D'AFFAIRES REUNIS AU CŒUR MEME DE PARIS
NOËL 1959
Les Cadeaux de
JACQUES FRANCK
372, Rue St-Honoré

HARLEY
8, bd de la MADELEINE, PARIS-9e
PARDESSUS EXCLUSIFS
ANGLAIS - ITALIENS
CASHMERE MORBROOK - ZEGNA
HUDSON - HARRIS - CROMBIE
KELLS - HOMESPUN - DONEGAL
Depuis 29.500 francs

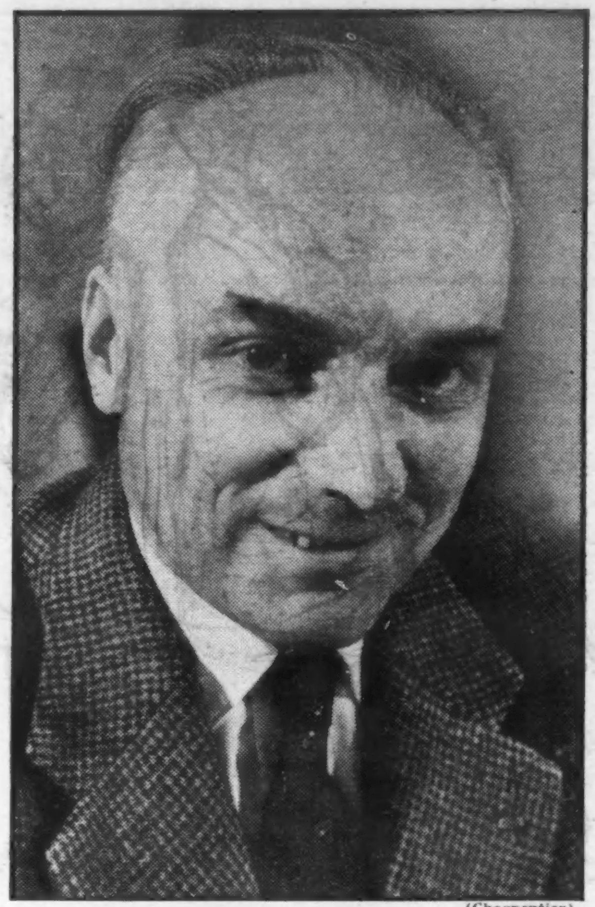
ALGER

Quel cessez-le-feu ?

● *A Paris et à Tunis, on pense beaucoup au cessez - le - feu. Et à Alger ? Claude Krief, qui s'y trouve à nouveau, nous câble les conclusions de sa nouvelle enquête :*

JE n'ai pas reconnu Alger. La pluie fine qui tombe sans discontinuer, entrecoupée d'ondées plus violentes, a certes chassé les journées ensoleillées d'octobre. Mais ceci est peu de chose. J'avais laissé une ville « groggy ». Il y a trois semaines, c'était le désarroi, l'amertume d'un complot avorté, la rage impuissante et surtout dans la masse un désespoir émouvant et sincère. Civils et militaires, sauf les activistes voués à la violence, avaient « baissé les bras ». Aujourd'hui, les esprits se sont ressaisis. La raison est simple : Alger s'est réinstallée dans la guerre.

Quelques heures à peine après la déclaration par laquelle le général de Gaulle disait « non » à Ben Bella, des affiches encadrées de tricolore recouvraient les murs d'Alger. Officiellement, comme au soir du 16 septembre où des placards déclarant *« Algérie française toujours »* avaient été apposés, l'origine n'en est pas précisée. En fait, nul n'ignore ici qu'elles émanent du service d'action psychologique de l'Armée, le 5e Bureau, et que les autorités militaires en assurent la diffusion jusqu'au fond des djebels. Ces affiches reprennent simplement en gros caractères les quelques mots du Président de la République récusant *« ceux qui sont hors de combat »*.



M. PIERRE GUILLAUMAT. (Charpentier)

LE GÉNÉRAL CHALLE. (Agip)

« Comme le général de Gaulle l'a dit »

« Un soufflet »

Pourquoi cette hâte ? On pouvait d'abord redouter à la fois l'agitation des activistes et l'émotion de certains officiers. Dans ces cas-là, on renforce habituellement le service d'ordre. Rien de semblable vendredi dernier. Ou alors les mesures furent si discrètes qu'elles passèrent totalement inaperçues dans une ville où pourtant l'on voit de moins en moins de patrouilles.

En fait, chacun savait qu'il fallait, avant de bouger, attendre la réaction de Paris au communiqué du F.L.N. Plus, les activistes, pressentant un rejet français, étaient au fond assez satisfaits de voir de Gaulle recevoir ce que « L'Echo d'Alger » du lendemain qualifiait de *« soufflet »*. Les « nationaux » voyaient là la confirmation éclatante de leurs thèses, à savoir d'abord qu'il n'y a rien à attendre du F.L.N. Et la situation où s'était mis de Gaulle leur apparaissait fort plaisante.

En fait, bien davantage qu'à la population européenne, l'affiche de l'action psychologique s'adressait au F.L.N. et singulièrement aux rebelles en armes. Editée également sous forme de tract, elle portait au dos, sous un portrait du général de Gaulle, ces mots : *« Ceci est un « laissez-passer. »*

La fin de non-recevoir opposée par le Président de la République aux propositions du G.P.R.A. apparaît ici non comme une des phases d'un marchandage, mais comme l'affirmation d'une politique bien définie dont on est sûr de détenir les clefs : une politique qui débouche sur la victoire de l'Armée dans son action sur le terrain.

Une doctrine

J'avais été frappé, il y a trois semaines, par la sorte de paralysie qui semblait avoir gagné l'action politique de la France en Algérie depuis le 16 septembre, malgré la persistance des combats. Pendant un mois et demi, jusqu'à la fin du mois de novembre, aucune directive officielle n'avait expliqué le sens de la déclaration présidentielle, la manière dont elle se conciliait avec les nécessités quotidiennes de la lutte, enfin, avec précision vers où et comment on allait. Le résultat avait été une forme de pourrissement larvé, l'inquiétude de l'Armée mais aussi une singulière liberté de manœuvre pour le général de Gaulle.

Cette période est aujourd'hui révolue. L'une après l'autre, les déclarations ou les directives de M. Debré, de M. Guillaumat, de M. Delouvrier, du général Challe, qu'elles soient publiques ou secrètes, et jusqu'à la caution de Mgr Feltin, sont venues combler ce vide. On en a appris en métropole la majeure partie. Mais ici, toutes ces conceptions, tous ces textes s'imbriquent l'un dans l'autre, se complètent et constituent une doctrine qui, pour coïncider avec l'idée que l'Armée s'est faite de sa mission en Algérie, n'en est pas moins attribuée, et non sans raison au général de Gaulle et à son gouvernement.

Il y a d'abord actuellement, du côté du haut commandement, plus forte que jamais, la certitude de la victoire des armées. Ceux qui ont pu approcher le général Challe se disent impressionnés par la sérénité avec laquelle le commandant en chef en parle. Il ne s'agit pas de dernier quart d'heure mais les délais jusqu'à l'élimination de la rébellion, compte tenu d'un certain « seuil » incompréhensible mais négligeable, seraient maintenant de un à deux ans.

« La reddition des armes »

Ceci considéré comme acquis par les militaires, le général Challe a rallié la q uasi-totalité de l'Armée à l'idée du cessez-le-feu : si il s'agit d'un cessez-le-feu qui épargnerait seulement des vies humaines, c'est-à-dire qui ferait faire l'économie d'un an ou d'un an et demi de guerre mais à propos duquel la victoire française doit être sans conteste. C'est ce que déclarait à Mostaganem M. Delouvrier quand il affirmait : *« Il faut terminer cette guerre de sécession par le cessez-le-feu ou par la pacification menée à son terme. De l'une ou de l'autre façon, ce sera la victoire de nos armées. »*

Déjà on envisage la construction dans les villages d'arcs de triomphe et d'oriflammes en vue de défilés solennels, harkis et musique en tête. Autrement dit, le cessez-le-feu c'est le moyen de vaincre plus tôt, c'est la pacification accélérée mais maintenue dans ses objectifs essentiels.

Les négociations politiques avec le F.L.N. ayant été formellement exclues par le général de Gaulle, il reste cependant les pourparlers militaires. A leur propos, le général Challe déclarait à Arzew : *« Ils se dérouleront à mon échelon et sous ma direction »* ou du moins, ajoute-t-on, sous l'autorité du général Ely, mais le commandant en chef de l'Algérie sera seul habilité pour l'application sur place.

Quels devront être les modalités et le contenu de ces accords ? Là encore Alger est très précis. C'est M. Delouvrier qui déclarait devant les hauts fonctionnaires de la Délégation générale qu'il avait spécialement réunis : *« Je vous le dis comme le général de Gaulle me l'a dit, le cessez-le-feu c'est la reddition des armes. »*

Le tandem

De la même manière, les rebelles ne sauraient demeurer en unités organisées, encore moins occuper certaines zones. C'est, dit-on, une des raisons pour lesquelles une unité parachutiste s'est établie cet hiver au cœur de la Kabylie, dans l'Akfadou. Il n'y a plus d'endroits où *« l'Armée ne va pas »*. En se déplaçant vers l'Est, l'opération *« Jumelles »* s'attaque maintenant au Constantinois et à la presqu'île de Collo où, il y a trois ans, le F.L.N. voulait établir le siège du gouvernement de la République algérienne. Des ordres ont été adressés aux plus petits postes français pour qu'ils recueillent et désarment après le cessez-le-feu les groupes rebelles.

De telles dispositions semblent indispensables au haut commandement. Pour les militaires français le cessez-le-feu ne s'établit pas entre deux adversaires égaux, mais entre la France qui tient la victoire et le F.L.N. qui a perdu. Ils ne sauraient en aucun cas admettre des *« commissions mixtes »*. Pourquoi ?

Dans son message au général Challe, le ministre des Armées écrit :

« Si le cessez-le-feu intervenait, l'Armée conserverait en plus de son rôle primordial de pacification, sa mission de garantie de l'ordre afin d'éviter toute résurgence de la rébellion, ou

(Suite page 12) →

JEUDI 26 NOVEMBRE et jours suivants

Pour CESSATION de COMMERCE

LIQUIDATION LÉGALE

Des milliers d'articles signés **DELION** à des

PRIX D'EXCEPTION

Conformément à la scrupuleuse loyauté qui, depuis plus d'un siècle, a fait la réputation de la marque DELION tous les nouveaux prix ont été démarqués à l'encre rouge par les experts

Chapeaux pour messieurs, portant la célèbre griffe « DELION ». Grand choix de coloris et modèles : 3.000, 1.500 et **1.000**

Casquettes Sport, réalisées dans de très belles draperies françaises et anglaises. Griffées « DELION » : 1.000, 750 et **500**

Très beaux **Vestons** Sport en draperies haute qualité, coloris et modèles de la saison. Garantie « DELION » : 10.950 et **8.950**

Costumes de ville pour Messieurs, en très beau peigné pure laine de nos collections actuelles : 25.000 et **19.500**

Impers en popeline de coton démarqués à 8.950 et **5.950**

Pardessus habillés et **Manteaux de Sport**, entièrement doublés ou doublés à l'Anglaise, belles draperies françaises et importées : 19.500 et **14.950**

Formidable ! **Pantalons** en cover, serge foulée lourde et peignés couverts, gris et anthracite, fabrication de premier ordre : 4.500 et **2.990**

Manteaux en très beau **Loden véritable** : coupe et fabrication grand tailleur. Coloris unis et fantaisie, démarqués à 14.950 et **10.950**

Pantalons de Sport en très beau velours cordelet grosses côtes, coloris olive, marron ou beige, décotés à **5.950**

Trousses - Mallettes garnies - Cabas - Sacs de voyage - Porte-Manteaux - Malles Portables - Décotés massivement

Porte - Documents en cuir très belle qualité, fermeture éclair, grainé à l'anglaise : **2.990**

Mallettes fibrite premier choix grain Méditerranée, deux tons ou unicolore, garnies ferrures grande classe. Le 60 cm. : **1.800**

Magasins ouverts tous les jours de 10 h. à 19 h. sans interruption sauf dimanche

DELION

15, passage Jouffroy

Entrée du passage :
10, bd Montmartre, PARIS
R. C. Seine 58 B 6295

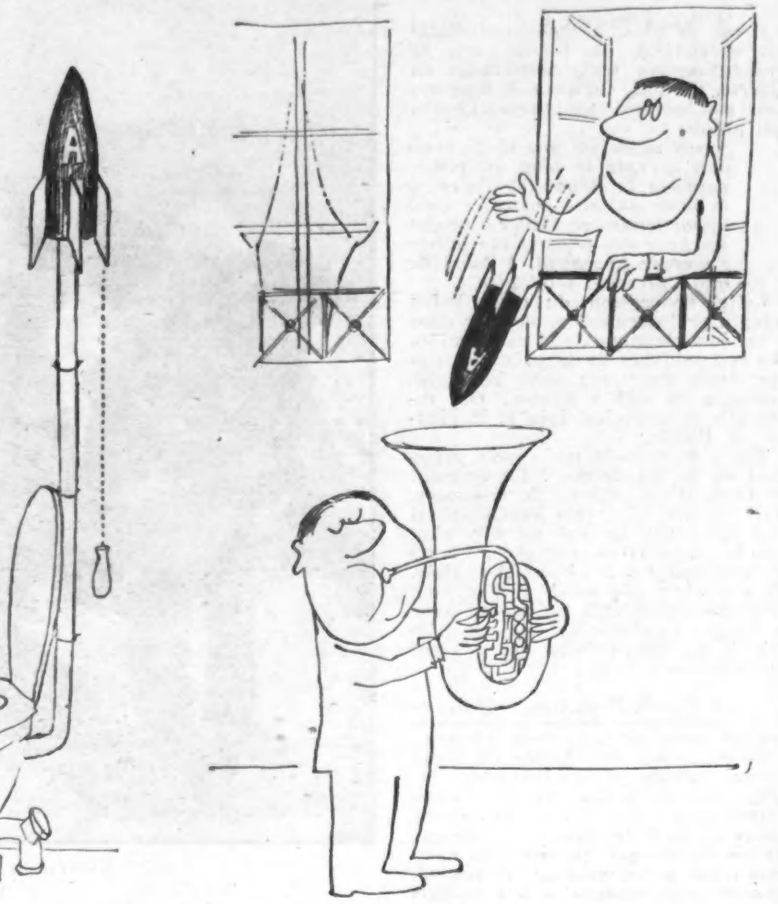
Métro : Richelieu-Drouot, Montmartre - Autobus : 20, 39, 48, 52, 53, 67, 74, 85

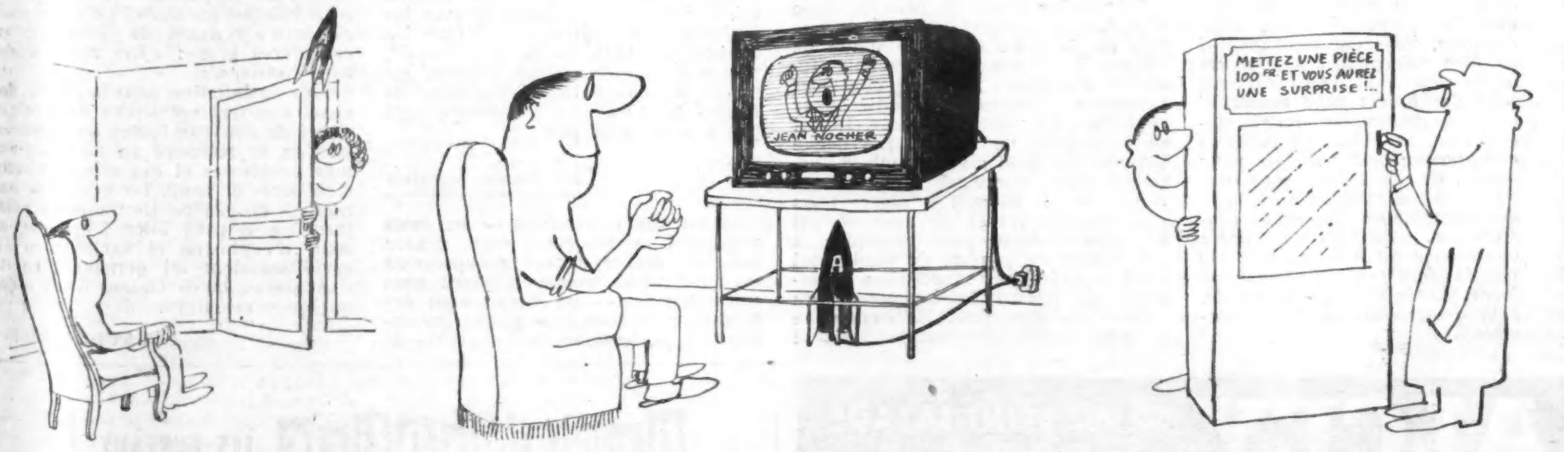
SINÉ FAIT LA BOMBE

La décision de l'O.N.U., priant la France de s'abstenir de procéder à des essais nucléaires a profondément révolté Siné. Il a, en effet, lui aussi, mis au point une petite bombe atomique qu'il tient absolument à faire exploser, il ne sait pas encore comment (voir ci-dessous plusieurs manières envisagées).

Il tient à prévenir les Nations Unies qu'il serait contraire aux intérêts de celles-ci, d'adopter une résolution qui ne changerait rien à sa détermination de procéder à une expérience dont Siné est convaincu qu'elle sera sans risques (pour lui !).

Siné ne reviendra pas sur sa décision de faire exploser sa première bombe, d'une façon ou d'une autre, et si l'O.N.U. priait Siné de s'abstenir, une telle décision risquerait de provoquer dans l'opinion de Siné une désaffection profonde à l'égard des Nations Unies.





— Entrez !...

classeurs verticaux tout acier

YAC

Y. A. CHAUVIN, 6, rue aux Ours

réellement les moins chers au mètre linéaire de classement

PARIS-3e. Téléph. : TURbigo 84-35+

HEUREUSE SURPRISE

Un romancier vient d'acheter une propriété aux environs de Barbizon. En inspectant le grenier de son nouveau domaine, il tomba en arrêt devant un tableau recouvert de toiles d'araignées. Quelle ne fut pas sa surprise et sa joie en découvrant à la lumière de son boîtier Wonder qu'il était signé Corot. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

(Suite de la page 10)

des règlements de comptes locaux. »

Il est, de plus, formellement établi par le général de Gaulle que la France restera seule souveraine en Algérie. C'est M. Guillaumat, toujours dans son message au général Challe, qui précise :

« *Il va de soi que si la rébellion accepte le plan du président de la République, c'est à la seule autorité française qu'il appartiendra de veiller à ce que le choix des populations puisse s'exercer librement, à l'abri de toute pression totalitaire.* »

Cette conception du cessez-le-feu intègre pratiquement ce dernier dans le schéma classique de la pacification. Il s'agit toujours de la paix des braves prise dans son sens restrictif, analogue en fait à l'aman. On réconcilie le maréchal Juin et le général de Gaulle.

Est-ce bien là la pensée du président de la République ? En arrivant de Paris il est difficile de le penser. Mais jamais Alger n'a semblé aussi loin de Paris. Ce qui est sûr, c'est que la majorité de l'Armée s'est retrouvée unie sur ces bases et apaisée. Mais n'est-ce pas aussi, si l'on veut réellement aboutir à un accord avec le F.L.N., s'exposer du côté de l'Armée à des malentendus qui peuvent devenir très graves ?

« Des billets sans valeur »

Quoi qu'il en soit, pour l'instant, à la confiance de l'Armée française en sa victoire, Krim Belkacem répond par un ordre du jour particulièrement violent que la presse locale a, du reste, passé sous silence. Malgré l'hiver qui approche, les combats n'ont guère diminué d'intensité. Chaque jour tombent 5 à 8 soldats français et dix fois plus de fellagha. Ces chiffres sont devenus de routine. La pacification a repris son rythme de croisière.

Elle se reflète aussi, de nouveau, sur le plan politique. A la terrasse du « Tantonville », un café d'Alger autrefois très célèbre, tout à côté de l'Opéra, j'ai rencontré un jeune avocat musulman de passage à Alger où ses affaires l'avaient conduit pour quelques jours. Membre d'une vieille famille, il venait de terminer la tournée traditionnelle des parents, des amis. Voici ce qu'il m'a dit :

« *Plusieurs membres de ma famille ou de mes relations viennent de recevoir la visite d'envoyés officieux des autorités. Le langage est à peu près le même chaque fois : « La guerre va encore durer ou peut durer. Pendant ce temps le pays se construit. Sans le F.L.N. qui ne peut plus vaincre et sans vous. Qu'attendez-vous pour vous engager ? Contre tous les extrémistes il faut, dès maintenant, créer un parti de promotion sociale et de progrès. Vous vous devez de prendre des responsabilités.* » *Voilà. C'est vrai que la grande masse musulmane est attentiste, sauf bien sûr les hommes des maquis, les policiers et les mercenaires. Mais comment peut-il en être autrement ? Où en est notre liberté ? Nous sommes tous des billets sans valeur si vient à disparaître notre encaisse-or, le F.L.N. Il faudrait comprendre cela une fois pour toutes. Que le F.L.N. nous dise de choisir l'intégration et 90 % des musulmans choisiront l'intégration. Tant que notre conscience est ailleurs, il n'y a pas de place pour une troisième force. Après le cessez-le-feu, là, cela deviendrait peut-être possible.* »

(Reporters Associés)

CAPTURE D'UN GROUPE F.L.N. AU COURS D'UNE OPÉRATION EN ALGÉRIE.
« *Afin d'éviter toute résurgence de la rébellion.* »

L'objectif est déjà ancien. Il a donné lieu depuis plusieurs mois à de nombreuses manœuvres, à de nombreuses démarches dans le but de réunir certains Européens libéraux et des représentants valables de la bourgeoisie musulmane (généralement anciens M.T.L.D. ou anciens U.D.M.A., le parti de Ferhat Abbas) qui parfois sortent de camps d'hébergement mais qui se sont tenus rigoureusement à l'écart de tout engagement politique. Cette dernière semaine l'offensive a été très vigoureuse. J'ai constaté qu'elle a émané de divers bureaux militaires en contact avec les masses ou le public. Enfin de gaullistes de droite et de gauche.

Le Parti du Progrès

La majorité des musulmans que j'ai pu interroger ne croyaient guère en son succès. Mais l'affaire restait secrète. Jusqu'à dimanche où l'on apprenait que M. Mustapha Kerrouche, infirmier et conseiller municipal, tiendrait une conférence de presse pour lancer le grand Parti du Progrès algérien. Dans Alger ce fut de la stupéfaction amusée.

Le réunion se tint au premier étage d'un bar, à quelques dizaines de mètres de la poste et de la statue de Viviani bien connue des anciens étudiants algérois à l'époque où leurs prouesses se limitaient à badigeonner ce tribun au mercurochrome. Lisant sa profession de foi, M. Kerrouche (adjoint du professeur Lambert, activiste bien connu et dirigeant du R.A.F. de M. Bidault à Alger) nous expliqua que lui et ses amis étaient les mieux placés pour répondre à l'invitation du général de Gaulle qui avait suggéré dans sa dernière conférence de presse le lancement du « *Parti du Progrès* ». M. Kerrouche accepte l'autodétermination mais il ne veut ni la sécession, ni l'association, ni la francisation. Il veut l'intégration. « Révolutionnaire », il veut revenir aux idéaux du 13 Mai qui ont été trahis par une France égoïste.

Bref, l'entreprise était claire. Brûlant la politesse à leurs rivaux « *gaullistes* » ou « *gouvernementaux associationnistes* », les activistes « *lançaient le brûlot* », selon le mot de M. Kerrouche, afin de confisquer à leur profit l'entreprise. Se réclamant à la fois du progrès, du général de Gaulle, de M. Bidault et des ultras, le nouveau mouvement se ralliait au Comité d'entente des mouvements nationaux qui regroupe depuis peu, en dépit des querelles persistantes de personnes, la grande majorité de ces derniers.

Cette unité n'est pas un effet du hasard. Les activistes ont repris à Alger l'initiative, même si leurs possibilités sont limitées sans le soutien de l'Armée. Ni les déclarations gouvernementales, ni les propos de M. Delouvrier, ni les assurances de l'Armée pourtant cette fois engagée sur une voie précise n'ont pu les rassurer. Telle est bien la règle politique que MM. Soustelle, Lacoste et d'autres avant eux ont expérimentée ici. Qui n'est pas totalement avec les activistes est contre eux. Même les anciens combattants de M. Arnould, pourtant l'un des moins excités, refusent d'entrer dans « *l'engrenage de l'autodétermination* ». L'affaire n'a pas avancé d'un pas.

Les voies légales

Quant aux extrémistes — les mots manquent en français pour définir tous les degrés de ces groupements où tout ultra trouve toujours plus ultra que lui — on a rarement entendu ou lu sous leur plume davantage de professions de foi contre le régime ou d'invitations à un nouveau 13 Mai.

Cette semaine par exemple, le mouvement « *Assistance et Protection* » invitait ses membres à former des « *Groupes de Combat* ». « *Pour quoi faire ?* » cria un des présents. « *Adhérez et vous le verrez !* » lui répondit-on. Dans « L'Echo d'Alger », c'est un député, M. Vinciguerra, qui écrit : « *Le désir démange les Algériens de sauver encore une fois la France.* » Et plus loin : « *Si nous n'obtenons pas satisfaction très vite, nous nous en remettrons à notre propre inspiration. Alors le F.L.N. saura qu'il faut compter (non plus aussi mais) surtout avec nous, car ce n'est pas tout de passer un accord avec Paris, encore faut-il qu'il soit exécutable et exécuté à Alger.* » Dans « Le Bahut », c'est un autre député, M. Lagaillarde, qui relance à propos de l'éventuelle venue à Paris du F.L.N. la formule de M. Lacoste qui déclencha le 13 Mai: « *Dien-Bien-Phu diplomatique* », tandis que l'éditorialiste du même organe écrit dans la colonne voisine : « *La France actuellement me semble plus que jamais mériter ce qualificatif que lui attribuait Hitler dans son testament. Sous sa fausse apparence de grandeur, n'est-elle pas en réalité qu'une « poule de luxe* » ? avant de conclure, en caractères gras : « *Les voies légales sont épuisées.* »

La réinstallation dans la guerre, due aussi aux tergiversations de Tunis, a durci de nouveau toutes les positions. Et l'on se retrouve en face des mêmes problèmes et des mêmes risques d'effusion de sang. La marge de manœuvre du général de Gaulle, le point jusqu'où il peut aller trop loin, ce seuil d'explosion si variable en Algérie semblent ici nettement en retrait sur ce qu'ils étaient il n'y a que quelques semaines.

CLAUDE KRIEF.

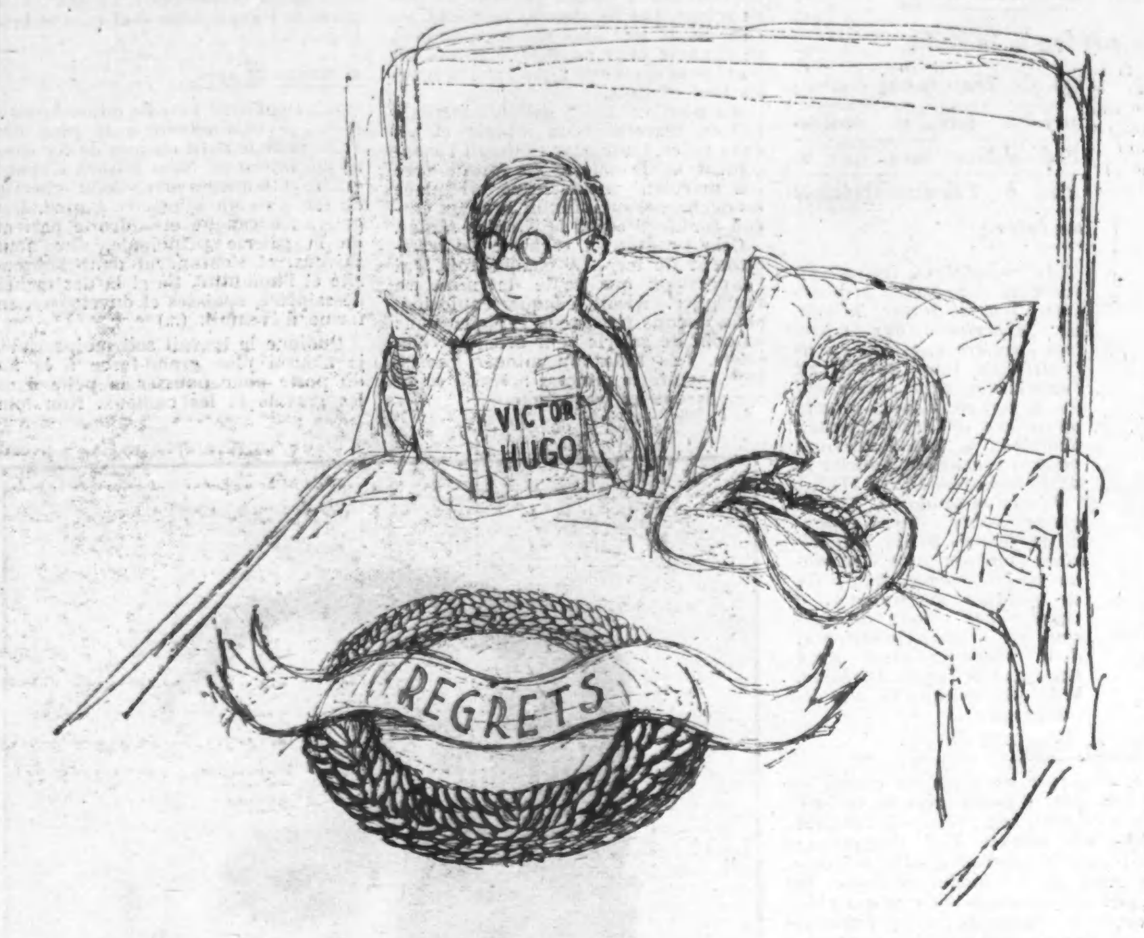
ALCEY 70, RUE SAINT-LAZARE PARIS
Vous propose...
Pardessus HARRIS TWEED 22.900 F
Imper COMTAL avec sa doublure amovible 14.500 F
SUR MESURE 2 essayages
Flanelle Anglaise 35.000 F
ALCEY habille les hommes avertis

DYNAMIQUES LES BUREAUX "AIGLON"
ENSEMBLES DE MEUBLES décoratifs et fonctionnels
Utilisation pratique et rationnelle de chaque élément :
BUREAU - TABLE - BIBLIOTHÈQUE - SIÈGE
★ Noblesse du bois
★ Robustesse et finesse du métal
AIGLE EAGLE
51, rue Vivienne PARIS 2e — (Angle des Boulevards) GUT. 44-26 — Parking facile

FORUM

Le budget, un jeu de hasard ?

● ***Connaissez-vous le « totocalcio » ? En France, on l'appelle déjà le « prono ». Jean-Marie Domenach vous explique de quoi il s'agit et ce qu'il en pense.***



« Nous voulons que demain n'importe quel garçon de seize ans, regardant la première femme qu'il aime, puisse répéter les vers de Victor Hugo :

« Lorsque nous dormirons tous deux dans l'attitude
« Que donne aux morts pensifs le charme du tombeau. »

(André Malraux à l'Assemblée Nationale, le 17 novembre 1959. Discussion sur le budget de la Culture.)

LE Congrès de l'U.N.R. ne s'est pas occupé seulement de l'Algérie. A l'unanimité, le grand parti du renouveau français s'est prononcé pour l'institution des paris sportifs. Il y a dix ans déjà, le député indépendant Emmanuel Temple avait préconisé le « pari mutuel sportif ». L'allusion trop directe aux chevaux ayant paru maladroite, on a préféré « concours de pronostics », qui fait raisonnable et presque médical. Mais il s'agit toujours de la même chose : l'Assemblée nationale autorisera-t-elle en France ce jeu qui fait fureur en Italie, le *totocalcio*, les paris sur les matches de football ?

La conspiration est puissante, car les intérêts sont nombreux : il y a tous ceux qui espèrent recueillir pour leurs bonnes — ou leurs mauvaises — œuvres une partie de la manne ; et puis il y a ceux qui vendront les « grilles » et ceux qui vendront les « tuyaux » ; tel grand journal sportif verra sa clientèle décupler lorsqu'il pourra conseiller à quelques centaines de milliers de parieurs les gagnants « sûrs ».

Mais à tout lobby il faut une raison d'intérêt national. Morale et patriotisme obligent. On parle donc d'instituer un « fonds national sportif » qui sera alimenté par les gains réalisés aux dépens des parieurs. Et un certain nombre d'honnêtes gens prennent cet argument au sérieux : ils espèrent, par ce moyen, que la France sera bientôt dotée de piscines nombreuses et de stades géants.

Puisque le sport français manque d'argent, finançons le sport par le sport... Arrêtons-nous un moment sur ce raisonnement, car il est significatif d'une tendance à la mode : on découpe de plus en plus le budget de la nation en secteurs particuliers qui sont supposés s'autofinancer. L'argent manquait pour les routes, on l'a pris aux automobilistes. Mais l'Etat, de nature vorace, a vite fait d'empocher le magot pour ses besoins urgents et il faudra payer le droit de rouler sur les autoroutes.

Les piétons et les trottoirs

L'Etat a d'ailleurs raison : le budget moderne est un tout. L'Etat prélève sur l'ensemble des contribuables une masse globale à charge de la redistribuer selon les impératifs du bien commun. Ce n'est pas aux piétons de payer les trottoirs, aux parents d'élèves les écoles, aux malades les hôpitaux... Autant réserver aux cartomanciennes les bénéfices de la Loterie nationale.

Le sport est une activité d'intérêt national dont le financement n'est pas l'affaire des sportifs ou prétendus tels. Cette prolifération de « fonds » particuliers est l'indice d'une régression : elle démantèle le budget, empêche les transferts utiles au progrès et crée des privilèges ; elle sape la notion même d'Etat moderne.

D'ailleurs, le sport n'est ici qu'un prétexte pour masquer la création d'un nouveau jeu de hasard. Les défenseurs de ce qu'on appelle déjà le « prono » assurent qu'il n'est pas une loterie, puisqu'il exige des connaissances poussées sur la valeur respective des équipes. Dans ces conditions, on ne voit pas très bien comment ils espèrent en tirer autant d'argent : les milliers d'initiés, renseignés par « L'Equipe », feraient à tout coup sauter la banque.

Une caution infatigable

C'est si vrai que le lobby, changeant son fusil d'épaule, vante les gains miraculeux obtenus par un écrivain anglais qui ignorait tout du football et par trois Milanais « qui ont gagné 33 millions l'an dernier à partir de six bulletins de 50 lires qu'ils avaient remplis les yeux fermés ».

Des journaux, la télévision elle-même, présentent le « prono » comme une aide charitable aux couches les plus défavorisées, celles précisément qui, en Italie et en Angleterre, jouent avec le plus de passion. « Il y a en Angleterre une moyenne de 2.000 familles par an qui résolvent les problèmes de la vie grâce à lui. » Alors, pour le bien des pauvres, ouvrons des casinos à tous les coins de rue.

Un député U.N.R., l'abbé Laudrin (est-ce donc à un prêtre de se faire l'apologiste des jeux d'argent, au mépris des canons de l'Eglise ?) apporte au « prono » une caution infatigable. Evidemment, concède l'abbé, évidemment ce n'est pas très moral, mais le résultat le sera : des stades, des équipes mieux pourvues, de la santé pour une foule de jeunes gens... Curieux raisonnement : à le suivre, l'Etat n'aurait qu'à ouvrir des maisons de passe pour subventionner la Protection de la jeune fille !

Certes, il n'est question, pour le moment, que de parier sur le football, sport spectaculaire et déjà partiellement corrompu par le commerce des joueurs : l'argent ainsi gagné irait aux sports pauvres comme l'athlétisme, et il est exact que l'Italie a pu multiplier ainsi stades, piscines et tremplins de ski.

Les défenseurs du « prono » n'ont pas tort non plus lorsqu'ils disent qu'un pari portant sur 13 matches groupés, comme en Italie, évite le risque de truquage. Il reste que, même à travers le football, c'est l'idéal du sport qui est atteint. Jadis, on comptait sur le professionalisme pour apporter des secours financiers au sport et faire cesser l'amateurisme marron...

Le « prono » renforcera la pression des commerçants, accentuera le côté « jeu de cirque » de certains sports. De l'admiration on passera à l'espoir du gain, et l'un des rares sentiments désintéressés qui subsistent dans notre société sera contaminé par l'argent. Plus profonde encore sera la coupure entre ceux qui pratiquent le sport pour la gloire de la compétition et la masse de ceux pour qui l'effort des autres deviendra un moyen de s'enrichir.

Il ne s'agit pas de condamner les jeux de hasard. Ils donnent des émotions particulières : le sentiment d'un corps à corps avec le destin, le rêve d'une fortune impossible. Mais ce divertissement est justement contrôlé par la collectivité. Nous avons déjà le P.M.U. Nous avons aussi la Loterie nationale (à noter qu'elle n'existe pas dans la plupart des pays où sévit le pari sportif). Leur adjoindre le « prono », ce serait initier au jeu des masses populaires qui s'en tenaient écartées : quatre millions de parieurs, selon les estimations du lobby, car on se passionne pour le « foot » dans la moindre bourgade. Les chiffres sont anonymes, mais les équipes ont une origine, un visage.

Et les enfants ?

Et surtout ce serait introduire le jeu à l'école où, dès l'âge de dix ans, les garçons discutent des matches de classement. Interdit aux moins de seize ans ? La mesure est déjà difficilement applicable au cinéma, elle serait sans effet avec le « prono », sauf à faire prospérer les « bookmakers ». Les enfants joueront, directement ou par personnes interposées. L'argent sera pour eux, avant même qu'ils aient commencé à le gagner, le produit de la chance, de la débrouillardise, et non pas du travail. Le haut commissaire à la Jeunesse et aux Sports, Maurice Herzog, l'a dit en termes excellents : « *Dès l'instant qu'on met à la portée de la jeunesse la possibilité de s'approprier des sommes énormes en pratiquant un jeu qui, à la fois, corrompt son âme et rabaisse le sport au niveau de la roulette ou du baccara, on lui ouvre la porte sur des domaines où il n'est plus possible de lui inculquer la notion du désintéressement.* »

La décision qui sera prochainement prise par l'Assemblée au sujet du « prono » est de celles qui engagent plus profondément qu'un vote politique, car elles orientent une société, elles qualifient une civilisation. Toutes les associations qui, d'une manière ou d'une autre, ont des responsabilités dans l'éducation, ont déjà répondu non. Instaurer le « prono », ce serait avilir le sport sous prétexte de le sauver, ce serait acclimater partout le goût du jeu et aggraver par là cette démission de l'esprit public, dont on déplore si volontiers les symptômes.

Les arguments financiers ne valent qu'isolés du contexte : sait-on, par exemple, que les municipalités, par des voies plus ou moins légales, accordent aux équipes professionnelles de football une somme équivalant au total des subventions de l'Etat aux fédérations sportives ? On pourrait trouver l'argent si on voulait.

Le sport est une partie de la politique de la jeunesse, qui devrait être, avant toute autre, la préoccupation nationale. L'Etat démissionnera-t-il en ce secteur essentiel ? Espérons que la majorité, fidèle à une opinion exprimée déjà par le général de Gaulle en 1952, trouvera dans la considération de la grandeur le ressort qu'il faut pour épargner à la France l'humiliation de cette loterie sportive.

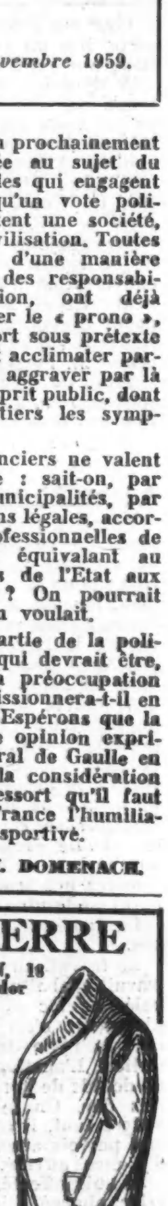
J.-M. DOMENACH.

OPÉRATION «SECOND SOUFFLE»

En affaires ou dans la vie privée, le « second souffle » est aussi indispensable qu'en sport. Qui veut réussir doit obligatoirement trouver son « régime » pour obtenir le maximum de lui-même. La méthode PELMAN vous donne rapidement ce « second souffle ». VRAI cours individuel par correspondance, sous la direction effective de professeurs de Faculté. Brochure explicative gratuite EX 125 contre 4 timbres pour frais d'envoi.
Institut PELMAN de Psychologie appliquée
176, boulevard Haussmann, PARIS
Londres, Amsterdam, Stockholm, New-York, etc...

Communiqué.

JEAN-PIERRE
18, BD HAUSSMANN, 18
Sous Hôtel Ambassador
PRO. 79-58
PARDESSUS
PRET A PORTER
IMPORTE D'ITALIE
19.500
DOUBLE ECOSSAIS
6 coloris



RELIGION

…n prêtre à la mine

● *Le témoignage d'un prêtre qui a consacré douze ans de sa vie à l'évangélisation ouvrière.*

Au moment où le Vatican vient de s'opposer à la poursuite, sous sa forme initiale, de l'expérience des « prêtres ouvriers », paraît en librairie un livre qui décrit l'expérience d'un prêtre qui a consacré de longues années de sa vie à l'évangélisation ouvrière : « Action missionnaire en quartier ouvrier », du Père Marcel Ducos (1).

D'origine landaise, âgé de quarante-cinq ans, économiste, le R.P. Ducos, qui déclare dans son livre « se soumettre pleinement... à la prise de position de Rome », a passé douze années de mission en « milieu ouvrier », dont plusieurs mois dans une mine de fer de Lorraine. Voici des extraits de son témoignage :

● LUNDI 20 JUIN.

LE directeur me demande quand je suis prêt à commencer le travail. Lundi en huit. Dans ce cas, il me faut entrer dès demain dans l'engrenage des formalités de l'embauche. Je commencerai par la visite médicale. Je prends conscience déjà de ce qui aide à créer la mentalité de prolétaire, c'est-à-dire de celui qui n'a pour toute richesse que ses bras. (...)

● DIMANCHE 26 JUIN.

Pour que l'expérience soit plus complète, il a été convenu que je logerai dans une cantine.

Je débarque donc dans une cantine tenue par des Italiens. Elle consiste en un vaste baraquement. A une extrémité loge la famille qui tient la cantine. A l'autre extrémité trois pièces. Deux pièces contiennent deux lits. La troisième en contient dix. C'est le « salon », parce qu'on y trouve toujours un camarade en train de se reposer. Alors on engage la conversation à laquelle d'autres viennent vite se mêler. Aux murs, des pages découpées dans des magazines représentent des pin-up, avec ou sans vêtement. Personne n'y fait attention.

Trois ou quatre de mes camarades sont mariés. Leurs femmes sont restées en Italie.

Numéro 1.107

● LUNDI 27 JUIN.

Réveil à cinq heures. Déjeuner rapide. La cantinière me tend mon casse-croûte pour le « briquet ». En route pour la mine. Je suis vêtu d'un bleu. Casque. A la main une lampe à carbure. Les mines de fer n'ont pas encore la lampe frontale avec batterie. Aussi bien, il n'y a pas de grisou dans les mines de fer.

A l'entrée de la mine, on me donne un numéro : 1.107. Chaque ouvrier possède le sien. Je monte dans la cage et c'est la descente. Justement, ce jour-là, le préposé à la cage juge bon de nous faire descendre à une allure vertigineuse. Au départ, c'est le cœur qui donne l'impression de remonter aux lèvres. A l'arrivée, ce sont les viscères qui semblent s'écraser sur la paroi abdominale.

La distribution du travail se fait en bas.

Le travail au « fond » se divise en travail d'abattage, communément appelé « bloc », et travail de régie. L'abattage, c'est l'extraction du minerai ; la régie, tous les travaux d'entretien. L'abattage est très bien payé (le double de la régie), mais il est aussi très dur. On le compare au bagne. Malgré tout, il est très demandé et il faut parfois attendre longtemps avant d'y être affecté.

Je suis affecté au service d'un ouvrier chargé d'installer le tuyautage d'air. (...)

Toute la durée du poste, je l'aiderai à coltiner des tuyaux longs de près de huit mètres. Porter à deux ces tuyaux est encore assez facile, mais bientôt mon compagnon me demandera de les porter seul pendant que lui fera autre chose. Au bout de peu de temps, j'ai les épaules tout endolories. Je ne sais plus sur quel endroit de l'épaule faire reposer le tuyau. Au jour, je m'apercevrai que j'ai les épaules tout éraflées.

Au bout de notre galerie, à trente mètres, travaillent un mineur et ses deux aides. Le mineur poursuit l'avancement de la galerie en forant avec son marteau pneumatique. Il place les décharges qu'il réunit avec un cordon Bickford et les fait toutes sauter.

Cela produit un vacarme de tremblement de terre. A chaque fois, j'ai l'impression que toute la mine va s'écrouler. Avant chaque explosion, nous devons tous nous réfugier dans un coin de galerie pour échapper aux éclats. Les aides du mineur ramassent ensuite le minerai arraché et en remplissent les wagonnets.

(H. Ely-Aix.)

LE PÈRE MARCEL DUCOS.
« L'Eglise est-elle l'alliée du capitalisme ? »

C'est un travail de forçat, dans la poussière, la fumée des explosions, qui n'arrive pas à se dissiper. Après une explosion, pendant des heures, on n'y voit pas à deux mètres. Certains aides-mineurs remplissent jusqu'à vingt-trois wagons, d'une contenance de deux tonnes et demie. Ils ne sont pas obligés de parvenir à ce chiffre élevé, mais au-delà d'un nombre déterminé de wagons ils touchent une prime. C'est alors une course contre la montre. Dans la mine, on transpire vite, même pour un travail qui ne semble pas exiger beaucoup d'efforts. On imagine la transpiration et surtout la dépense physique d'hommes qui, en huit heures (sept heures en réalité) soulèvent quelque soixante-neuf tonnes !

Des cals énormes

On ne peut accomplir longtemps d'ailleurs ce travail exténuant. Cependant, c'est un poste très demandé. Il faut se faire inscrire des mois, des années avant de l'obtenir. Des ouvriers sollicitent ce travail afin de pouvoir dépenser davantage. D'autres le font pour envoyer de l'argent à leur famille : tel Mario, qui loge avec moi dans la cantine. Plusieurs fois j'ai demandé à Mario de me montrer ses mains. Je suis rempli d'émotion de les voir : des cals énormes ; véritables bosses, et, çà et là, des hématomes larges et profonds. Le soir, bien après le travail, elles sont encore brûlantes.

● MARDI 28 JUIN.

(...) Deuxième jour de mine. Aujourd'hui, je suis affecté à la pose des voies pour le petit chemin de fer électrique intérieur. Nous faisons d'abord quatre kilomètres avec ledit chemin de fer, puis un kilomètre à pied. Des galeries à gauche et à droite partent de la galerie principale, que nous suivons, et s'enfoncent dans l'obscurité et l'humidité. Çà et là des taches de salpêtre, épaisses et duveteuses, en forme d'éventail. (...)

Quoique le travail soit moins rude, je n'aurai plus grand-force à la fin du poste pour pousser la pelle dans les gravats et les cailloux. Non loin de nous, deux ouvriers continuent le percement de la galerie. Ils restent pendant huit heures à respirer et avaler la poussière qui s'échappe des trous de forage. Il faut que la mine avance. Ne pourrait-on utiliser une machine qui aspirerait la poussière ? La machine, si elle n'existe pas, ne semble pas difficile à inventer.

● MERCREDI 6 JUILLET.

On me met au « défonçage ». C'est le même travail qu'au bloc, sauf qu'on ne demande pas le même rendement. Au bloc, on charge de dix-sept à vingt-trois wagons, au défonçage de quatre à sept. Le défonçage est une espèce d'école préparatoire du bloc. C'est aussi moins payé. Je travaille avec un mineur et un jeune chargeur, tous deux Polonais.

Comme le travail n'a pas la cadence forcenée du bloc, c'est supportable, mais que prennent mes doigts ! Jamais je n'aurais cru qu'un bloc de pierre eût des aspérités aussi aiguës. Aussi avec quel soin je cherche la prise qui me fera le moins souffrir.

Pour le remplissage des wagons, il faut continuellement se baisser, se relever. Comme j'ai facilement mal aux reins, ce sport m'est assez fatigant. Pour le rendre moins dur, j'imagine de rester accroupi près du wagon et de lancer les blocs par-dessus mon dos. De sorte qu'un bloc, pas très gros heureusement, manqua le wagon et me retomba sur l'omoplate. Je saignai légèrement... et changeai de méthode. (...)

« L'abattage »

● SAMEDI 9 JUILLET.

Je suis fatigué. Je comprends que les ouvriers désirent la semaine de quarante heures. Heureusement, le chef porion me met au chronométrage des coups de mine au chantier d'abattement n° 8. On appelle « abattage » l'extraction la plus complète possible du minerai d'une galerie arrivée à terme. Le mineur à l'abattage creuse, dans la mine, des poches d'un diamètre de quelque cinq mètres. Il creuse ces poches à l'aide de coups de mine, mais il ne ramasse pas le minerai. Il monte seulement sur les débris pour agrandir toujours plus la poche. Une machine appelée « râteau » se chargera ensuite de charger le minerai.

L'abattage est sans doute le travail le plus dangereux de la mine. Dangereux parce que, par suite des explosions successives, les parois ne sont plus que d'une solidité précaire ; ensuite, parce que les piliers qui soutiennent le plafond sont de plus en plus réduits par le creusement de ces poches en même temps qu'ils ont à soutenir une surface toujours plus grande. D'ailleurs, le pilier du chantier en question est déjà tout crevassé, et dans la poche distante de la nôtre d'à peine deux mètres s'est produit un prodigieux éboulement de blocs de trois à quatre tonnes.

Je voulais rester dans la poche avec le mineur et son manœuvre. Qu'importait l'éboulement ! Les ouvriers sauraient que l'Eglise, en ma personne, ne les abandonnait pas. Mais le porion de quartier, durant sa visite, me pria de me mettre à l'abri. Mon travail consistait à noter le nombre de coups par volée et l'heure où ils étaient tirés, c'est-à-dire à ne rien faire.

J'apprends que le délégué mineur C.G.T. aurait dit au mineur polonais avec qui je travaillais au défonçage : *« Attention, méfie-toi, tu as un curé comme manœuvre. »* Ce mineur a pour gendre le permanent de la C.F.T.C. C'est lui qui me l'a rapporté. (...)

« Comme un étau »

● LUNDI 11 JUILLET.

Cette semaine, je dois donc « tâter » du bloc. J'ai demandé à aller avec un camarade de la cantine, chargeur lui aussi. Le bloc se compose en effet du mineur chargé de forer les trous de mine et de deux manœuvres qui remplissent les wagonnets. J'ai eu le tort de demander à aller avec ce camarade, parce que c'est un de ceux qui chargent le plus. Avec un compagnon, il charge en moyenne dix-neuf wagons. Avant-hier, seul, il en a chargé quatorze. Il est vrai que le mineur de ce bloc donne un sérieux coup de main aux manœuvres. De plus, pour travailler avec lui, je dois travailler de 14 à 22 heures, donc le soir. Or, le soir, le travail est toujours plus pénible. Enfin, nous avons quand même chargé seize wagons. C'est peu pour mes compagnons.

Il faut dire cependant qu'au bloc qui travaille de 14 à 22 heures on charge toujours moins qu'au bloc du matin. Mais, pour moi, quel rythme hallucinant ! A part les instants où on chargeait les trous de mine, et à part la pause du casse-croûte, réduite au strict minimum, je n'ai pas pris deux minutes pour souffler, jamais je ne me serais cru capable de ce pouvoir de travail. De temps en temps, je sentais comme un étau se serrer autour

(1) Editions du Cerf, 255 pages.

de ma tête, heureusement ça ne durait pas.

Il est paradoxal que ce travail de chargeur, pur travail de manœuvre exigeant uniquement des forces physiques, soit le mieux payé de la mine. (...)

● MERCREDI 13 JUILLET.

Le soir, je rencontre l'ingénieur. Il m'apprend que la mine fermera lundi pour une importante réfection des voies et n'emploiera que quelques ouvriers de régie. Je suis très embarrassé. Je m'étais promis de rester encore deux semaines, mais je suis maintenant affecté au bloc. Me faire remettre en régie ? Je connais déjà ce travail, si on peut appeler travail le fait de s'appuyer sur le manche de sa pelle. Je perdrais mon temps sans aucune utilité. Je demande à être débauché. Accordé.

Il m'est alloué 6.500 francs. Je paie la pension 6.000 francs. J'ai 500 francs de bénéfice. Heureusement que je n'ai pas à nourrir une famille...

J'ai prévenu le curé du voisinage, chez qui je dois faire la mission en octobre. Nous sommes convenus qu'il viendrait me prendre demain après-midi.

Il faut tout de même que je révèle mon identité à mes camarades de la cantine. Que penseraient-ils s'ils apprenaient un jour qu'un prêtre a vécu au milieu d'eux, pour disparaître comme il était venu ? Ils ne manqueraient pas d'y voir un espionnage, et l'Eglise n'en sortirait pas ennoblie. (...)

Je décide d'attendre le soir.

Après le repas, en ces belles et longues journées d'été, nous avons coutume de bavarder ensemble, assis sur le banc de la cantine, pendant qu'autours de nous la nuit tombe doucement. L'heure se prête aux conversations paisibles, aux confidences. Nous sommes tous là. Rien ne nous presse, puisque demain c'est jour férié. Des silences peu à peu s'établissent. Nous jouissons de l'heure.

« Qui vient à la messe? »

Brusquement, je demande : « *Qui vient à la messe demain ? C'est moi qui la dirai.* » On me croit devenu fou.

— *Comment, c'est vous qui la direz ? Il faut être prêtre pour cela.*

— *Précisément, je le suis.*

— *Ce n'est pas possible. On ne le croit pas.*

— *Je vous assure, je suis prêtre. Vous n'avez qu'à venir dans ma chambre, je vous montrerai des papiers qui le prouvent.* » (...)

Ce fut alors un concert d'exclamations : « *Formidable ! Ça c'est chic ! Mais pourquoi avez-vous fait ça ?* »

Je tentai alors de leur expliquer que l'Eglise, ce n'était pas ce qu'ils croyaient. L'Eglise s'intéressait aux pauvres. Elle était révoltée, comme eux, de l'état d'injustice qui était le leur. L'Eglise n'était pas alliée au capitalisme. Tous les hommes étaient ses enfants. Elle voulait qu'ils soient heureux ici-bas, autant que c'est possible à l'homme de l'être, car elle avait mission de les conduire à Dieu. Et on ne peut faire de l'humanité une famille, si certains des hommes y sont traités injustement.

J'étais venu au milieu d'eux à cause de la mission d'octobre. Pour connaître leurs problèmes de vue, les aider à les résoudre chrétiennement en ce qui dépend d'eux, pour pouvoir parler en leur nom aux directeurs et ingénieurs.

Fioretto me dit alors : « *Maintenant, vous pourrez dire aux patrons que ce n'est pas humain de nous faire mener une vie comme ça !* » Ils étaient profondément émus. On aurait dit des naufragés à qui se présentait un sauveteur. Quel pauvre sauveteur et de combien peu d'efficacité ! (...)

Décrivant les conditions de son effort d'évangélisation, le R.P. Ducos se livre, d'autre part, à une analyse sociologique. Il parle notamment des problèmes de l'habitat ouvrier :

Nous connaissons tous la mentalité nouvelle qu'on acquiert en habitant tel ou tel type de maison ou de quartier. On a justement souligné les méfaits d'une localisation trop poussée des travailleurs en des quartiers par ailleurs tout à fait convenables, mais exclusivement habités par des ouvriers.

(Doisneau-Rapho)

LA REMONTÉE DE LA MINE.
« Allez parler de Dieu, ensuite, à ces hommes ! »

« La courée »

A plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'habitations dont on s'étonne qu'elles puissent encore exister à notre époque.

C'est à leur propos que se pose véritablement la question : « *Peut-on assurer une évangélisation tant que subsisteront des structures s'opposant avec une pareille pression, au développement de la personnalité humaine ?* ». (...)

Dans une « courée », tout se sait, tout se voit. Dans un quartier ordinaire, tel que ceux que nous connaissons tous, c'est également vrai, mais il n'existe pas de commune proportion. La pression est telle qu'un jeune homme, par exemple, ne pourra pas fréquenter n'importe quelle jeune fille. Il y a « des interdits » qu'on ne peut franchir, soit parce que toute la courée y voit un défi, soit parce que ça ne s'est jamais fait. Allez demander ensuite à un homme ou même à une femme des courées d'aller à la messe ! Il y a des choses qu'on ne fait pas. Ce serait considéré comme une véritable trahison. (...)

Quand une famille, en effet, n'a pas son habitation, son « chez soi » et qu'elle habite dans une cour, une cité, ou bien quand les parents travaillent en dehors de chez eux, dans une usine ou un atelier de quelque importance, l'individu se trouve, pour ainsi dire, absorbé par le groupe ; il perd son indépendance, sa personnalité propre et sa psychologie n'est plus que le reflet de celle de son milieu, de la cour, de la cité ou de l'usine (...).

Il s'agit là d'une véritable aliénation autrement grave que l'aliénation pour l'ouvrier des fruits de son travail. L'une est d'ailleurs la conséquence de l'autre.

Compensation à cette double aliénation, la notion de « classe » apparait à l'ouvrier comme un refuge, lui qui « campe aux portes de la nation ». Rejeté de la société, ignoré, croit-il, de l'Eglise, cet être apatride a au moins le sentiment d'une solidarité qui le lie à d'autres d'hommes, cette solidarité ne fût-elle qu'à base de vexations et d'injustices. La classe ouvrière apparait à l'ouvrier comme une patrie. De même pour la cour qu'il habite ou la cité.

Une autre conséquence du fait d'habiter une courée ou une baraque en bois est cette espèce d'ostracisme dont involontairement on se croit la victime. Cet ostracisme est, pour une part, fondé. A situation professionnelle égale, on a tendance à considérer ceux qui habitent courées ou baraques, comme d'une qualité humaine inférieure (...).

L'ostracisme est surtout subjectif. Se croyant méprisés du reste des hommes, ou estimant que c'est une tare d'habiter une courée ou une baraque, les habitants de ces logements se réfugient dans une attitude faite de honte et de susceptibilité.

Les répercussions psychologiques de cette attitude sont redoutables par leur diversité et leur retentissement intérieur.

Un état d'isolement d'abord. Non seulement un isolement subi, mais un isolement recherché. « *Nous ne sommes pas de la même espèce que le reste des hommes. Fuyons-les !* »

Un état de révolte. Révolte contre la société, révolte contre Dieu qui permet un tel état de choses. On touchera mieux la profondeur de cette révolte si on pense que cet homme souffre, non pas seulement pour lui, mais à cause de la condition qui est faite à sa femme et à ses enfants. Car il a un cœur lui aussi ; et il pensait bien avoir autre chose à leur offrir.

Les papes et les patrons

Une capitulation. Au commencement, on espère bien pouvoir quitter un jour ce logement honteux. On fait la course aux appartements. On alerte ses camarades. On économise. En attendant, on essaie de rendre coquet un logement qu'on veut provisoire. Le temps passe. Les années. On est toujours là. Alors commence de s'installer le découragement. Le laisser-aller. Pour les moins solides, ce sera bientôt la dégringolade.

Allez parler de Dieu, ensuite, à ces hommes ! Dites-leur qu'ils sont enfants de Dieu ! Il faut le faire, mais il faudrait peut-être leur rendre d'abord l'espérance. (...)

Que le reproche qui est fait à l'Eglise de défendre les riches procède d'une intime conviction, combien de fois ne l'avons-nous pas constaté lors des réunions de quartier ! J'ai beau affirmer que l'Eglise, en la personne des souverains pontifes, a pris souvent et nettement position. D'abord, on ne me croit pas. Ensuite, on dit : « *Si les papes ont parlé, pourquoi les patrons qui vont dans les églises ne sont-ils pas plus justes ? Pourquoi n'obéissent-ils pas au pape ?* » Plus souvent on me dit : « *Ce que vous nous dites sur la justice et la charité, allez le dire aux patrons !* » Et on ouvre de grands yeux étonnés lorsque je réponds : « *Mais précisément, pendant cette Mission, on le leur dit ! Vous pouvez même assister aux réunions qu'on fait pour eux.* » (...).

L'Eglise alliée du capitalisme, c'est là, me semble-t-il, le principal obstacle, actuellement, pour l'évangélisation du monde ouvrier de notre pays. Obstacle de peu de solidité en fait, mais, du point de vue psychologique, une barrière infranchissable.

MARCEL DUCOS.
dominicain.

GALERIE PIERRE HAUTOT
Toutes les reproductions de peintures de Maîtres, sélectionnées par l'U.N.E.S.C.O.
Lithographies originales - Encadrements
CATALOGUE SUR DEMANDE
7, RUE DU BAC - LIT. 26-41

GENTLEY
Tailleur
PARDESSUS
en tissus anglais
« de luxe »
de 19.800 à 45.000 fr.
20, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
ELY. 46-58

ATTENTION : CADEAUX

Une offre exceptionnelle pour les fêtes de fin d'année

Deux cadeaux à vos amis pour le prix d'un :

- Un abonnement d'un an à « L'Express » (*prix des 52 numéros au kiosque : 6.500 F*).
- Le nouvel Album de Jean Effel (*prix dans les librairies : 1.800 F*).

pour **5.000 F**

Pour profiter de cette offre (un double cadeau d'une valeur commerciale de 8.300 F), il vous suffit de renvoyer le bulletin ci-contre à « L'Express », 37, Champs-Elysées, Paris (8e).

M. ....

Adresse : ....

désire souscrire les abonnements suivants, au prix de :

— 5.000 F un an (tarif France).

— 6.000 F un an (tarif étranger).

au bénéfice de :

1° Nom : ....

Adresse : ....

2° Nom : ....

Adresse : ....

3° Nom : ....

Adresse : ....

Je vous envoie ci-joint la somme de .... francs

par chèque

par virement à votre C.C.P. 7378-19 Paris.

Je désire que l'album de Jean Effel, avec une dédicace de l'auteur, soit adressé aux bénéficiaires de ces abonnements OU aux personnes ci-dessous :

Nom : ....

Adresse : ....

Nom : ....

Adresse : ....

Nom : ....

Adresse : ....

pour vous monsieur

le rasoir double-service

sa grille «microsouple» rase, en douceur, au 4/100 de mm et beaucoup plus vite. En plus, il a une tondeuse pour tailler pattes, moustaches et tous les poils longs

prix : 11 105 F

toutes taxes incluses

avec THOMSON

toujours quelque chose en plus

SYNERGIE

pour vous madame

le fer Panoramic

super-léger, super-puissant, il vous permet de repasser assise, 2 fois plus vite. En plus, il possède le chauffage instantané.

prix : 6 355 F

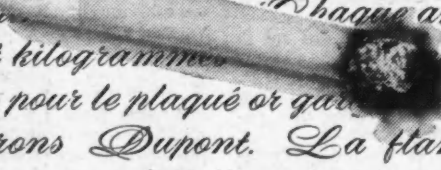
toutes taxes incluses;

modèle Superautomatique

prix : 5 670 F

toutes taxes incluses

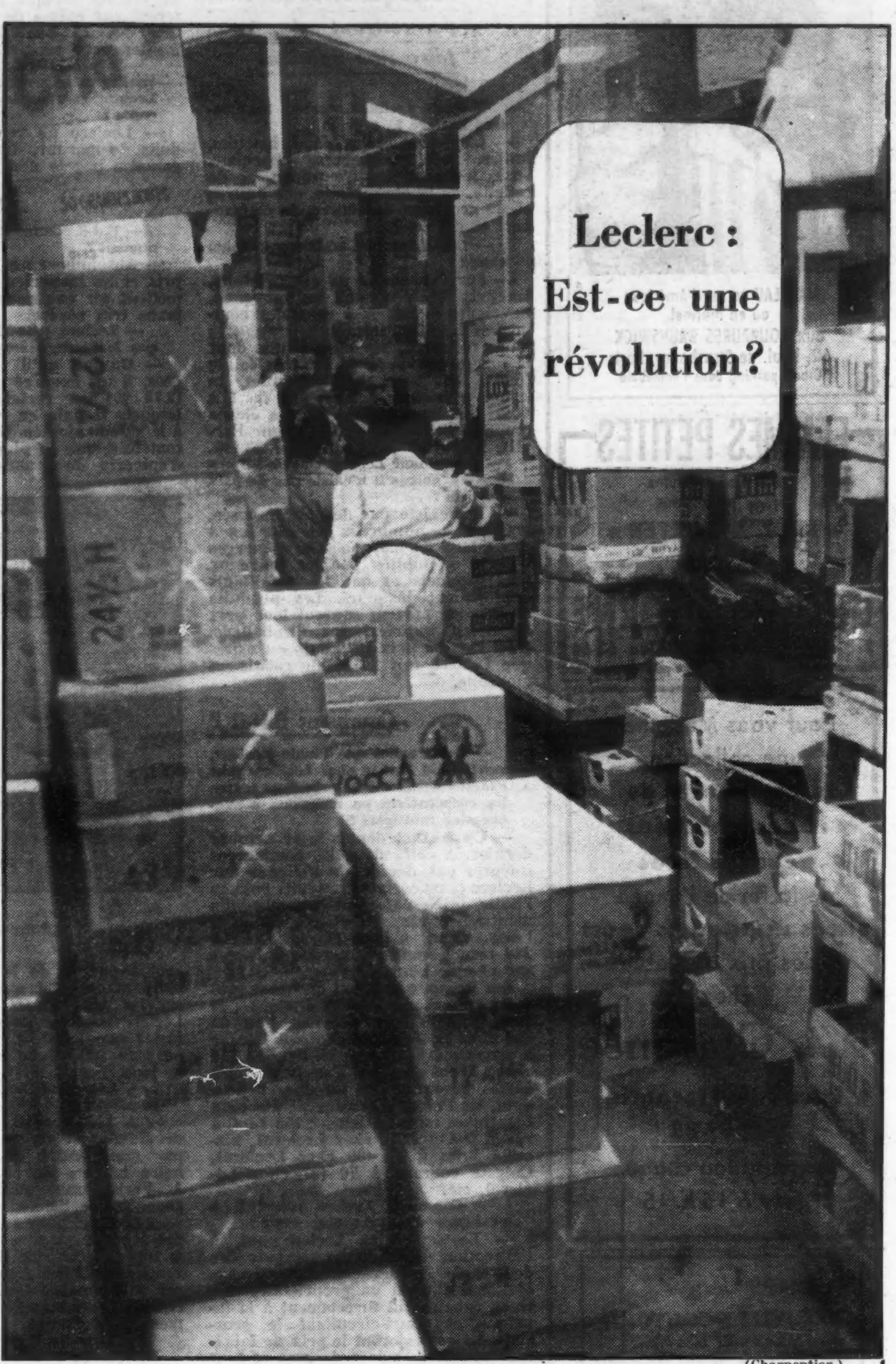
pour un cadeau à vos amis, offrez un **briquet à gaz** *S. T. Dupont précieux cadeau d'orfèvrerie. Dupont les plus importants Ateliers d'Art de laque de Chine ... Chaque année cent kilogrammes ... t utilisés pour le plaqué or gar... vingt microns Dupont. La flamme la mieux habillée du monde : S. T. Dupont briquet à gaz. Faites plusieurs fois par jour un* **Cadeau** *à vos amis, offrez un briquet a gaz S. T. Dupon... précieux cadeau d'orfèvrerie. ... les plus importants Atel... Art de laque de Chin... monde. Chaque année cent ... d'or fin sont utilisés po... or garanti vingt m... ont. La flamme ... du monde : ... briquet à gaz. ... fois par jour un ca... offrez un briqu... Dupont précieux ... rerie. Chaque année cent kilogrammes d'or fin sont utilisés pour le plaqué or garanti vingt microns Dupont. ...r flamme la mieux habillée d... monde : S.T. Dupont br...et à gaz. Faites plusieurs*



ÉCLAT DUPUIS

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS



(Charpentier.)

CENTRE LECLERC A ISSY-LES-MOULINEAUX : L'ARRIÈRE-BOUTIQUE.

Cette semaine Mme Express a :

● **Consacré** la plus grande partie de son temps aux problèmes des juniors au moment des fêtes. Comment s'habillent les moins de 20 ans ? Quels cadeaux peuvent-ils offrir ou peut-on leur offrir ? Comment acheter ou louer leur équipement de sports d'hiver ? Autant de questions qui se posent actuellement aux jeunes et à leurs familles et auxquelles Madame Express a essayé de répondre (Voir pages IV, V, VI, VII et VIII).

● **Détartré** une bouilloire où l'eau calcaire accumulait depuis deux ans une épaisse couche grisâtre. Il suffit de remplir le récipient d'eau très chaude de façon que toutes les parties entartrées soient recouvertes. On jette alors en pluie une poudre blanche spéciale. On laisse reposer une nuit ; le lendemain, le tartre a disparu. Deux précautions à prendre cependant : 1) ne pas trop remplir le récipient, l'eau se mettant à bouillonner violemment lorsqu'on y jette la poudre ; 2) rincer à fond le lendemain en laissant sous l'eau froide une bonne demi-heure pour éliminer les dernières pellicules de tartre et obtenir un récipient parfaitement propre. (Sancalc. 150 fr. le paquet, dans les drogueries).

● **Encaustiqué** l'intérieur d'un secrétaire avec une nouvelle cire très raffinée parce que « parfumée » à la lavande.

Teintée en vert, délicat au toucher, n'encrassant pas, le « Satin Velvet » aux silicones est une encaustique de luxe, présentée sous boîte ronde de plastique ivoire à couvercle transparent. Cette cire est destinée aux jolis meubles, intérieurs d'armoires à linge, sacs à main, bibelots de cuir et de bois précieux, etc. Existe en trois couleurs et trois parfums différents : vert (parfum lavande) ; rose rouge (parfum verveine) ; mauve (parfum vetiver). (Satin Velvet, la boîte 500 fr., Primavera).

● **Appris** que, pour faire rester la moelle « dans son os » quand on cuit un pot-au-feu, il suffit de piquer trois grains de gros sel à chaque extrémité de la moelle encore crue.

● **Apprécié** la commodité d'une trousse de toilette style kangourou pourvue d'une bandoulière que l'on passe autour du cou, la trousse restant alors suspendue à la hauteur de la taille.

Cet objet est particulièrement utile aux femmes qui travaillent, et qui, lorsqu'elles désirent se recoiffer ou se repoudrer, ne savent jamais où poser leurs accessoires de toilette sur les lavabos en général fort mal commodes des entreprises commerciales ou industrielles.

Cette poche à soufflets en taffetas plastique écossais est assez grande pour contenir brosse, peigne, bas de rechange, flacons, boîte à poudre, trousse maquillage, etc. Elle est très souple, prend un minimum de place dans un tiroir, et peut grâce à sa bandoulière être suspendue à un crochet de vestiaire. (Prix : 2.250 fr. La pochette à fards assortis : 650 fr., Au Louvre).

● **Participé** avec dix autres mères de famille à une discussion passionnée sur... le rôle de la mère dans l'éducation des enfants. En marge de ses conférences habituelles, l'Ecole des Parents organise en effet cette année une série de dix « débats » sur des problèmes à la fois pratiques et psychologiques, les deux étant liés la plupart du temps.

En petit groupe, les mères parlent librement, le psychologue meneur de débat ne les terrorise plus, et l'échange d'expériences vécues peut aider efficacement une mère à résoudre ses problèmes personnels. Les débats ont lieu tous les mardis, de 14 h. 30 à 16 heures, jusqu'à la fin janvier, 4, rue Brunel, à Paris-XVII[e]. (Participation aux frais : 150 francs.)

● **Noté** l'existence, au Mayet-de-Montagne (près de Vichy), dans l'Allier, d'une maison d'enfants à caractère social, destinée à accueillir pendant l'année scolaire filles et garçons de 6 à 14 ans qui, pour différentes raisons, doivent être séparés de leur famille, mais sont eux-mêmes en bonne santé. Les enfants fréquentent l'école du bourg et prennent leurs repas à la maison qui assure, outre leur hébergement, l'organisation de loisirs éducatifs : jeux, promenades, excursions, cinéma, etc. Prix de la pension : 900 francs par jour. Dans certains cas particuliers, la Sécurité sociale peut accorder une participation. Renseignements et inscriptions : Maison d'enfants de l'Entraide universitaire, Le Mayet-de-Montagne (Allier), tél. 2, Entraide universitaire, 37, rue des Bourdonnais, Paris-I[er], tél. GUT. 42-09.

● **Reçu** une nouvelle peinture argent pour les tuyaux, chaudières, etc. Présentée en aérosol, cette peinture a pour but « de mettre à la portée de toutes les ménagères les procédés de la peinture au pistolet ». Madame Express a exercé son adresse sur une petite chaudière. Adresse très relative puisque, au début, elle n'a osé vaporiser que par petits coups, ce qui a provoqué des bulles d'air dans la peinture. Des retouches au pinceau s'imposèrent. Puis, la pratique aidant, elle a terminé avec plus de « légèreté » dans le poignet, c'est-à-dire en distribuant une très fine couche de peinture et en faisant « durer » la vaporisation sur une assez grande surface. Une fois appliqué, ce revêtement aluminium a un bel aspect métallisé et résiste parfaitement à des températures très élevées. (Edel-Argent, 485 francs. Grands magasins et droguistes.)

MANTEAU en rat d'Amérique
ou en murmel
aux FOURRURES BRUNSWICK
62, boul. de Strasbourg, Paris
Grand parking dans l'immeuble
PUBLICIS

FEMMES PETITES
enfin des modèles
créés pour vous
« PRÊT A PORTER »
38 - 40 - 42
à l'intention des moins de 1 m. 60
Geneviève CORNE
21, rue la Boétie - ANJou 68-64

Pour vous Madame,
une collection
exceptionnelle de
robes habillées
pour les fêtes
de la fin de l'année
et des **manteaux sport**
à des prix agréables
chez
Pierre Clarence
9, rue St-Florentin
OPÉ 09-88
Présentation chaque
jour à 15 h. 15

nouveau !
NEUVILLE-COUTURE
La Société Neuville
inaugure pour la clientèle particulière
son rayon
"Vente Directe"
Griffe
Robes - Ensembles Sport et Cocktail
de 15 à 30.000 frs
Mesures - Essayages
Collection ts les jours à 15 h. sauf samedi
10, rue Grange Batelière, 4e étage
PRO. 31-13 Métro : Richelieu-Drouot

BUDGET

Leclerc à Paris

● *Expérience limitée ou révolution dans le commerce de détail ? Vingt questions qui vous permettront de vous faire une opinion.*

— Quels produits vendent les Centres Leclerc ?

— L'épicerie sèche (pâtes, biscuits, huiles, café, conserves, chocolats, etc.), les produits d'entretien et de toilette, de la charcuterie, des huîtres et, en province, du beurre, du camembert et des œufs.

— Leclerc vend-il réellement moins cher ?

— Sur l'ensemble de ces produits, les prix Leclerc sont, en moyenne, inférieurs de 20 % à ceux des commerces traditionnels. Mais il s'agit là d'une moyenne. Sur les produits dont la marge commerciale est très faible (farine et sucre, par exemple), la « baisse Leclerc » n'est que de 1 à 4 %. Sur les articles à marge élevée (lames Gillette ou eau de Cologne Forvil), la baisse peut atteindre 33 %.

— Comment Leclerc calcule-t-il ces baisses, puisqu'il n'existe pas de prix imposés ?

— Il n'existe pas de prix imposés, mais sur de nombreux produits il y a des « taux de marque » ou « marges d'usage » publiés par les journaux professionnels et que les détaillants appliquaient jusqu'ici. Les produits de marque portent souvent leur prix de détail imprimé sur l'emballage. C'est sur ces prix imprimés ou usités que Leclerc fait 20 % de rabais en moyenne.

Comment fait-il ?

— Est-il exact que l'huile Lesieur, vendue 260 francs chez Leclerc, vaut exactement le même prix dans toutes les coopératives ou magasins à succursales multiples ?

— C'est exact depuis le 10 octobre dernier. A cette date, les commerces intégrés ont décidé de s'aligner sur Leclerc pour certains produits comme l'huile, le Nescafé, quelques produits d'entretien, etc. La chaîne Baud, à Paris, vend même l'huile Lesieur 248 francs, quitte à perdre 2 francs sur chaque bouteille.

Les Prisunic vendent quelques produits au-dessous du prix Leclerc : le Paic géant (125 francs au lieu de 130 chez Leclerc), le chocolat Kohler à croquer (115 francs au lieu de 116 chez Leclerc). Sur l'ensemble des autres produits de marque, cependant, les Prisunic pratiquent des prix identiques ou supérieurs : thé Lipton rouge à 140 (122 chez Leclerc), biscuits Brun à 90 (80 chez Leclerc), Colgate courant à 70 (57 chez Leclerc), etc.

— Comment Leclerc réussit-il à pratiquer des prix plus bas ?

— Les magasins Leclerc qui, à l'exception de deux sur soixante (les centres de Landerneau et de Grenoble), ont chacun un propriétaire distinct, achètement directement à la fabrique, en court-circuitant le grossiste. Ils ne majorent le prix de fabrique que de la marge de gros et font faire l'économie de la marge de détail.

— Pourquoi Leclerc ne pratique-t-il pas le libre-service ?

— Il y a deux raisons à cela :

La formule Leclerc n'est rentable qu'en réduisant les frais généraux au minimum. L'installation des magasins est rustique. Celle d'un self-service, en revanche, exige des investissements et donc des amortissements assez considérables.

D'autre part, la formule Leclerc est destinée aux petits commerçants qui désirent soutenir la concurrence des grands magasins (« des trusts »). Or, les petits commerçants ne disposent pas des dizaines de millions nécessaires pour monter un libre-service.

— Pourquoi Leclerc ne fait-il pas les vins et eaux minérales ?

— Pour des raisons techniques de manutention. Leclerc dit qu'il vendra des vins (avec 7 à 8 % de rabais) et des eaux minérales (avec 15 à 20 % de rabais) lorsque les livraisons se feront par caisse de 10 bouteilles au lieu des 15 bouteilles, difficiles à manier pour un personnel féminin.

— N'y a-t-il pas une différence de qualité entre les produits vendus chez Leclerc et chez les autres commerçants ?

— Leclerc ne vend que des produits de marque, dont la qualité est garantie par le nom de fabrique.

Pas d'impôts ?

— Est-il commandité par le gouvernement ?

— Absolument pas. Le contrôle des prix et les inspecteurs du fisc le soumettent au contraire à une surveillance très sévère.

— Leclerc paie-t-il moins d'impôts que les autres commerçants ?

— Du fait qu'il vend au prix de gros, il est exonéré de la taxe locale (2,75 %) sur certains produits, sur lesquels il paie en revanche la taxe à la valeur ajoutée. Il faut remarquer, toutefois, que la plupart des articles d'épicerie de grande consommation sont exonérés de la taxe locale de toute manière et que sur les autres articles les baisses pratiquées par Leclerc sont toujours beaucoup plus fortes que les 2,75 % de taxe qu'il ne paie pas. Pour le reste, Leclerc ne jouit d'aucun privilège fiscal.

— Comment Leclerc paie-t-il son personnel ?

— A Landerneau, le salaire d'une débutante est de 30.000 francs net par mois, celui d'un manutentionnaire homme de 50.000 francs net. A Paris, une vendeuse débutante gagne mensuellement 40.000 francs net chez Leclerc, pour 47 heures et demie par semaine. A titre de comparaison, le super-marché de Bagneux paie ses vendeuses 33.000 francs pour 46 heures par semaine (qui en font 48 en réalité) et ses manutentionnaires hommes 42.000 francs.

— Tous les produits vendus chez Leclerc sont-ils suivis, ou pratique-t-il, lors de l'ouverture d'un centre, des ventes publicitaires d'articles qui sont ensuite abandonnés ?

— Tous les articles sont suivis et, sauf hausse chez le fabricant, les prix sont valables pour toute l'année. C'est également vrai pour les huîtres (belons n° 3 à 225 francs, n° 4 à 185 francs), les andouilles à 285 francs et le jambon (600 francs le kilo).

— Leclerc dispose-t-il d'une clientèle régulière ou occasionnelle seulement ?

Beaucoup d'hommes

— La plupart de ses clientes viennent chez lui une fois par semaine faire leurs provisions hebdomadaires.

— Il y a beaucoup d'hommes dans la queue devant le centre parisien. Est-ce habituel ou s'agit-il seulement de curieux ?

— Beaucoup d'ouvriers (militants syndicalistes, notamment) viennent durant les premiers jours d'ouverture pour serrer la main de Leclerc et lui manifester leur sympathie. Mais, d'autre part, le syndicat de l'épicerie a invité ses adhérents à aller chez Leclerc pour acheter un seul article bon marché. Il s'agit là d'une tactique pour ralentir le service et décourager les ménagères qui font queue.

Comme Leclerc vend certains articles à des prix inférieurs au prix de gros, il y a également des commerçants du quartier qui viennent s'approvisionner chez lui.

— Certains fabricants, sous la pression de leur clientèle, refusent-ils de livrer les Centres Leclerc ?

— Oui. Ils furent nombreux au début. Actuellement, bien que le refus de vente soit réprimé par la loi, une grande marque de lait concentré ne livre toujours par le Centre de Grenoble et deux fabricants de biscuits refusent de livrer Leclerc au prix grossiste. Enfin, Dupont d'Isigny refuse de livrer le Centre parisien sous l'appellation de marque. C'est pourquoi le Centre de Paris ne vend pas encore de camembert et de beurre.

— Des pressions ont-elles été exercées sur le gouvernement et la presse pour enrayer le développement de la formule Leclerc ?

— Les gouvernements qui se sont succédé depuis le lancement de la formule, il y a dix ans, ont tous été soumis à une pression parlementaire très vive, tendant à gêner Leclerc par des dispositions fiscales (double imposition, notamment). Des fabricants, d'autre part, ont longtemps lutté pour le droit de refuser de vendre à Leclerc.

Quant à la presse, de grands magasins ou fabricants ont menacé de refuser toute publicité aux journaux qui parleraient de Leclerc. « L'Express » a été l'un des premiers journaux à passer outre à cette menace (1).

— Est-il exact que l'interview programmée la semaine dernière à la T.V. a été interdite ?

— C'est exact. Le gouvernement était engagé dans des « négociations de baisse » avec les détaillants et craignait que la publicité télévisée faite à Leclerc et à ses émules n'avive l'hostilité des autres commerçants. Toutefois, à la fin de la semaine dernière, le premier ministre a fait rétablir l'émission interdite. Elle doit en principe passer cette semaine.

— De quels moyens disposent les commerces traditionnels pour soutenir la concurrence de Leclerc ? Celui-ci représente-t-il pour eux une menace aiguë ?

— Dans les villes où un Centre Leclerc fonctionne depuis des mois ou des années, le nombre des faillites n'est pas supérieur à la normale. Les commerçants s'adaptent. Les petits détaillants amortissent le choc en groupant leurs commandes, en s'approvisionnant, eux aussi, chez le fabricant, grâce à leur coopérative d'achat, et en réduisant leurs stocks grâce à une meilleure organisation. Il s'ensuit chez eux des baisses de 5 à 15 %.

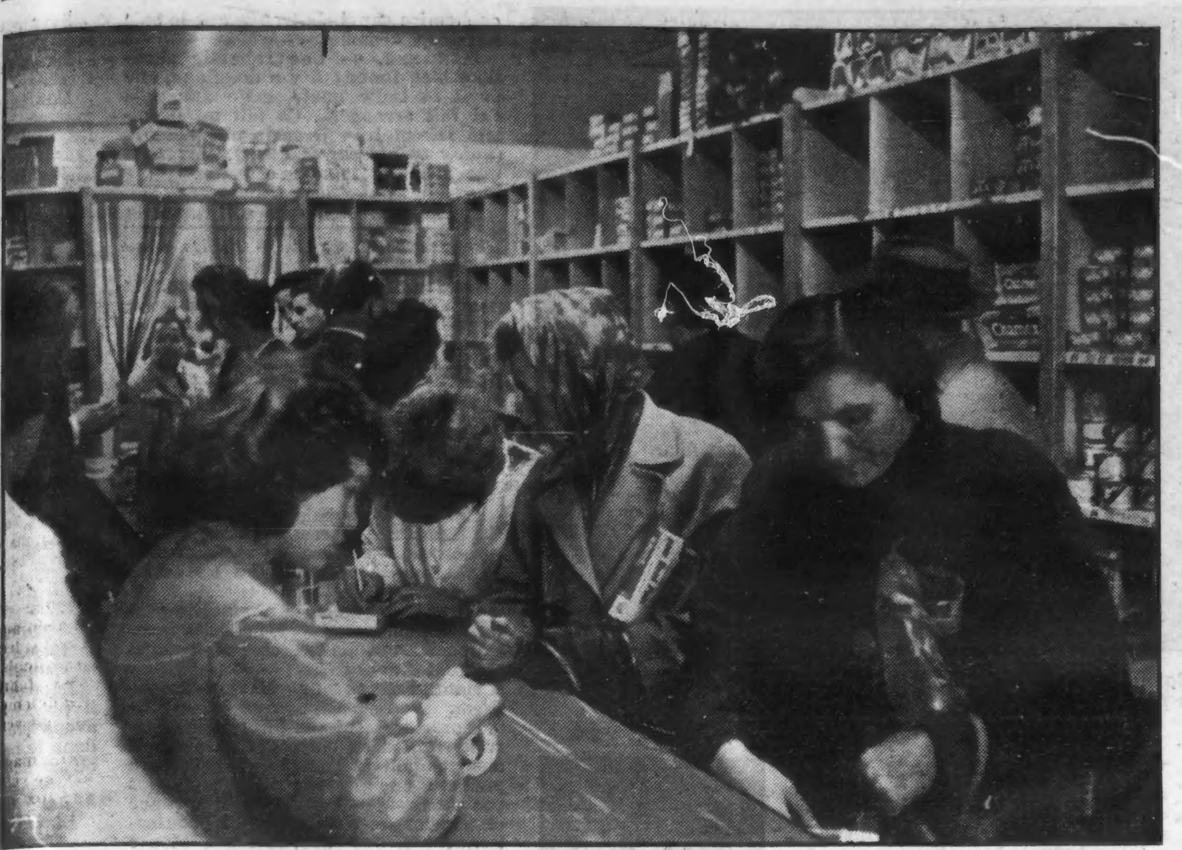
(1) Voir le numéro du 2 avril 1959.

LES CONCURRENTS RÉAGISSENT.
Pour amortir le choc : grouper les commandes.

BELL
La plus petite machine à coudre familiale, canette ronde, véritable portative, en mallette de voyage
3 kg. 500

LEGERE
ROBUSTE
PRATIQUE
COUD
BRODE
RACCOMMODE
Prix : 45.900 francs
Veuillez m'adresser votre documentation. EX.
M ....
à ....
Bon à envoyer à FADIS : 27, bd Malesherbes - PARIS-8e

OPHÉLIA
106 bis, rue de Rennes - PARIS-6e
LITtré 13-13
BELLES ROBES DE CHAMBRE EN DOUCELAINE ET EN NYLON
LINGERIE FINE EN SOIE NATURELLE
CARRES DE MOUSSELINE IMPRIMEE
GRAND CHOIX DE MOUCHOIRS
Ouvert tous les jours sans interruption de 10 heures à 19 h. 30



(Charpentier.)

LE CENTRE D'ISSY-LES-MOULINEAUX.
Pour économiser la marge : réduire au minimum les frais généraux.

Quant aux commerces intégrés, la plupart s'alignent depuis le 10 octobre sur les prix Leclerc, pour tout ou partie des articles que vend celui-ci. Certaines grandes sociétés ne cachent pas que leur but est de « couler » Leclerc ou « d'enrayer » le développement de son expérience.

Il est peu probable qu'elles y réussissent. A Grenoble, par exemple, Saveco a mangé des dizaines de millions en tentant de battre Leclerc, pour finalement abandonner la partie en réduisant les frais.

Les consommateurs, en effet, n'étaient pas dupes et beaucoup de militants syndicalistes ou d'associations familiales continuaient d'acheter chez Leclerc, même quand Saveco vendait certains produits à perte. Les syndicalistes, notamment, estiment que Leclerc est à l'origine des baisses pratiquées par d'autres maisons et que sa disparition ferait aussitôt remonter les prix. La force de Leclerc est, pour une bonne part, morale, ce qui lui permet de résister aux coalitions d'intérêts plus puissants que lui.

Une économie sensible

— Quelle est l'économie qu'une famille réalise sur son budget mensuel en s'approvisionnant chez Leclerc ?

— D'après l'Institut de statistique, la gamme des produits d'épicerie sèche vendus par Leclerc représente 9 % du budget mensuel d'un ménage moyen. Mais ce chiffre ne comprend ni le beurre, ni les œufs, ni la charcuterie vendus par les Centres Leclerc de province. Ceux-ci couvrent en fait 16 à 20 % des achats mensuels totaux d'un ménage. L'économie ou l'accroissement du pouvoir d'achat apporté par un Centre Leclerc représente donc 1,8 à 4 % du budget mensuel d'une famille.

— La formule Leclerc peut-elle s'appliquer à d'autres produits que l'épicerie ?

— En Bretagne, Leclerc vend depuis l'été des produits textiles et de bonneterie, de grande marque, avec 45 % de réduction en moyenne. Les autres régions suivront.

Toujours en Bretagne, Leclerc est sur le point d'amorcer une expérience viande et il est probable qu'il se lancera l'année prochaine dans les fruits et légumes, toujours avec 15 à 30 % de baisse.

— Les Centres Leclerc ressemblent-ils tous à celui d'Issy-les-Moulineaux, qui paraît bien petit et peu attrayant?

— Le Centre d'Issy est particulièrement pauvre, car son propriétaire (M. Le Roch) ne disposait pas d'un capital important. Leclerc dit l'avoir choisi comme premier Centre parisien pour démontrer que la réussite de la formule était assurée par l'idée seule, non par les moyens déployés.

Le Centre de Grenoble est beaucoup plus grand et le Centre Paris n° 2, qui ouvrira le mois prochain dans le 10e arrondissement, sera lui aussi plus grand et mieux installé.

ENTRETIEN

Mais où sont les socquettes d'antan ?

● ***Trois adolescentes 1960 affirment : « Le rimmel nous rend intéressantes, mais la mousseline est démodée... »***

MADAME EXPRESS s'étant trouvée par hasard, à midi, aux alentours d'un grand lycée de jeunes filles, a éprouvé des sentiments multiples. La stupéfaction se mêlait à une certaine mélancolie, l'irritation le disputait à l'admiration.

« De son temps », qui n'était pas si lointain, les adolescentes de 14 à 17 ans formaient un jeune troupeau plutôt inesthétique : des doigts souvent douteux et toujours tachés d'encre, de lourds cartables éculés, des mollets nus, des socquettes se rabattant sur les bonnes grosses chaussures marron « pour aller en classe », des jupes plissées... déplissées... Telles étaient les habitudes de « l'âge ingrat ».

En l'espace de quelques années, tout a changé. Madame Express a vu sortir du lycée une cohorte de pin-up sophistiquées, maquillées, coiffées, portant bas de couleurs et talons hauts.

Pour porter un jugement sur cette évolution, Madame Express a fait comparaître trois témoins. Sophie, quatorze ans et demi (en troisième), Marie-France, seize ans (en seconde) et Marianne, dix-sept ans (en philo).

Voici le récit de leur conversation:

Le maquillage

Madame Express. — Vous avez toutes les trois les yeux maquillés. Avec quoi ? Depuis quand ? Pourquoi ? Vos professeurs sont-ils d'accord ? Quelle est l'opinion de vos mères ?

SOPHIE. — Depuis les vacances, parce qu'une fille m'a appris. Je les maquille au crayon noir. Le rimmel déteint. Je pense que ce n'est chez moi qu'un goût assez passager, mais je trouve que cela me va bien, que cela me rend plus jolie, plus intéressante. Mes professeurs ne me disent rien ; Dieu merci, je porte des lunettes fumées, alors ils ne s'en aperçoivent pas. Maman est contre, catégoriquement.

MARIE-FRANCE. — Depuis les vacances également, parce que ma grande sœur m'a montré l'exemple. Je me maquille les yeux au pinceau. Je crache sur du rimmel et j'étale. Il me semble que cela me rend plus attirante. Mes professeurs... ferment les yeux. Maman est contre.

MARIANNE. — Depuis les dernières vacances et au crayon noir. Cela attire les garçons... de loin. De près, cela leur déplaît plutôt. Mes professeurs n'en disent rien. Maman non plus.

Madame Express. — Vous maquillez-vous les lèvres ?

SOPHIE. — Ah ! non alors !

MARIE-FRANCE. — Oh ! non.

MARIANNE. — Non.

Madame Express. — Quels sont vos rapports avec le fond de teint ?

SOPHIE. — Je n'en utilise pas. Un peu de poudre sur le nez de temps en temps, c'est tout.

MARIE-FRANCE. — Je ne sors jamais sans fond de teint... Il faut bien... mon teint à moi étant plutôt défectueux.

MARIANNE. — Pas de fond de teint. Un peu de crème pour sortir le soir.

La coiffure

Madame Express. — Pouvez-vous m'expliquer d'où vient cette curieuse mode des bandeaux, qui n'existe pas du tout chez les dames ?

SOPHIE. — Je suis coiffée avec des bandeaux depuis l'été dernier. Avant, mes cheveux étaient trop courts. Je crois que cette mode vient d'assez loin. Il y a deux ans, toutes les jeunes filles ont eu envie du chignon « à la Grace Kelly ». L'année dernière, par contre, la vogue a été aux coiffures gonflantes. Nous avons voulu en profiter et nous avons fait un cocktail chignon gonflant. Résultat : les bandeaux.

MARIANNE. — Entièrement d'accord avec Sophie.

Madame Express. — Est-ce la seule raison ?

MARIANNE. — Non, il y en a deux

→

Mérival
MAROQUINIER - BAGAGISTE

SAC PEAU DE PORC
doublé cuir
Nombreuses poches
6.500 F
30, rue La Boétie - Métro Miromesnil

LE COTON SE MET A LA PORTEE DE LA VIE MODERNE

Depuis toujours, le coton est le roi du textile. On apprécie son bel aspect, sa fraîcheur, sa souplesse, sa douceur au porter, sa facilité de lavage, son pouvoir absorbant.

Mais la nécessité de le repasser pour lui conserver son bel aspect était devenue, dans la vie moderne, une petite objection à son emploi.

Les cotons « MINIFER » viennent de résoudre ce problème.

Désormais, les TISSUS GARANTIS BOUSSAC en coton MINIFER facilitent le lavage, permettent un séchage très rapide et abolissent pratiquement la corvée du repassage.

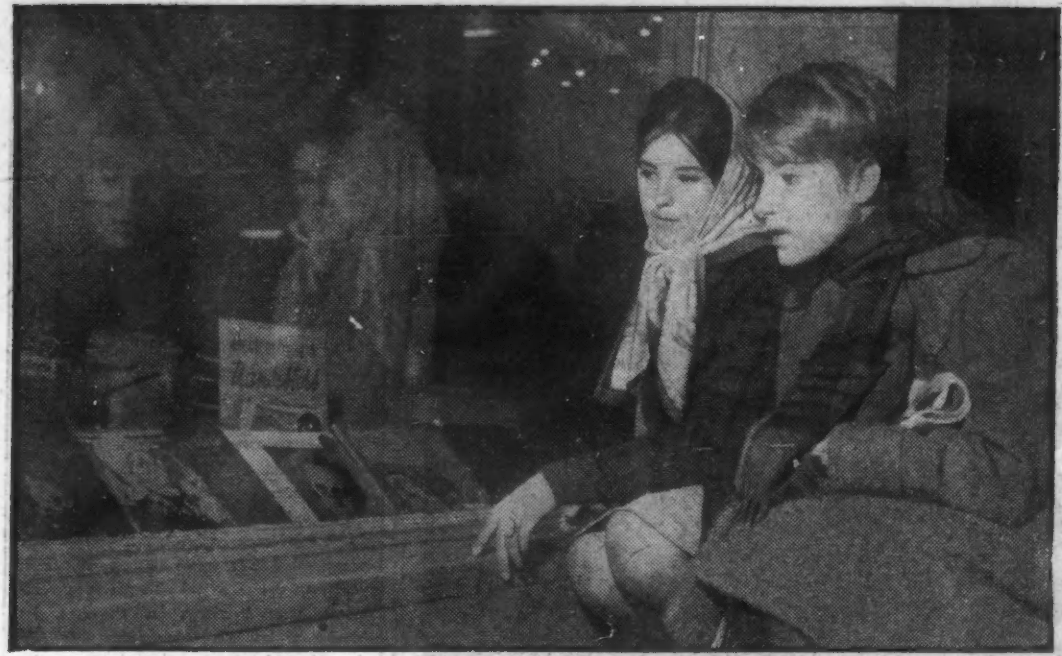
Ils ajoutent à tous les avantages naturels du coton ceux qu'avaient apporté aux consommateurs les fibres d'origine chimique.

Si vous voulez en faire l'expérience vous-même, vous trouverez les chemises, les blouses et les tabliers en coton MINIFER dans les cinq succursales des magasins A LA TOILE D'AVION.

OLD ENGLAND
12, boulevard des Capucines, Paris
DAMES
Imperméables
popeline anglaise
25.000 Fr.

EN NYLON FLOQUÉ
9.950 francs
Chez ELDA
48, Chaussée-d'Antin - PARIS (9e)

Vison ? voyons WEIL
FOURRURES
4, rue Sainte-Anne
(angle av. de l'Opéra)

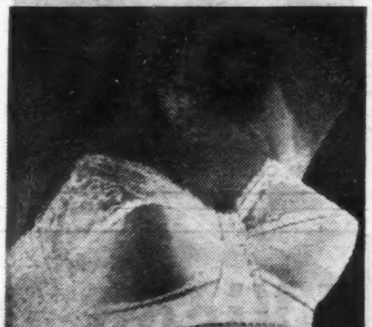


Sophie et Marie-France.
« C'est bien pire boulevard Saint-Michel. »

Nouvelle collection
ROBES DE DINER
ET DE COCKTAIL
Marie-Martine
8, RUE DE SEVRES
BAB. 18-44

Pour créer ou entretenir des liens d'amitié entre femme de goût, il n'est rien de plus à propos, ni de plus apprécié, qu'une parfaite reproduction de tableau de maître. C'est à la galerie de la rue Louis le Grand (angle Opéra) des **ÉDITIONS BRAUN,** spécialistes de la reproduction en couleurs que vous trouverez celle que vous désirez offrir à l'occasion des fêtes de fin d'année,

En se recommandant de l'Express, vous bénéficierez d'une remise de **5%**



OYO présente deux modèles de soutien-gorge, dont l'un bustier ; tous deux sans armature et **totalement extensibles.** OYO : maintien parfait. OYO : liberté totale des mouvements. Fabriqué en France sous licence américaine Breathinbra. Meilleurs spécialistes et grands magasins.

→

autres : 1) les bandeaux évitent d'aller chez le coiffeur ; 2) aucune de nous n'a envie de montrer ses oreilles.

Marie-France qui, elle, n'a pas de bandeaux, ni de coiffure du tout, est perplexe.

Marie-France. — Je ne sais que faire. Pendant huit jours, j'ai des velléités de chignon et puis j'ai envie de tout faire couper. Je me suis décolorée à l'eau oxygénée cet été, mes racines deviennent brunes... J'ai beaucoup de soucis avec mes cheveux.

Madame Express a évidemment conseillé à Marie-France de récupérer au plus vite sa couleur naturelle, et si celle-ci lui est vraiment intolérable, de faire, à la rigueur, des rinçages.

La mode

Madame Express. — Première question : Pourquoi vous habillez-vous si court ?

Chœur indigné. Et les trois jeunes personnes se lèvent avec un synchronisme parfait, montrant des jupes droites — très étroites — qui découvrent largement leurs genoux.

Madame Express. — Mais on voit vos genoux !

Les jeunes filles. — C'est bien pire boulevard Saint-Michel.

Madame Express. — Avez-vous des complexes ?

Chœur. — Oh ! oui !

Madame Express. — Lesquels ?

Sophie. — Je suis trop grosse et j'ai des jambes affreuses. Voilà d'ailleurs la raison pour laquelle je m'habille court.

Madame Express. — Paradoxe ?...

Sophie. — Pas du tout. Si je m'habillais plus long que la mode, tout le monde aurait le regard attiré par mes jambes. On penserait que je veux les cacher et ce serait pire.

Marie-France. — Mes complexes ? Mon teint, mes cheveux... et puis, je suis trop grosse.

Marianne. — Je suis trop grosse.

(Aucune des trois jeunes filles n'est véritablement grosse. Il est même probable qu'elles seront toutes les trois très minces lorsqu'elles auront « déboulé ».)

Madame Express. — Depuis combien de temps portez-vous des bas ?

Marianne. — Depuis la troisième. Cette année, on voit même des petites de sixième en porter.

Sophie et Marie-France. — *Idem.*

Madame Express. — Que portez-vous quand vous sortez le soir ?

Sophie. — Une jupe large en velours vert et une blouse de soie. La robe habillée est toujours difficile (*voir « Pas cher », page VIII.*)

Marie-France. — Un fourreau de lainage bleu marine ou une robe de

Cahors
11-13, boul. St-Michel · PARIS
présente le coton traité
MINIFER - GRAND STANDING
REPASSAGE SUPERFLU · PROCÉDÉ AMBIFIX
créé par AMBASSADEUR

Echarpe écossaise.

Echarpe écossaise.

Echarpe écossaise.

cachemire gansé. Je trouve que la soie fait trop « dame ».

Marianne. — Une robe de shantung bleu foncé ; il y a deux ans, elle avait la taille haute, cette année je l'ai fait arranger... Ça fait un décolleté Directoire ; je mets une rose là (*index pointé sur le cœur*). J'ai aussi une robe de lainage écossais.

Des pulls, des chaussures

Madame Express. — Et les manteaux habillés ?

Sophie. — Pas de problèmes. Je n'en ai pas. De toute façon, on laisse toujours son manteau au vestiaire. Alors, quelle importance ?

Marie-France et Marianne. — *Idem.*

Madame Express. — Que portez-vous dans la journée ?

Chœur. — Des jupes droites et des pulls.

Madame Express. — Jamais de robes ?

Chœur. — Jamais.

Madame Express. — Vous achète-t-on des vêtements en confection ou vos mères préfèrent-elles les couturières ?

Sophie. — Maman a une petite couturière pour mes jupes, mais les manteaux, les chemisiers, etc., sont achetés tout faits.

Marie-France et Marianne. — *Idem.*

(Contrairement aux filles de la génération qui a eu entre dix et dix-huit ans pendant la guerre — c'est-à-dire pendant une période où il n'y avait pas de tissu — Sophie, Marie-France et Marianne s'étaient déjà confectionné soit une jupe, soit une blouse *elles-mêmes ;* elles avaient été guidées et conseillées, mais le fait mérite d'être

Livres à la ma...

signalé. En revanche, Sophie était la seule à avoir été tentée par le tricot : la moitié du dos d'un grand pull-over est déjà faite... depuis dix-huit mois.)

A la question : « Disposez-vous d'argent de poche pour vous habiller ? », les trois jeunes filles ont répondu assez évasivement ; les postes de leur budget ne semblent pas encore très définis.

Sophie n'a pas de budget personnel. Marie-France et Marianne disposent d'environ 5.000 francs par mois pour les bas, les distractions, les cadeaux, les transports et la plupart des paires de chaussures...

Leurs mères ne leur paraissent jamais pressées de renouveler leur garde-robe. Elles ne se considèrent cependant pas comme des enfants martyrs. Mais...

Madame Express. — De quoi avez-vous envie ?

Sophie. — De pull-overs et de chaussures.

Marie-France. — De chaussures et de pull-overs.

Marianne. — De pull-overs et de chaussures.

(C'est clair !)

ONZE « JUNIORS » PHOTOGRAPHIÉES AU HASARD DANS PARIS.
Bas de couleur et jupe au genou.
(Eve.)

— Exactement.

Madame Express. — Quels sont les points de la mode cette année ? A quels détails croyez-vous ?

— Aux écharpes écossaises longues... longues.

— Aux bas de couleur et même aux bas noirs portés avec des talons hauts.

— Aux barrettes.

— Aux « chaînes de hanches » à mettre sur les pull-overs.

— Aux foulards genre « Hermès » noués à la pointe du menton ; les mousselines nouées derrière la nuque sont totalement démodées.

En conclusion, les adolescentes 1960 ne sont pas si folles qu'elles en ont l'air ; leur sophistication est superficielle et traduit une hésitation normale à l'âge où l'on cherche son « style » et où on croit l'avoir trouvé en imitant les autres.

Les observations et les moqueries sont inutiles et ne peuvent que les crisper sur une attitude — et un maquillage ! — essentiellement provisoires.

CADEAUX

Deuxième étape

● *Quand les «Juniors» font des cadeaux :*

ENTRE quatorze et dix-huit ans, garçons et filles ont eux aussi des problèmes cadeaux de Noël d'autant plus difficiles à résoudre qu'ils ne disposent en général que d'un très petit budget.

Or, s'il est toujours possible de faire compléter par papa la somme nécessaire à l'achat d'un cadeau pour maman, et inversement, il est plus délicat de mettre ses parents dans le secret d'un premier amour.

Beaucoup de cœur, peu d'argent, aucune expérience, Madame Express se devait de penser à ceux que les Américains nomment les « teenagers ».

Ce qu'il faut savoir

A son premier flirt, un garçon peut toujours offrir :

● Un petit animal de peluche amusant (il y en a à tous les prix et de toutes les tailles dans les grands magasins).

● Un agenda à mettre dans son sac (depuis 400 francs, toutes papeteries).

Mais il doit éviter :

● Les gants (pointure et coloris étant trop difficiles à choisir).

● La lingerie (vraiment trop intime !).

● Une bague (symbole de fiançailles. Et nous n'en sommes pas là.)

A son « boy friend », une très jeune fille peut offrir :

● Un très joli bracelet de phoque, lézard ou crocodile pour sa montre.

● Une cravate (attention aux couleurs !).

● Un petit accessoire pour son vélomoteur, scooter, etc. (s'il en possède un).

Mais elle doit éviter :

● Les gants (pour des raisons de prix et de pointure).

● La pipe (parce qu'aucune femme ne sait, paraît-il, choisir une bonne pipe).

● Sa propre photo dans un cadre (il peut être gêné de l'exposer à des regards indiscrets).

Et... quand ils en reçoivent

Les pères et mères qui pratiquent l'intelligence du cœur lorsqu'il s'agit de gâter leurs enfants, savent en général ce qui leur fait plaisir. Ils connaissent parfaitement la « marotte » du moment (qui peut aller de l'avion modèle réduit au brevet de pilote, en passant par la photo couleurs ou du collier de chatte à la peinture abstraite).

Mais les oncles, tantes, parrains, marraines (ou amis de la famille) ont bien des soucis aux approches de Noël lorsque les neveux et filleuls ont passé l'âge du train électrique et des poupées.

Bien sûr, il y a toujours l'éternelle ressource des disques et des livres, mais comment être sûr de ne pas tomber à côté avec ces animaux bizarres et secrets que sont, aux yeux des adultes, les jeunes adolescents.

A des juniors, on peut toujours offrir :

● Un chèque disques (le destinataire ira ainsi lui-même faire son

→

SUFFISANT, MAIS NÉCESSAIRE

POUR être belle (désir bien légitime), les jeunes filles en font trop ou pas assez. Voici les six règles de base, nécessaires mais suffisantes pour permettre au capital-beauté des 15 à 20 ans de s'épanouir.

● ETRE PROPRE : sont indispensables : un bon savon (choisi en fonction de la nature de la peau), du désodorisant et un démaquillant à utiliser tous les soirs. (Ceux vendus en pharmacie sont beaucoup moins chers.)

● SURVEILLER SON POIDS : à part les cas particulier (à soigner par le médecin), il suffit, pour predre du poids superflu, de ne pas boire à table, mais entre les repas, de manger le moins de pain, de gâteaux et de sucreries possible, et de faire du sport (les meilleurs sports sont la natation, le patinage et les jeux de ballon). Et il n'y a pas d'autres moyens qui n'affectent pas la santé.

● PORTER UN SOUTIEN-GORGE : que le buste soit peu ou déjà développé, le soutien-gorge doit être porté très tôt (et lavé très régulièrement). Il empêche les « chutes » précoces.

● NE PAS TRIPOTER LES BOUTONS : même avec des mains désinfectées. Attendre leur maturation et les presser entre deux cotons ou deux gazes. En cas d'acné, voir un médecin sans attendre.

● PROTEGER LA PEAU : pas avec du fond de teint, mais en la lotionnant à l'eau de rose d'abord, puis en appliquant une crème protectrice et un peu de poudre. Attention : la poudre trop foncée vieillit et durcit l'expression.

● DORMIR A PLAT : sans traversin et même sans oreiller, sur un matelas dur. C'est ainsi que l'on évite les faux plis du cou, le double menton et que l'on garde le dos plat.

JACQUES FATH
parfums
rouge à lèvres
vernis pour les ongles

DU GOÛT POUR PEU D'ARGENT
MADD
20, RUE TRONCHET - PARIS
LES PLUS JOLIES ROBES DE PARIS

3 idées originales pour vos cadeaux
LE CODE PÉNAL
texte officiel illustré par SINE
1 vol. 2.925 Fr.
LE CODE DE LA ROUTE
texte officiel illustré par DUBOUT
1 vol. 2.780 Fr.
LE CODE DES IMPOTS
texte officiel illustré par DUBOUT
1 vol. 3.700 Fr.
LIBRAIRIE AU MANOIR
expédition sans frais
10-12, rue de Savoie - Paris VI°
C. C. P. 13 661-98 PARIS
(néo)

une **révolution** dans l'habillement féminin :
mitoufle
pratique comme un collant aussi **fin** que des bas, et **solide !**
mitoufle habille d'une seule pièce de la taille à la pointe des pieds
en vente dans toute la France
CRÉATION IMPERIAL BONNETERIE DE TERGNIER

TOUJOURS PRÉSENT
ÉLÉGANT ET PRATIQUE...

LE NOUVEAU FLACON-SAC ATOMIZER
DE
ROBERT PIGUET
PARIS

Au Vison blanc
GEORGES FOUX
FOURREUR
Un cadeau somptueux
Etole vison sauvage (14 peaux) : 260.000 francs
96, avenue Mozart - PARIS (16e)
AUT. 91-28

choisir est un plaisir
la porte ouverte
décoration d'intérieurs
meubles, sièges, luminaires
tissus d'ameublement
objets d'art
tapisseries contemporaines
201, rue saint-honoré - ric. 94.00
métro : tuileries

VUS
A la Ville du Puy
36, rue Tronchet, PARIS-8e
Un OVER-BLOUSE en toile de laine imprimée, finition impeccable, en différents coloris mode assortis 9.990
Une NUISETTE à manches courtes en coton défroissable. En bleu, rose ou jaune. Il y a un pantalon long ou corsaire assorti (Prix en sus) 4.290
Une DOUILLETTE isothermyl de belle qualité, doublée nylon et imprimée avec un nœud assorti qui en fait tout le chic. En bleu, rouge, jaune. 11.900

EMPIRE-FOURRURES
8, avenue Wagram (place Etoile), CAR. 22-82, a réalisé un véritable tour de force avec ce manteau astrakan pleines peaux - modèle haute couture - au prix de 1.250 F.N. ou 125.000 francs

BRONZES - ÉTAINS - BIJOUX
maison d'art
le parthenon
CÉRAMIQUE
FONDÉE EN 1928
54 rue des écoles
odé 26-04 Paris VI

choix). (Dissonances, 62, boulevard Malesherbes.)

● Des timbres rares aux collectionneurs. (Thiaude, 24, rue du 4-Septembre.)

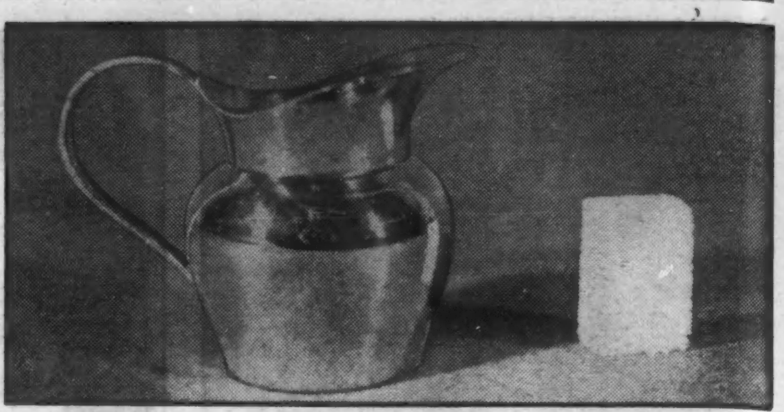
● Des Kodachromes (20 poses : 1.810 francs ; 36 poses : 2.715 francs) aux amateurs photographes. (Tous dépositaires Kodak.)

● De la jolie lingerie à une jeune personne qui découvre la coquetterie.

● Un chandail (à condition de pouvoir l'échanger en cas de besoin).

A l'intention des juniors et des parents embarrassés, voici une sélection de 30 objets particulièrement réussis en fonction de leur prix :

Vu à Paris



LE POT A LAIT MINIATURE.

LUI A ELLE :

● La pince à papiers ou à serviettes en fil métallisé argenté composant « son » prénom : 390 fr. (Bothner, 332, rue Saint-Honoré, OPE. 37-47.)

● Le cœur de porcelaine décorée d'un couple d'amoureux dessinés par Peynet : 1.350 fr. (La Calèche, 3, rue Joseph-Sansbœuf, LAB. 34-17.)

En porcelaine décorée noir et blanc : 1.000 fr. (Jacques Franck, 372, rue Saint-Honoré, OPE. 34-58.)

● Le stylo à bille pèse-lettres : 1.100 fr. (Au Louvre et Papeterie Montaigne, 48, rue Pierre-Charron, ELY. 73-75.)

(La Boutique Opéra, 16, avenue de l'Opéra.)

● Le mouchoir à rouge à lèvres présenté sous la forme d'une rose sous papier cristal : 1.500 fr. (Nicole Saint-Pré, 3, rue de Tocqueville, WAG. 32-39.)

● Le petit pot à lait miniature pour sa tasse de thé. En métal anglais : 1.700 fr. (Sussel Hayem, 76, rue de Provence, TRI. 11-90.)

● La clochette grelot suspendue à une large poignée de box de couleur, commode à ranger dans un tiroir : 2.000 fr. (Strich, 5, rue d'Arcole, ODE. 73-27.)

LES PARENTS AUX JUNIORS :

POUR UNE FILLE :

● Le sac à la mode. Sacoche de receveur d'autobus que l'on peut porter en bandoulière. Existe en cuir naturel ou en noir : 4.990 fr. (La Bagagerie, 13, rue Tronchet. ANJ. 47-71.)

● Le large jupon à porter sous une robe à danser, en nylon écossais, em-

LE MARQUEUR DE PAGE.

● Le ravissant mouchoir de fil imprimé « Le bouquet romantique » sur fond noir ou le « Marché aux fleurs » : 490 fr. (Ophélia, 106 *bis*, rue de Rennes, LIT. 13-13.)

● Le porte-clefs lien doré portant aux extrémités deux petites boules de pierre de couleur. Cet objet très nouveau peut servir de bracelet, être glissé dans une boutonnière, servir de lien, etc. Existe en différents tons de pierre : 1.950 fr. (Jean Deniau, 24, rue Boissy-d'Anglas, ANJ. 72-77.)

● Les bracelets assortis au coloris du chandail, incassables, lavables, ne faisant pas de bruit. L'un : 2.000 fr. Existent en une très grande gamme de tons. (Art Décor, 54, avenue Victor-Hugo, PAS. 76-16.)

ELLE A LUI :

● Des gants de soie à porter sous des moufles s'il fait du ski ou du scooter : 815 fr. (Jacques Maraut, 175, boulevard Pereire, MAC. 44-20.)

● L'étagère pour livres ou papiers, en tôle déployée laquée importée du Danemark. Modèle « Butterfly ». (Galeries Lafayette.) 990 fr.

● Le petit bloc de cuir contenant des étiquettes imprimées à « son » nom et à son adresse, destinées à marquer les disques, livres, paquets, etc. Avec 4 blocs de recharge : 1.800 fr. Attention ! Les commandes doivent être passées très rapidement si on veut avoir les blocs pour Noël. (Cassegrain, 422, rue Saint-Honoré.)

● La cravate de laine tissée à la main, indéformable. Tous coloris tweed à la mode : 1.950 fr. (Mortimer, 30, avenue Franklin-Roosevelt.)

● Le briquet à gaz très élégant, métallisé laqué noir et or : 1.950 fr. (Feud'or, tous bureaux de tabac.)

LES JUNIORS A PAPA :

● Le petit marqueur de page en box couleur, frappé lettre dorée « Laissez-moi lire » : 390 fr. (Manderley, 31, rue Pierre-Demours, CAR. 52-96.)

● Le cendrier pour salle de bains, qui permet de fumer tout en se rasant !

● Le décapsuleur de bronze doré en forme de cordelière terminée par deux glands : 1.400 fr. (Geneviève Prou, 18, rue Duret, KLE. 22-40.)

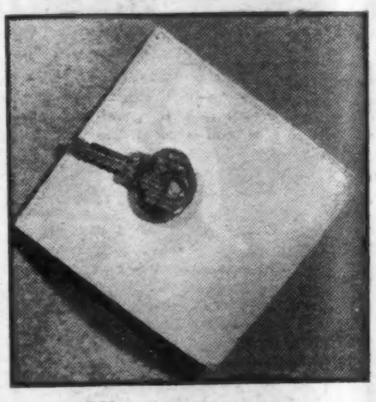
● L'étui de box ou de porc pour la carte grise de la voiture qu'il prête à maman : 2.000 fr. (Mérival, 30, rue La Boétie, BAL. 68-25.)

LES JUNIORS A MAMAN :

● Le thermomètre de fenêtre (parce qu'elle ne sait jamais comment s'habiller en fonction du temps !) : 600 fr. (Rivoli Optique, 186, rue de Rivoli.)

● La petite boite à pilules en métal guilloché ou incrusté d'une pierre, à mettre dans son sac : depuis 790 fr.

LA LAMPE A BILLES.



L'ÉTUI A CARTE-GRISE.

pesage permanent : 2.990 fr. (Franck et Fils, 80, rue de Passy.)

● Un bijou fantaisie très précieux, clip ou collier, émaux coloris opale, émeraude, rubis ou saphir ou tout autre ton à l'échantillon. Le clip : 3.800 fr. ; le collier croissants : 5.900 francs. (Jacques Gautier, 36, rue Jacob, BAB. 36-58.)

● La robe de chambre élégante chaude, confortable et... lavable, douillette, en nylon piqué doublé laine : 8.900 fr. (Ophélia, 106 *bis*, rue de Rennes, LIT. 13-13.)

POUR UN GARÇON :

● Tous les accessoires pour monter soi-même un petit poste à transistors : environ 3.800 fr. (Saint-Lazare Radio, 3, rue de Rome.)

● La lampe de chevet dont le pied à goulot contient toute une collection de billes : 4.000 fr. (Galerie du Siècle, 168, boulevard Saint-Germain, Paris.)

● La boite métallique à tiroirs

(Charpentier.)

LE SAC A LA MODE.

JULES SACK
Visons à foison !
22, rue Royale - OPE. 29-77

Les mouchoirs romantiques.

Le grelot.

Le porte-clefs a boules.

culbuteurs pour ranger 240 diapositives 24×36 : 2.165 fr. (Photo Radio-Club, 6, boulevard Sébastopol, Paris, TUR. 12-06.)

● La nouvelle lampe de poche à fonctionnement continu qui se recharge par simple branchement sur toute prise de courant (110 ou 220 volts alternatif ou monophasé). On peut y brancher un certain nombre d'accessoires qui augmentent ses possibilités d'utilisation. Lampe Hoptix ; 4.000 fr. Flash avec éjecteur lampe flash et témoin : 3.000 fr. Visionneuse pour diapositives : 3.510 fr. Loupe lumineuse avec cadran mesure : 3.000 fr. Feu clignotant avec stick ventouse : 2.310 fr. Allume-gaz avec tête de lampe : 1.500 fr., etc. (La Société de distribution matériel photociné optique, 16, rue Clément-Marot, Paris (16e), BAL. 14-86, transmet la liste des concessionnaires.)

● Une guitare : depuis 6.900 fr. (Jombar, 37, rue de Rome.)

Le cœur de porcelaine.

A noter : Pour les lecteurs de « L'Express », les maisons dont nous communiquons le numéro de téléphone veulent bien se charger de livrer ou d'expédier contre remboursement toutes les commandes passées par téléphone jusqu'au 15 décembre.

RECETTES

Cette semaine, Suzanne et Henriette ont composé un menu « junior ». Très facile à réaliser, ces trois recettes sont vite faites et économiques. Si des jeunes veulent un jour organiser un dîner entre amis, ils pourront parfaitement préparer eux-mêmes leur dîner sans l'aide des parents. Un seul conseil : qu'ils n'oublient pas de faire leur vaisselle et de ranger la cuisine !...

Œufs Gitane

1 *salade.* — 6 *œufs.* — 1 *oignon.* — 1 *sauce vinaigrette.*

Pour cinq ou six personnes :

Vous faites durcir les œufs (vous les mettez à l'eau froide et vous les laissez bouillir 10 minutes). Pendant ce temps, vous lavez la salade et vous préparez la sauce vinaigrette (vinaigre, huile, moutarde, sel). Vous hachez l'oignon très fin.

Dès que les œufs sont durs, vous les mettez dans de l'eau froide, ce qui vous permettra de les éplucher plus facilement. Vous les coupez en deux, vous retirez les jaunes et vous répartissez le travail, chacun se chargeant de préparer une des trois farces suivantes : 1) 30 gr. de beurre qu'on travaille à la fourchette pendant 3 minutes et qu'on amalgame ensuite avec deux jaunes d'œuf écrasés, 100 gr. de jambon cru coupé en menus morceaux, une cuillerée à dessert de moutarde blanche, le jus d'un demi-citron, un peu de sel ; 2) même quantité de beurre, d'œuf et de moutarde travaillée avec une cuillerée à bouche de purée de tomate ; 3) deux jaunes d'œuf travaillés avec 100 gr. de pâté de foie et une cuillerée à dessert de cornichons hachés. Vous remplissez les blancs avec ces différentes farces. Vous accommodez la salade, vous la disposez sur un grand plat, vous la saupoudrez avec l'oignon cru haché et vous posez dessus les œufs.

Riz sans façon

10 *cuillerées à bouche de riz.* — 50 *gr. de beurre.* — 2 *cuillerées à bouche d'huile.* — 3 *oignons.* — 4 *tranches de bacon.* — 3 *saucisses fumées (chorizos).* — 12 *saucisses de Francfort.* — 100 *gr. d'olives noires.* — 4 *ou* 5 *cuillerées de purée de tomate.* — *Sel, poivre.*

Formez trois équipes de travail. La première se chargera de la préparation du riz, chose simple mais délicate. Lavez-le sous le robinet et dans une passoire, afin qu'il ne baigne pas dans l'eau. Puis jetez-le dans une grande casserole d'eau bouillante dont vous maintiendrez l'ébullition pendant 10 minutes. A ce moment, goûtez. Le riz doit être cuit. S'il est encore un peu trop croquant, laissez-le une ou 2 minutes de plus. Puis remettez-le dans la passoire, repassez-le à l'eau froide sous le robinet. Egouttez-le bien, étendez-le sur un grand plat et faites-le sécher à four doux en le remuant bien pendant quelques minutes, puis retirez-le. L'autre équipe s'occupera de la sauce. Dans une cocotte, faites chauffer le beurre et l'huile et jetez-y les oignons coupés en petits morceaux. Dès que ceux-ci auront pris une couleur dorée, jetez dans la cocotte les tranches de bacon coupées en deux ou trois morceaux, les saucisses fumées coupées en rondelles, les olives dénoyautées, la purée de tomate avec un peu d'eau (si votre mère a un petit reste de viande froide, quelle qu'elle soit, n'hésitez pas, joignez-la au reste après l'avoir coupé en dés). Salez, poivrez, mêlez bien le tout. Au bout de 6 à 7 minutes, ajoutez le riz et remuez pour que se mélangent bien les divers éléments du plat. Pendant ce temps, la troisième équipe aura fait bouillir pendant 10 minutes les saucisses de Francfort.

Alors, versez le riz sur un grand plat, dressez dessus les saucisses de Francfort par groupe de quatre, chacun étant surmonté d'un petit bouquet de persil.

Bananes à la neige

6 *bananes.* — 1 *verre à bordeaux de kirsch.* — 200 *gr. de sucre en poudre.* — *Un pot de crème.* — 100 *gr. de cerises à l'eau-de-vie.*

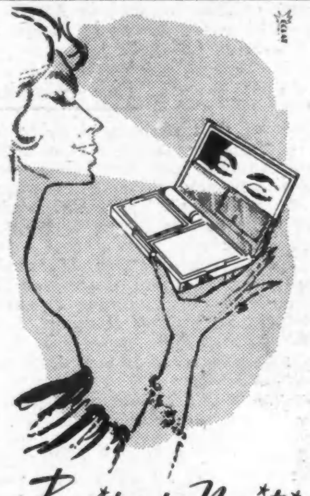
Vous coupez les bananes en fines rondelles dans le fond d'un compotier. Vous les arrosez avec le kirsch et vous jetez dessus la moitié du sucre. Vous laissez reposer jusqu'au moment de servir. Alors, vous battez vivement au fouet la crème additionnée d'un peu de lait condensé sucré dans laquelle vous incorporez le reste du sucre. Quand elle est mousseuse, vous recouvrez les bananes et, de loin en loin, vous décorez avec les cerises à l'eau-de-vie.

SUZANNE ET HENRIETTE.

LES TISSUS
MORICE
annoncent pour le 2 décembre et jusqu'à épuisement d'un stock très limité, leur vente traditionnelle de
CARRÉS et ÉCHARPES
soie haute couture (signés), au tiers de leur valeur réelle !
79, rue La Boétie (8e)
En exclusivité : Lainage imprimé « Panthère »

Durer
PARIS
COLLECTION « SATINS »
CHAUSSURES - SACS - GANTS
74, Champs-Elysées
28, rue du Faubourg-Saint-Honoré

POUR VOS RECEPTIONS
les Plateaux SERBO
transforment votre
Table de bridge
ou autre petite table en
Table ronde ou ovale
pour 6 à 10 couverts
Vente exclusive :
Saint-Lazare Cadeaux
48, rue de Londres - EUR. 48-36



Boite de Nuit
TROUSSE de SOIRÉE
miroir éclairé
CRÉATION WERBER - PARIS
EN VENTE MAGASINS DE LUXE

ARGENTERIE
POUR LA TABLE
Plats, Couverts, Services à thé, etc.
Maison spécialisée
Neuf - Occasion
(ACHAT, VENTE, ECHANGE)
SUSSEL - HAYEM
76, RUE DE PROVENCE
près rue Mogador - TRI. 11-90

OLIVIA
nouvelle formule
Si vous voulez une jolie robe « fin de collection », que vous paierez beaucoup moins cher qu'un modèle courant,
Allez chez OLIVIA
25, RUE VIGNON
Grand choix de 2.000 à 15.000 fr.
Ouvert le lundi

DENICOTEA
retient nicotine et goudrons et PERMET de FUMER à LOISIR et SANS CRAINTE
OFFREZ fume-cigarettes et pipes DENICOTEA
Cadeaux très appréciés de renommée universelle
Nombreux modèles
EN VENTE : TOUS BUREAUX DE TABACS

ELEGANCE DU FAUBOURG
Réty
ROBES
MANTEAUX
TAILLEURS
TOUS LES VETEMENTS DE PEAUX
54, Faubourg-Saint-Honoré, Paris
ANJ. 54-53

SKI

Jeune skieur deviendra grand

● *Acheter le minimum, louer le maximum.*

QU'IL s'agisse de « classes de neige » ou de « vacances de neige », le moment est venu de penser à l'équipement des skieurs. Mais les petits skieurs ont une tendance fâcheuse : ils deviennent grands. L'an prochain les fuseaux seront trop courts, l'anorak trop étroit et les chaussures inconfortables. Il faut donc choisir très raisonnablement. Limiter les achats aux pièces indispensables (fuseaux et anorak), utiliser pour l'après-midi les pantalons, pulls et bottillons de ville, enfin recourir à la location pour les chaussures et les skis.

Les fuseaux

● Très raisonnable : Fuseaux en drap imperméabilisé, haut doublé, chaud et résistant, mais très « classique ». Coloris : marine et gris foncé. Pour garçons et filles : le 4 ans : 1.850 francs ; le 8 ans : 2.100 ; le 12 ans : 2.400 ; le 16 ans : 2.650. (Au Bivouac, 10, rue du Four, DAN. 44-59 ; 226, rue Lafayette, NOR. 12-58.)

● Un peu moins : Fuseaux en ski-tiss élastique, pied incorporé, coloris roy, rouge, jaune. Le 4 ans : 5.750 ; le 6 ans : 6.250 ; le 8 ans : 6.750 ; le 12 ans : 7.750 ; le 14 ans : 8.250. (Stand « Petit Pierre » au Printemps.)

● Une « folie » (qui d'ailleurs sera raisonnable si l'achat porte sur les tailles déjà grandes) : Fuseaux élastiss pour jeunes filles, écossais fondu marine et vert, pied incorporé. Le 4 ans : 5.900 francs ; le 8 ans : 6.900 ; le 12 ans : 7.900 ; le 16 ans : 8.900. (Galeries Lafayette.)

Les anoraks

Si l'enfant doit réellement skier, il a besoin d'un anorak léger et non de blousons fourrés ou matelassés qui font évidemment d'excellents vêtements de ville ou d'après ski, mais engoncent les mouvements. Il faudra donc choisir :

● Très raisonnable : L'anorak « compétition » qu'on passe par la tête, grande poche centrale, cagoule fixe. Coloris : bleu roy et rouge. Les 4, 6, 8 ans : 1.800 francs ; le 10-12 ans : 2.500 ; le 14-16 ans : 2.200. (Au Bivouac.)

● Un peu moins : Anorak popeline double, fermeture à glissière, coloris : bleu roy, rouge et gris ; le 4 ans : 3.900 francs ; le 8 ans : 4.300 ; le 10 ans : 4.500 ; le 12 ans : 4.700 ; le 16 ans : 5.100. (Sport-Service, 47, rue Réaumur, ARC. 36-45.)

● Une « folie » (1) : « Over-blouse » en nylon matelassé, décolleté en V, très joli avec le pull-over cagoule. Coloris : ciel, roy, rouge. Le 10 ans : 5.900 francs ; le 12 ans : 6.250 ; le 16 ans : 6.950. (Galeries Lafayette.)

(1) Ou un cadeau.

Les chaussures

● Location. — La chaussure de ski pour enfant doit être : légère, souple, imperméable. Toutes ces qualités sont rarement réunies dans une chaussure très bon marché et le pied grandit vite. La formule « location » est donc la meilleure, à condition de savoir « essayer » aussi longtemps qu'il sera nécessaire chez le loueur et de s'y prendre très à l'avance pour ceux qui partent à Noël. Plusieurs magasins parisiens proposent des chaussures de ski en location :

La Clé des Champs, 42, rue de Maubeuge. TRU. 56-61.

Dethy, 20, place des Vosges. ARC. 20-67.

Sport-Service, 47, rue Réaumur. ARC. 36-45 (avec supplément pour chaussures *neuves*).

Le Bivouac, 10, rue du Four, DAN. 44-59, et 226, rue Lafayette, NOR. 12-58.

L'Equipe, 68, boulevard de Grenelle. SUF. 21-55.

La plupart d'entre eux prévoient des forfaits pour les vacances de Noël (1.500 à 2.000 francs) ; la location à la journée est également possible (150 à 200 francs). Une caution doit être déposée.

● Achat. — Un premier prix : la chaussure « classe de neige » : rembourrage mousse, semelles antidérapantes : du 28 au 34, 3.100 francs ; du 35 au 40, 3.550 francs. (Au Bivouac.)

Et un deuxième : la chaussure « Megève » à double laçage, semelles antidérapantes renforcées, languette mousse, entièrement doublé : du 28 au 34, 4.600 francs ; du 35 au 40, 4.900 francs. (Sport-Service.)

Les skis

Sauf dans des cas exceptionnels (séjours de neige répétés ou prolongés), la seule formule pour les enfants est la location des skis et bâtons. On trouve presque toujours sur place un matériel convenable et l'on évite ainsi le transport. Pour ceux qui n'accompagnent pas les enfants et préfèrent les « expédier » tout équipés, plusieurs magasins parisiens louent des skis et des bâtons de toutes tailles et de toutes qualités. Les adresses sont les mêmes que pour les chaussures et les prix varient autour de 4.000 francs pour le forfait de Noël. Il faut également déposer une caution. La plupart des skis de location ont maintenant une semelle plastique et des fixations de sécurité ; les bâtons sont en dural.

Budget serré

Enfin, pour les parents pressés ou pour ceux dont le budget « ski » est particulièrement serré, il existe un équipement complet type « classe de neige ». Cet équipement comprend : une paire de chaussures, un fuseau, un anorak, un pull polo, une paire de moufles, une paire de lunettes. Il vaut : jusqu'à 6 ans, 8.500 francs ; de 8 à 10 ans, 9.600 francs ; de 12 à 14 ans, 10.300 francs. La qualité des différentes pièces est très correcte. (Au Bivouac.)

Ce supplément pratique a été réalisé par :

Christiane Collange

avec la collaboration de :

Michel Bosquet, Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Ariane Misraki, Suzanne et Henriette.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

Radzimir et taffetas.

PAS CHER

EN pensant aux juniors, nous avons sélectionné cette semaine deux robes à danser « pas cher ». Il est amusant de constater que la mode « bicolore » lancée par les couturiers pour cet hiver, a été boudée par les mères, mais adoptée par leurs filles.

En effet, les modèles photographiés dans cette page sont traités l'un et l'autre dans deux tissus contrastés. Ils ont les caractéristiques essentielles d'une bonne robe habillée pour les quinze à vingt ans : décolleté raisonnable (pour les épaules encore jeunettes), jupe large (pour les danses toujours virevoltantes), taille serrée (pour estomper les hanches parfois généreuses alors qu'à cet âge la taille est toujours fine).

Elles valent :

● 12 800 fr en radzimir uni et taffetas écossais, volant écossais sur le corsage et dans le bas de la jupe unie. Ceinture unie assortie. Se fait dans une harmonie de rouge, bleu et vert. Jupon de vlizeline. (Madd, 20, rue Tronchet.)

Velours et organza.

● 12 900 fr, en velours noir et organza poussin. Ceinture d'organza, manches 3/4. Jupon empesé permanent. Le même modèle existe en velours et satin, de différents coloris. Il est plus cher, 16 900 fr, mais également plus élégant. (Laura, 104, avenue du Général-Leclerc.)

Utilisateurs de Mazout

Les Ets Rollet, fabricants du « Diablotin », le ramoneur chimique des cheminées, ont mis au point un nouveau produit : c'est le Diablotin-Mazout, liquide à mélanger au mazout. Le produit agissant par catalyse, ramone progressivement, sans dérangement, sans danger, et économise 10 à 12 % du combustible. En vente chez tous les droguistes.

Pour vos enfants comme pour vous-même
LA ROUTE DE LA NEIGE
passe chez
BOURGEOIS FRÈRES
EQUIPEMENT A PARTIR DE 4 ANS
LOCATION DE SKIS

PETITS et GRANDS
S'EQUIPENT CHEZ LEININGER
Ex-Directeur technique de l'U.N.C.M.
SKIS
Pulls laine imperméable, Mohair, Shetland
Fuseaux Elastiss, Skitiss...
Chaussures enfant depuis.... 3.750 fr.
Fuseaux .... — .... 2.550 fr.
Anoraks doublés.... — .... 4.350 fr.
TOUTES FIXATIONS DE SECURITE
LA ROUTE SANS BORNE CAR. 91.56
88, rue P.-Demours - PARIS (17°)

13, r. St-ANTOINE - 3, r. BRUNEL
BASTILLE ARC. 35-18
ARGENTINE GAL. 67-52
MONTCAMP
EQUIPEMENTS COMPLETS
ADULTES ET ENFANTS
Vêtements Chaussures
SKI
Bonneterie Après-Skis
PATINAGE
LOCATION
REPARATIONS

Rayon spécial pour enfants qui grandissent vite
LE PELETIER SPORTS
Dépositaire des meilleures marques pour l'équipement et les vêtements de sport d'hiver
10, RUE DE LA VICTOIRE
PARIS TRU. 60-77
Face métro Le Peletier

A voir, écouter, lire, savoir...

occasions

J'échange

- **Robe cocktail** satin rouge, large, 44, c/ robe cocktail large, taille 42, tous coloris sauf noir. Tél. : 923-67-12.
- **Redingote** velours noir, taille 42, c/ manteau velours ou satin noir. DID. 70-08, entre 13 h. et 14 h., ou avant 10 h.
- **Robe a danser** de mousseline tilleul, modèle de J. Heim, forme zouave, ras du cou, décolleté en V dans le dos, sans manches, fond taffetas, état neuf (porté deux fois, vient d'être nettoyée et apprêtée) c/ fourreau crêpe noir, robe cachemire imprimé ou bon deux pièces tricot (jupe-chandail, taille 44). Tél. ELY. 16-39 de 11 h. à 12 h. et de 16 à 18 h.

Je propose

- **Flash électronique**, neuf. Braun. Caméra Kodak magazine 16 mm. Tél. : TRO. 34-98.
- **Radiateur** au gaz Butane, excellent état, avec bouteille Butane. Ecrire Mme Rarès, 7, rue Desrenaudes, Paris (17e) ou tél. vers 20 heures à WAG. 60-72.
- **Mobilier** palissandre pour salle de séjour : cosy (2 places, 2 meubles latéraux) ; bahut 1 m 80 ; table 1 m 60/95 ; 6 fauteuils bridge ; le tout 220.000 fr. ; aquarium équipé (60/25/35) état neuf : 10.000 fr. Tél. : MIC. 16-97 à partir de 19 h.
- **Lit**, style Restauration, fonte peinte, avec matelas et sommiers neufs, recouvert belle étoffe unie, 55.000 fr. Tél. : CAR. 53-35.
- **Aquarium** 150 litres, parfait état avec de nombreux accessoires, 25.000 fr. Tél. : DAU. 25-24.
- **Machine a écrire** Remington, fabrication américaine, clavier français, quiet-writer, semi-portable, état neuf. Tél. matin ou heures des repas : MAI. 30-58.
- **Manteau de skunks**, belle qualité taille 40/42, 60.000 fr. Tél. : VAL. 39-26, heures des repas ou soir.
- **Splendide manteau vison** sauvage, clair, taille 42/44, valeur 2.500.000, cédé 1.200.000. Tél. : BAL. 57-86.
- **Combiné** radio-phono Philco ; tourne-disque automatique Garrard, 3 vitesses, 33/45/78 tours. Haut-parleur 18 cm magnet permanent. 50 ou 60 cycles. Saphir neuf. Parfait état. Tél. : WAG. 17-38 matin et heures repas.
- **Fourneau a gaz**, marque Le Rêve, 4 trous, 2 fours, excellent état, 25.000 fr. Siber, 6, rue du Boccador, Paris (8e).
- **Magnétophone Télectronic**, trois mois de marche, cédé à 36.000 fr. ; envoie contre réception somme demandée : Abbé Pierre Bessière, Saint-Germain-sur-Rance, C. C. P. 848-65, Toulouse (en inscrivant au dos : pour le magnétophone).
- **Belle veste** mouton doré, façon castor, taille 44/46, 17.000 fr. Tél. : POI. 37-54.
- **Piano** Gaveau 1/4 queue, état neuf, prix : 350.000 fr., marchands s'abstenir. Tél. le matin : OPE. 58-74.

cinéma

Citizen Kane : pour la première fois en version intégrale, le chef-d'œuvre d'Orson Welles (1941), qui a bouleversé le cinéma (voir pp. 36-39). (*Vendôme*, OPE. 97-52 ; *Studio Publicis*, BAL. 76-23).

Le déjeuner sur l'herbe : un Renoir obscurantiste et désinvolte, bâclé et séduisant, où la Science est tenue en échec par une Fille de la Nature. (*Marignan*, ELY. 92-82 ; *Français*, PRO. 33-83).

Le Général Della Rovere : grand prix du festival de Venise, dernier film de Rossellini : la situation fait le héros. (*Madeleine*, OPE. 56-03, *Mercury*, BAL. 75-90.)

Cendre et Diamant : le drame des Résistants polonais non communistes à la Libération. Discutable mais ambitieux. (*Marbeuf*, BAL. 47-19).

Le Chemin du Ciel : une féerie religieuse d'Alf Sjöberg (1942). Pour les amateurs de cinéma scandinave. (*Pagode*, INV. 12-15.)

La Mort aux Trousses : du gratte-ciel de l'O.N.U. aux pentes du mont Rushmore, un suspense haletant signé Hitchcock, (*Avenue*, ELY. 49-84 ; *Lord-Byron*, BAL. 04-22). Et quatre autres Hitchcock du bon tonneau, dont trois histoires d'espionnage : **Correspondant 17** (cru 1940) (*Champollion*, ODE. 51-60), **Cinquième colonne** (cru 1942) (*Studio Bertrand*, SUF. 64-66), **Notorious** (cru 1946) (*Reflets*, GAL. 99-91), et **L'Inconnu du Nord-Express** (cru 1951, très apprécié des connaisseurs) (*Cinéma des Champs-Elysées*, ELY. 61-70).

Les Liaisons dangereuses 1960 : du bon Vadim, ni plus, ni moins. (*Marivaux*, RIC 83-90 ; *Colisée*, ELY 29-46).

Le Pigeon : l'hilarante tentative d'un gang romain pour rééditer scientifiquement « Du Rififi chez les hommes ». (*Broadway*, ELY. 24-89).

Des enfants, des mères et un général : la guerre, débarrassée par Laslo Benedek de ses sortilèges. Se munir d'un mouchoir. (*Cinéma d'essai Caumartin*, OPE. 81-50).

Kinopanorama : sur trois écrans géants un vrai voyage en U.R.S.S. Lourdaud, mais techniquement étonnant (60, *avenue de la Motte-Picquet*, FON. 50-50).

Hiroshima mon amour : le film le plus important de la saison, mais qui peut conduire à l'exaspération. (*Studio de l'Etoile*, ETO. 19-93; *Rio Opéra*, RIC. 82-54).

Orfeu Negro : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (*Ciné Panthéon, ODE.* 15-04, *Plaza*, OPE. 74-55.)

La Grande Illusion : un message de fraternité qu'il faut avoir entendu. (*Auteuil Bon Ciné, AUT.* 82-83.)

Le Million : René Clair poétique et la plus célèbre poursuite du cinéma. (*Agriculteurs.* TRI. 96-48).

Les Fraises sauvages : cueillies par Bergman au vert paradis des amours enfantines., (*Bonaparte*, DAN. 12-12, *Studio* 28, MON. 36-07.)

Les Cousins : une vie de bohème 59 — imparfait et savoureux. (*Lux Lafayette*, NOR. 97-28, *Lecourbe*, VAU. 43-88.)

Drole de drame : un Carné-Prévert d'avant guerre, burlesque et charmant. (*Studio des Ursulines*, ODE. 39-19).

Passeport pour Pimlico : une bonne comédie de la bonne période de l'humour britannique. (*Studio Raspail*, DAN. 38-98.)

L'Eternel Retour : le mythe de Tristan et Iseult tel que Jean Cocteau le ressuscita en 1942. Un grand succès de l'époque. (*Celtic*, ODE. 47-62.)

expositions

Max Ernst : 40 ans d'avant-garde vivante. (*Musée d'Art Moderne*, 11, *avenue du Président-Wilson.*)

Barré : symphonies blanches d'une discrétion du meilleur orient. (*Arnaud*, 34, *rue du Four.*)

Borès : gouaches d'un des peintres d'aujourd'hui qui comptent. (*Pont-Royal*, 40, *rue du Bac.*)

Brauner : sortilèges du surréalisme ésotérique. (*Rive Droite*, 23, *Faubourg Saint-Honoré.*)

Brussais : une réalité austère et poétique. (*Norval*, 24, *rue des Beaux-Arts.*)

Cottavoz : le « réalisme actif » sous l'une de ses formes les plus talentueuse. (*Art Vivant*, 72, *boulexard Raspail.*)

Domela : panneaux lyriquement décoratifs d'un style net et bien défini. (*Heller*, 33, *rue de Seine.*)

Dumesnil : une rentrée attendue. Grâce des couleurs tendues sur des formes remarquablement « musclées ». (*Craven*, 7, *rue des Beaux-Arts.*)

Fiedler : le chaos magnifié (*Maeght*, 13, *rue de Téhéran.*)

Gleb : l'imagerie poétique avec d'exceptionnels moyens d'expression picturale. (5, *rue du Faubourg Saint-Honoré.*)

Kemeny : bas-reliefs envoûtants. La mécanique moderne à l'âge des cavernes futures. (*Fachetti*, 17, *rue de Lille.*)

Kerg : les mystères interstellaires à portée de l'imagination picturale. (*Galerie de Bellechasse*, 266, *boulevard Saint-Germain, jusqu'au* 5 *décembre.*)

Lurçat : un livre de Charles Roy et 12 tapisseries aux signes du zodiaque. (*La Demeure*, 30, *rue Cambacérès.*)

Marzelle : un post-Cézannien « gai ». (*Camille Renault*, 133, *boulevard Haussmann, Chardin*, 36, *rue de Seine.*)

Segal : réalisme savant et rustique. (*Bassane*, 9, *rue Grégoire-de-Tours.*)

Seigle : la prodigieuse aventure d'un « couple peignant » racontée en dessins, en gouaches et en peintures d'une qualité remarquable. (*Motte*, 22, *rue Bonaparte.*)

Schwartz-Abrys : essai de reconstitution d'un Panthéon de l'expressionnisme lyrique. (*Lhomond*, 4, rue *Lhomond.*)

Vasarely : remise en mouvement de l'art abstrait « froid ». (*Denise René*, 124, *rue La Boétie.*)

Vilato : bilan d'un été. Une joie débordante des formes libérées. (*Alex Moguy*, 69, *Faubourg St-Honoré.*)

Vulliamy : des montagnes de lumières éblouissantes et tendres. (*Roques*, 92, *boulevard Raspail.*)

De Watteau a Picasso : le charme dans le dessin français. Des exemples amoureusement choisis. (*Mme Guiot*, 164, *Faubourg St-Honoré.*)

théâtre

Les Trois Mousquetaires : rajeunis par Roger Planchon. (*Ambigu.*)

Les Nègres : un poème en forme de réquisitoire avec toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. (*Lutèce.*)

Les Séquestrés d'Altona : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance.*)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis «Le mal court». (*La Bruyère.*)

Tête d'Or : Claudel, jeune auteur obscur et génial. (*Odéon-Théâtre de France*).

télévision

Jeudi 26 novembre a 19 h. 30 : « A visage découvert », l'émission consacrée à Edouard Leclerc et à son expérience d'Issy-les-Moulineaux, différée plusieurs fois, est de nouveau programmée.

Jeudi 26 novembre a 22 h. 5 : « Séance des Jeunesses musicales de France » ; transmise en direct de la salle Gaveau. Présentation : Bernard Gavoty. Au programme : Andrès Segovia.

Samedi 28 novembre a 20 h. 35 : « L'homme qui se donnait la comédie », une pièce de Emlyn Williams, adaptée par Pierre Rogner, avec Robert Hirsch, Jane Marken, Jacqueline Monsigny, etc. Réalisation : François Chatel.

Samedi 28 novembre a 21 h. 30 : « Cinépanorama » une émission de François Chalais et Frédéric Rossif. Réalisation : Jean Bescont. Au sommaire : Ava Gardner (dans « On the Beach » avec Gregory Peck et Fred Astaire) et B.B. (dans «Voulez-vous danser avec moi ? »).

Dimanche 29 novembre a 22 h. 20 : « En français dans le texte », une émission de Louis Pauwels. Reportage à Guernesey dans la maison où vécut Victor Hugo, visite chez Jean Lurçat, entretien avec Roger Peyrefitte, etc.

Lundi 30 novembre a 20 h. 35 : « Bérénice » de Jean Racine, avec Silvia Monfort, Jacques Dacqmine, René Arrieu, Marcelle Ranson, etc. Réalisation : Jean Kerchbron.

Mardi 1er décembre a 22 h. 5 : « Musique pour vous », Lucienne Bernadac présente le Drolc Quartett de Berlin et le jeune pianiste Dominique Merlet.

Le Drolc Quartett jouera le « Quatuor Op. 95 » de Beethoven et Dominique Merlet interprétera des œuvres de Liszt, Ravel et Prokofiev. Réalisation : Philippe Ducrest.

GALERIE PAUL PETRIDES - 53, RUE LA BOETIE
HASSAN EL GLAOUI
Jusqu'au 15 décembre

Galerie KATIA GRANOFF
13, quai de Conti
CHANA ORLOFF
SCULPTURES - Du 28 nov. au 11 déc.

Galerie LAMBERT
14, rue Saint-Louis-en-l'Ile
STANCIC
24 novembre au 12 décembre

Gal. J.-C. de CHAUDUN
36, rue Mazarine - PARIS (6e)
Clément SERVEAU
Du 20 nov. au 8 déc. 1959

BERRI-LARDY et Cie - 4, rue des Beaux-Arts
MONTANIER
Vern. samedi 28 nov. - Jusq. 20 déc.

Galerie 7 au 7, rue Miromesnil
INAUGURATION-VERNISSAGE DE
DAUPHIN
A partir du 27 novembre

GALERIE MAEGHT
François FIEDLER
PEINTURES

GALERIE JEANNE BUCHER
9 ter, boulevard Montparnasse - VIe
MARK TOBEY

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine - PARIS (6e) - ODE. 66-75
Wols, F. Léger, Kandinsky, Poliakoff, Dubuffet et Weichberger

Gal. du Pont-Royal
40, rue du Bac
BORÈS
GOUACHES - Du 10 nov. au 31 déc.

GALERIE MOTTE
22, rue Bonaparte
SEIGLE
GOUACHES, DESSINS, PEINTURES

GALERIE GENET
Direction Ch. ZALBER
A. TZANCK
13, r. du Bac et 37, r. de Lille - LIT. 44-81

Gal. Louise LEIRIS
47, rue de Monceau, PARIS (8e) - LAB. 57-35
50 ans d'Edition de D. H. Kahnweiler

Galerie André SCHOELLER Jr
31, rue de Miromesnil - ANJou 16-08
AQUARELLES DE
PIERRE-HUMBERT
A partir du 20 novembre 1959

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition ECOLE DE PARIS 1959
Au premier étage : Claude VENARD

Galerie Paul FACCHETTI - 17, rue de Lille
Zoltan KEMENY
Œuvres nouvelles jusqu'à fin décembre

JACQUES LACLOCHE
présente pour l'inauguration de sa galerie
8, PLACE VENDOME, du 1er au 23 décembre
LEBENSTEIN
Grand Prix de la Ville de Paris, Biennale 1959
Direction artistique de la galerie Mme S. REINACH

MÉDECINE

Pour 4.000 francs par jour

● *La « Gelée royale » guérit-elle le cancer et la leucémie ? Rosie Maurel s'est livrée à une enquête minutieuse.*

« CHRISTOPHE (petit Breton de trois ans) est-il définitivement guéri de sa leucémie ? Une cure de deux mois semblerait le prouver. »

Sous ce titre, « L'Aurore » du 12 novembre 1959 publiait, en page 14, un article qui débutait ainsi :

« Le mercredi 16 septembre, dans l'après-midi, un enfant de trois ans, le petit Christophe L. B. se mourait à Tréguier. Dans un état subcomateux, il était livide, effondré, l'œil glauque, et s'accrochait désespérément à sa mère, elle-même à demi inconsciente. »

L'article retraçait ensuite l'historique de la maladie : comment l'enfant fut frappé de leucémie aiguë vers le 15 août, comment, son état empirant, il avait sombré dans une prostration presque totale.

Et « L'Aurore » poursuivait :

« Soudain, Mme L. B., assistante sociale, a une inspiration : elle a entendu parler de la gelée royale, cette substance fabriquée par les ouvrières d'abeilles qui alimente les larves et les transforme en reines. Aussi se décidait-elle, à la fin du mois d'août, à consulter un médecin parisien, le docteur M. G., qui prescrit une cure de deux mois de gelée royale, sans pour autant interdire le dérivé de la cortisone. Quinze jours plus tard intervient la crise comateuse du 16 septembre, suivie de l'amorce de guérison survenue le lendemain.

« Et c'est, après 15 jours de traitement à la gelée royale, une véritable résurrection. »

« Rien à cacher »

Il est impossible de *« se prononcer en toute certitude »*, notait « L'Aurore » qui concluait cependant : *« Il est indéniable que la gelée royale, expérimentée au Canada et en Angleterre sans aucune administration conjointe d'autres médicaments, a guéri 1.500 souris leucémiques, tandis que 500 souris-témoins mouraient en 15 jours. Le docteur M. G. possède dans ses dossiers plus d'une trentaine de cas de cancers aigus traités à la gelée royale et dont l'évolution a été freinée en quelques semaines. »*

Si cette information est exacte, s'il est vrai que la gelée royale guérit réellement la leucémie et le cancer, ce qu'elle méritait, ce n'était pas un bref article en page 14 de la seule « Aurore », mais bien la première page de tous les journaux. Il s'agirait en effet d'une découverte capitale, la plus importante peut-être de toutes celles qui ont été faites ces dernières années en thérapeutique.

Si, en revanche, l'information est mensongère, quelles sont ses sources et comment a-t-on pu publier ainsi une publicité déguisée pour un produit auquel on se bornait jusqu'à présent à attribuer des vertus rajeunissantes et revitalisantes ?

Que peut, en fait, la « gelée royale » contre la leucémie et contre le cancer en général ?

Il fallait tout d'abord avoir le point de vue du docteur M. G., qui a prescrit la cure du petit Christophe.

Je me suis retrouvée dans le cabinet du docteur M. G. en même temps qu'un médecin venu précisément lui demander le nouveau médicament.

— *Entrez*, me dit le docteur M. G., *et écoutez ce que je dis à monsieur. Je n'ai rien à cacher.*

J'entends le docteur M. G. indiquer que la gelée royale doit être administrée à la dose d'une ampoule par jour, en plus du traitement déjà suivi par le malade.

« Une chance supplémentaire »

— *Il ne s'agit pas de substituer la gelée royale aux thérapeutiques classiques*, souligne le docteur M. G., *mais d'offrir au malade une chance supplémentaire de guérison dans une affection contre laquelle on est jusqu'ici démuni.*

Le docteur M. G. précise que le prix de l'ampoule, qui contient deux grammes de gelée royale, est de 4.000 francs. Le traitement revient donc à 4.000 francs par jour, en plus du coût des thérapeutiques classiques (1).

Quatre mille francs par jour. Le médecin est atterré.

— C'est que, parmi mes cas graves, dit-il, j'ai des malades qui ne peuvent pas payer ce prix.

— *Pour ceux qui ont des difficultés*, répond le docteur M. G., *vous pouvez faire l'ampoule à 2.000 francs. Pour les gens vraiment pauvres, nous pouvons envisager une cure gratuite.*

Le visage du médecin s'illumine :

— J'ai un cas douloureux, dit-il, un enfant atteint de la maladie de Hodgkins. Il y a cinq gosses et la famille n'a pas d'argent.

— *D'accord*, dit le docteur M. G. *Nous vous donnerons deux boîtes.*

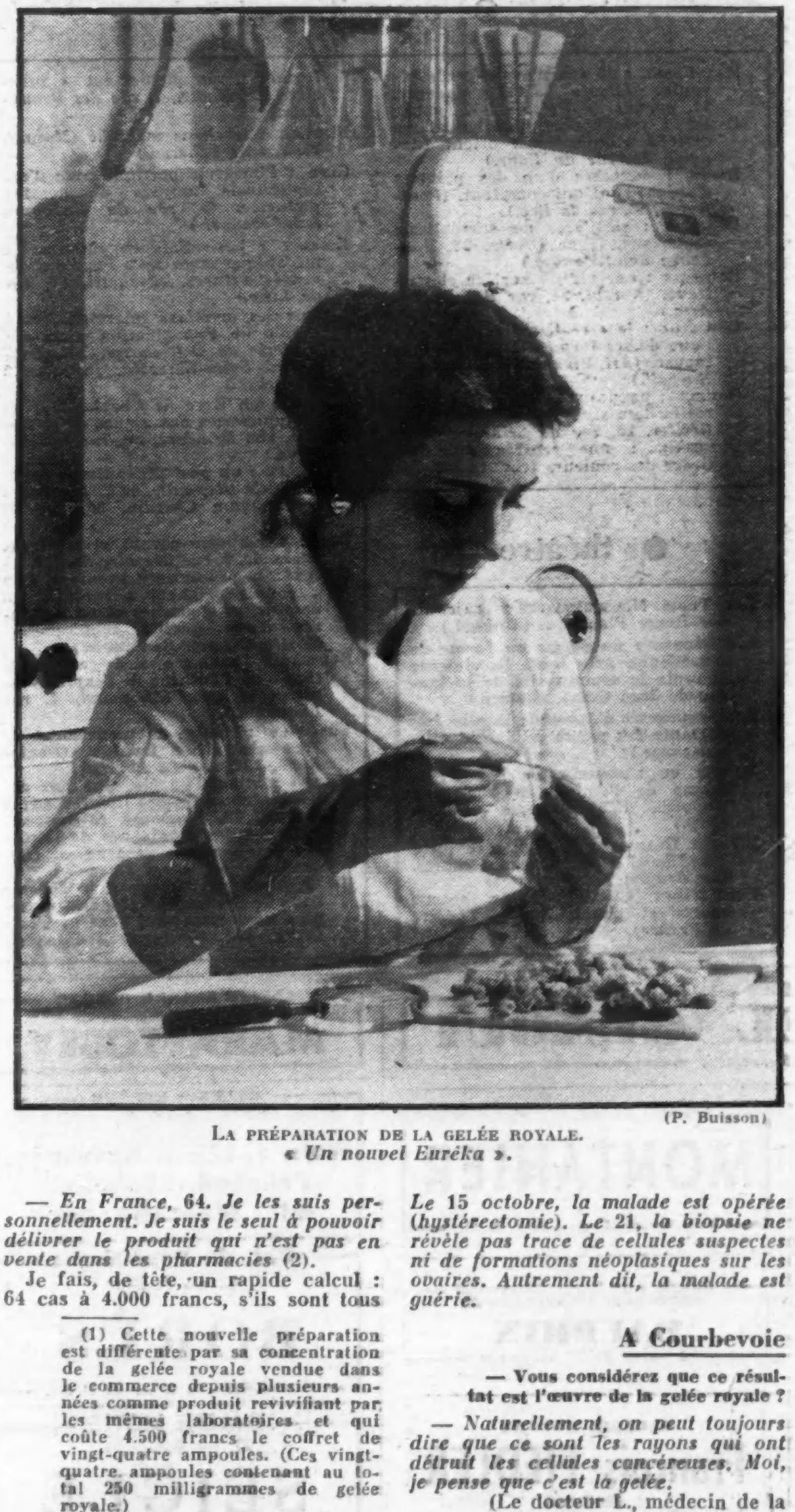
Mais, aussitôt, il ajoute :

— *Toutefois, n'exagérez pas. Il faut plusieurs cas payants pour que nous puissions envisager un cas gratuit. Il s'agit d'une préparation coûteuse, vous comprenez ?*

« J'ai promis »

Le médecin consultant parti, j'interroge le docteur G... :

— Combien y a-t-il, à l'heure actuelle, de cas traités par la gelée royale ?



(P. Buisson)

LA PRÉPARATION DE LA GELÉE ROYALE.
« Un nouvel Euréka ».

— *En France, 64. Je les suis personnellement. Je suis le seul à pouvoir délivrer le produit qui n'est pas en vente dans les pharmacies* (2).

Je fais, de tête, un rapide calcul : 64 cas à 4.000 francs, s'ils sont tous payants, égalent 256.000 francs par jour.

— Depuis quand avez-vous commencé des cures de gelée royale pour le traitement du cancer ?

— *Dès qu'on a commencé la fabrication, c'est-à-dire à la fin du mois de juin.*

— Obtenez-vous de bons résultats ?

— *Des résultats plus qu'encourageants. Prenez par exemple le cas de cet enfant qui était moribond quand nous avons entrepris la cure. Sa mère m'écrit ce matin qu'il va très bien : il joue à la bataille avec sa sœur.*

— Mais vous n'avez même pas deux mois de recul ! Comment pouvez-vous juger ? Il y a des rémissions de plusieurs mois dans les leucémies.

— *Bien sûr, le cas est récent. Je ne peux rien affirmer, mais j'y crois. J'ai promis au professeur qui soigne le petit Christophe de le lui ramener guéri dans neuf mois.*

— Je le souhaite. Et en ce qui concerne les cancéreux ?

— *J'ai un cas spectaculaire : un cancer de l'utérus au stade avancé, des examens histologiques du 15 mai 1959 en font foi. On a fait des rayons (je répète que nous ne nous substituons jamais aux thérapeutiques classiques) et quatre mois de gelée royale. Le 15 octobre, la malade est opérée (hystérectomie). Le 21, la biopsie ne révèle pas trace de cellules suspectes ni de formations néoplasiques sur les ovaires. Autrement dit, la malade est guérie.*

A Courbevoie

— Vous considérez que ce résultat est l'œuvre de la gelée royale ?

— *Naturellement, on peut toujours dire que ce sont les rayons qui ont détruit les cellules cancéreuses. Moi, je pense que c'est la gelée.*

(Le docteur L., médecin de la malade, à qui je téléphonerai, me dira : « *C'est absolument faux. La malade est en effet guérie. Mais la gelée royale n'y est pour rien.* » A 4.000 francs par jour, le traitement à la gelée royale, inutile selon le spécialiste, risque cependant d'avoir coûté à la malade 480.000 francs.)

Mais le docteur M. G. est pressé. Il a rendez-vous avec M. de Belvefer, « le père de la gelée royale », aux laboratoires de Courbevoie. Il me propose de m'emmener, me répétant qu'il n'a rien à cacher.

Je lui affirme que, de mon côté, je mène cette enquête avec une totale objectivité.

J'ai tout intérêt, me signale-t-il, à ce qu'il en soit ainsi. Sinon, je suis sûre d'être attaquée en diffamation. Et son avocat, me prévient-il, est Me Floriot.

Je le préviens à mon tour que je suis décidée à prendre l'avis de personnalités qui peuvent être beaucoup moins optimistes que lui sur l'efficacité de la gelée royale dans le traitement du cancer.

Dans la voiture qui nous emmène à Courbevoie, le docteur M. G. me signale que quinze cures gratuites à la gelée royale sont en cours en Italie, en Espagne, au Portugal et en Grande-Bretagne.

« K.O. au cancer »

— Qui entreprend ces cures ?

— *Notre correspondant dans chacun de ces pays.*

— C'est-à-dire le médecin-conseil des Laboratoires de M. de Belvefer, comme vous l'êtes vous-même pour la France ?

— *Exactement. Vous voyez que nous sommes désintéressés.*

— Vous n'avez, du reste, pas d'autre moyen de faire connaître l'existence des cures de gelée royale, puisque votre produit n'a pas encore le visa pharmaceutique.

— *Nous faisons des démarches pour l'obtenir. Jusqu'ici, comme je vous l'ai dit, je suis le seul à délivrer les boîtes d'ampoules.*

Nous arrivons à Courbevoie. Les laboratoires de M. de Belvefer sont très modernes, luxueux même. Quant à son bureau, il s'orne de tableaux de maîtres : Buffet, Gauguin, J.-G. Domergue. M. de Belvefer, costume sombre de très bonne coupe, gilet de satin rouge et brique, cravate assortie, l'œil noir et vif, la parole rapide, est assis sous ses trophées : sa photo en compagnie du Pape Pie XII et du professeur Galeazzi-Lisi, agrandie aux dimensions d'une affiche et, dans un vaste encadrement, le diplôme et la décoration de chevalier de la Santé publique.

Je dis à M. de Belvefer que j'ai la même décoration que lui, et la conversation s'engage sur le mode cordial. Mais je suis venue pour m'informer sur la gelée royale.

— *Vous trouverez tout là-dedans*, me dit M. de Belvefer.

Il me tend deux brochures, magnifiquement présentées. L'une, achevée d'imprimer le 20 juillet 1959, est signée de B. de Belvefer et du docteur Maurice Gautrelet. Elle s'intitule : « La gelée royale à l'assaut du cancer. » Sur la bande de l'autre, intitulée : « La ruche au microscope », on lit, en noir sur fond jaune : « *K.O. au cancer... Une authentique réalité chez les souris, un grand espoir chez l'homme...* » Au-dessous, en plus petit : « *Une interview exclusive de B. de Belvefer, père de la gelée royale.* »

« Comme Archimède »

Dans la première brochure, M. de Belvefer et le docteur Maurice Gautrelet expliquent, page 15, « *comment la lueur leur apparut au fond des ténèbres en ce début de 1959, au Canada, où deux authentiques chercheurs, Townsend et Morgan, unissant les connaissances de la gelée royale et les études sur les tumeurs malignes expérimentales de la souris, purent prononcer, comme Archimède, un nouvel Euréka* ».

La brochure décrit les expériences de Townsend et Morgan dont fait état l'article de « L'Aurore », et poursuit :

« *Ayant expérimenté cette technique avec quatre formes du cancer, dont la leucémie, la certitude du succès ne fait de doute pour personne : tous les cancérologues doivent s'incliner devant la pertinence des faits. Démonstration cartésienne, cruciale, irréfutable de l'effet neutralisant de la gelée royale à l'égard des cellules cancéreuses, même à haute dose.* »

Tous les cancérologues, cependant, ne s'inclinent pas devant « la pertinence des faits ». Dans le monde entier, on continue de dépenser des sommes énormes dans la recherche d'un médicament actif contre le cancer. Si ce médicament existe, si son efficacité est scientifiquement démontrée, pourquoi les cancérologues continuent-ils à chercher ? Je pose la question à M. de Belvefer.

(1) Cette nouvelle préparation est différente par sa concentration de la gelée royale vendue dans le commerce depuis plusieurs années comme produit revivifiant par les mêmes laboratoires et qui coûte 4.500 francs le coffret de vingt-quatre ampoules. (Ces vingt-quatre ampoules contenant au total 250 milligrammes de gelée royale.)

(2) Un médecin, légalement, n'a pas le droit de vendre de médicaments, surtout un médicament qui n'a pas encore son visa. Le docteur M. G. ne vend donc pas ses ampoules de gelée royale : *il les donne*. Ce qu'il vend, c'est sa consultation. Rien n'empêche un médecin de faire payer sa consultation, s'il le veut et s'il trouve preneur, 50.000 francs.

M. de Belvefer présenté au Pape Pie XII (*).
« Une véritable résurrection. »

— *Tout ce qui est nouveau est toujours méconnu,* me répond-il. *C'est l'histoire de toutes les grandes découvertes. Regardez Pasteur et beaucoup d'autres. Quand nos cures de gelée royale auront fait leurs preuves, vous verrez, tous les médecins feront machine arrière. C'est ce qui s'est passé pour nos autres préparations. On a d'abord crié au scandale. Maintenant, on imite.*

Je dis à M. de Belvefer que, pour l'instant, ses méthodes ne sont guère scientifiques.

— *Et moi, je pense que je dispose d'une substance active contre le cancer et je voulais qu'elle soit le plus tôt possible à la disposition du public.*

M. de Belvefer est, en effet, un homme qui mène les choses rondement. Au mois de juin de cette année, il rendait visite à Toronto au professeur Townsend dont il suivait les travaux depuis deux ans. Il était de retour le 15 juin. Le 20, les premières ampoules de gelée royale contre le cancer sortaient de ses laboratoires.

C'était la première étape. La deuxième : faire connaître l'existence de ces ampoules.

A Bures-sur-Yvette

M. de Belvefer invita donc le professeur Townsend à Paris. Le 5 octobre 1959, dans les salons de l'U.N.E.S.C.O., le professeur Townsend fit une conférence sur « *l'activité de la gelée royale contre la leucémie expérimentale et les cellules cancéreuses* ». Y furent conviés, par les soins du docteur Maurice Gautrelet, 2.000 médecins et les journalistes spécialisés. La grande presse ne s'en fit pas l'écho, mais dans son numéro d'octobre 1959, la revue « La Profession médicale » (directeur Maurice Gautrelet) reproduisait l'exposé dans lequel le professeur Townsend relatait ses expériences sur les souris.

Le professeur Townsend est effectivement un spécialiste de la gelée royale. Dès 1940, il la fractionnait en ses multiples éléments. Pour juger les travaux de ce spécialiste, il fallait un autre spécialiste. Je suis donc allée interroger un éminent biologiste, M. Rémy Chauvin, qui dirige le Centre de recherches apicoles de Bures-sur-Yvette, et qui, depuis sept ans, se consacre à de patients et minutieux travaux sur la gelée royale.

M. Chauvin me reçoit dans un bureau blanc, très simple et très dépouillé, dont tout l'ornement consiste en dossiers et en éprouvettes.

— *Nous espérons aboutir d'ici deux ou trois ans à des conclusions intéressantes sur le plan biologique et peut-être à des applications thérapeutiques — d'ailleurs pas sur le plan particulier du cancer,* me dit-il. *Pour l'instant, il n'y a rien de formellement établi.*

— On attribue pourtant à la gelée royale toutes sortes de vertus.

— *Je ne dis pas que ce soit un produit sans intérêt, loin de là. Pour l'instant, on a pu seulement établir une certaine action vivifiante à des doses précises dans certains cas de sénescence, chez les convalescents ou des distrophiques. C'est absolument tout. Toutes les autres propriétés qu'on prête à cette substance sont de la pure extrapolation.*

Le tube à essai

— Que pensez-vous des expériences du professeur Townsend ?

— *Le professeur Townsend est un chercheur honnête dont les travaux sont d'un grand intérêt. Mais on a interprété et dépassé ses propos.*

Lisez attentivement le texte de sa conférence. Il dit qu'il a expérimenté l'effet de la gelée royale sur le développement de la leucémie spontanée et que « cette méthode ne lui a pas permis d'arriver à des conclusions ». *En d'autres termes, la gelée royale est sans efficacité aucune contre la leucémie spontanée. Par ailleurs, le professeur Townsend a étudié l'action de la gelée royale sur des souris rendues leucémiques par injection de broyats de cellules de rate de souris leucémiques, et il a montré que l'adjonction de gelée royale à ces broyats empêchait l'apparition de la leucémie provoquée.*

De tels résultats sont d'un intérêt thérapeutique très réduit, puisqu'il n'y a pas chez l'homme de leucémies provoquées, mais uniquement des leucémies spontanées, contre lesquelles la gelée royale, selon le professeur Townsend lui-même, est sans efficacité.

— Il est dit dans les brochures que m'a confiées M. de Belvefer que l'acide 10-hydroxydécylénique et l'acide sébacique contenus dans la gelée royale inactiveraient les cellules cancéreuses.

— *C'est vrai* in vitro, *dans le tube à essai, mais on ne peut pas extrapoler de l'éprouvette au vivant. Il est exact que l'acide 10-hydroxydécylénique et l'acide sébacique contenus dans la gelée royale tuent les cellules cancéreuses lorsqu'ils sont introduits dans le tube qui contient en suspension les cellules malignes qu'on va injecter pour produire un cancer expérimental. (Ce ne sont pas, du reste, les seules substances à avoir cette action* in vitro *vis-à-vis des cellules malignes, mais ces deux acides ont le mérite de n'être pas toxiques.) Seulement, et c'est le point capital, lorsqu'on injecte ces deux composants de la gelée royale à des souris déjà atteintes de cancer, ils n'ont aucun effet sur les cellules cancéreuses. Si, un jour, on peut passer du stade de l'éprouvette au malade cancéreux, sans être la guérison, ce sera évidemment une énorme acquisition dans le traitement du cancer. Mais nous en sommes encore très loin.*

Sur le balcon

— Monsieur Chauvin, vous qui avez l'habitude de la gelée royale, pouvez-vous me donner une idée de son prix et des difficultés qu'on peut avoir à s'en procurer ?

— *Avec la plus grande précision : la gelée royale la plus chère vaut 200 francs le gramme, la moins chère 150 francs le gramme. A ce prix, on en trouve autant qu'on veut. Si vous désirez en acheter 100 kilos, rien n'est plus facile. Il y a probablement plus d'un million de ruches en France. Chacune peut en produire 500 grammes. Certains apiculteurs en font depuis six ou sept ans. J'en connais un qui en produit 60 kilos par an.*

— Donc, deux grammes de gelée royale coûtent au maximum entre 300 et 400 francs ?

— *Oui. Pourquoi voulez-vous savoir cela ?*

— Parce que l'ampoule de gelée royale vendue dans le traitement du cancer vaut 4.000 francs. Le fabricant lui-même m'a indiqué qu'elle contenait seulement deux grammes de gelée royale, plus l'excipient stabilisé. La stabilisation doit être fort coûteuse ?

M. Chauvin rit.

— *Pour cette forme de gelée royale, je l'ignore, mais pour celle qui est vendue dans le commerce par le même laboratoire et qui contient, pour 24 ampoules, 250 milligrammes de gelée royale en suspension dans de l'hydromel, le procédé de stabilisation n'a rien de compliqué ni de coûteux : il consiste à faire brusquement passer le produit d'une température voisine de zéro à la température ordinaire. C'est comme si, au mois de mai, par exemple, vous mettiez vos ampoules de gelée royale dans votre réfrigérateur et que vous les sortiez ensuite sur le balcon. (Le seul procédé de stabilisation considéré comme absolument sûr est la lyophylisation, qui revient très cher.)*

— Que pensez-vous de la gelée royale dans le traitement du cancer ?

— *Il n'a jamais été démontré que la gelée royale ait une action quelconque sur le cancer. Aucun cancérologue ne me démentira.*

J'ai interrogé des cancérologues.

Le docteur Rudaly, de l'Institut Curie, m'a déclaré :

— *Il n'existe, à ma connaissance, aucune expérience valable concernant une action possible de la gelée royale sur les cellules cancéreuses, ni en France, ni à l'étranger.*

Je n'ai pu joindre personnellement le professeur Denoix, directeur de l'Institut du cancer de Villejuif, qui s'apprêtait à partir pour le Mexique. Mais il m'a fait répondre qu'il n'avait jamais entendu parler de l'utilisation de la gelée royale pour le traitement du cancer.

Des lettres

J'ai enfin demandé l'opinion du directeur d'un grand service hospitalier parisien se consacrant au traitement de la leucémie, qui a vu le petit Christophe L. B., mentionné dans l'article de « L'Aurore ». Le professeur B..., de réputation mondiale, m'a dit :

— *Il n'a jamais été prouvé que la gelée royale ait la moindre action sur les leucémies. Le petit Christophe est en état de rémission, et cette rémission présente tous les caractères de celles que nous obtenons dans 80 % des cas avec le traitement qui lui a été appliqué. Les enfants ainsi soignés semble avoir recouvré une santé normale. Ils jouent, ils mangent, ils se comportent exactement comme avant le début de leur maladie. Il est absolument abusif d'imputer ce résultat à la gelée royale. Il serait dangereux que la mise en circulation de ce produit empêche d'autres enfants leucémiques de recevoir les traitements que nécessite leur état. On ne peut pas parler de guérison, en ce qui concerne une leucémie, avant un délai de plusieurs mois.*

Nous avons déjà reçu des lettres de confrères étrangers nous demandant ce qu'il convient de penser de cette « découverte française ». Nous sommes obligés de leur répondre qu'aucune étude objective ne permet d'avancer que la gelée royale ait une efficacité quelconque dans le traitement de la leucémie. C'est très ennuyeux pour le renom de la médecine française.

ROSIE MAUREL.

(*) De dos, le professeur Galeazzi-Lisi.

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

Deux prix de famille. — Un poète-tel-qu'on-se-l'imagine.— Malraux bon prince.

LES lauriers décernés lundi (Prix Femina et Prix Médicis) couronnent cette fois des membres de la grande famille littéraire.

Ce n'est pas au neveu de Bernard Grasset (Bernard Privat : « Au pied du mur »), au fils de François Mauriac (Claude Mauriac : « Le Dîner en ville ») que des critiques sourcilleux risquent de reprocher, comme à André Schwarz-Bart, une culture trop fraîche pour n'être point suspecte aux yeux des mandarins.

La victoire de Bernard Privat, qui dirige Grasset mais qui est édité chez Gallimard (après l'avoir été chez Calmann-Lévy en 1947 pour son premier roman « Armance » qui s'est vendu à 1.000 ex.), a été obtenue sans douleur, au deuxième tour, par 6 voix contre 2 à Georges Conchon (« La Corrida de la victoire »), 1 à Philippe Dio'é (« L'Eau profonde »»), 1 à Geneviève Gennari (« Le Journal d'une bourgeoise ») et 1 à Robbe-Grillet (« Dans le labyrinthe »).

Mme Simone est enthousiaste : *« Une forme parfaite, d'une clarté qui s'apparente à celle de Chardonne, une ravissante bonté, un amour des hommes... »*

Bernard Privat (45 ans, un visage triangulaire, les yeux plissés par l'humour derrière des lunettes) n'en revient pas : *« C'est tellement drôle,* dit-il, *je ne m'y attendais pas. Mon livre devait paraître en janvier et c'est par hasard qu'il a été publié il y a trois semaines. Je l'ai envoyé à Mme Simone uniquement parce que je la connaissais. Oui, il s'agit de mon expérience de prisonnier pendant la guerre. Mais ce que j'ai voulu surtout montrer, c'est que les gens se fuient toujours, qu'ils n'ont jamais le courage de se regarder en face. Ainsi, même dans un camp de prisonniers, ils arrivent à recréer le même monde artificiel. »*

Se coupant lui-même la parole, il parle avec une extraordinaire vivacité de sa surprise, de son étonnement, du *« miracle d'avoir été choisi par les dames du Femina, une année où il y avait tant de bons livres ».*

Pourtant, il a bien failli être couronné deux fois, car il réunissait cinq voix au Médicis lorsque le jury de ce prix apprit qu'il avait été choisi par le Femina (voir page 29 la critique de François Nourissier).

Au Médicis, il fallut quatre tours pour se mettre d'accord. Dernier score : « Le Dîner en ville », 5 voix ; «Les Fils de roi», de Jacques Serguine, 3 voix ; « La Plume et l'Ange » (qui avait déjà obtenu la voix de Queneau au Goncourt), de Jacques Bens, 2 voix.

Un membre du jury Médicis m'a déclaré : *« Si nous n'avions pas voté l'an dernier pour Claude Ollier, Claude Mauriac aurait eu plus de voix. Mais certains ont craint que l'on ne nous attribue une certaine « ligne », et nous ne voulons pas être « spécialisés »...* (la critique du « Dîner en ville » a été publiée dans « L'Express » du 28 mai 1959).

Le prix est de 333.333 francs.

Le Femina, qui n'a pas oublié sa petite vengeance, a porté son prix à 5.000 nouveaux francs (500.000 fr.) pour 1960, contrairement aux Goncourt qui en restent aux 5.000 fr. de la belle époque, soit 50 nouveaux francs.

★

UNE correspondance du poète Francis Jammes avec son meilleur ami et confident, le haut fonctionnaire Arthur Fontaine, paraît ce mois-ci chez Gallimard.

A propos de l'œuvre célèbre de l'écrivain, « Clara d'Ellébeuse », qui fit pleurer tant de beaux yeux au début du siècle, cette lettre qu'il écrivit en 1899 :

« Vous vous demandez, mon ami, à quel mystère a obéi mon âme en écrivant ce petit roman et si, par hasard, dans quelque antérieure existence, je n'aurais pas été jeune fille ? ...Plus je vais et plus je m'effraie de tout cet inconnu qui bourdonne en moi. Il y a bien réellement dans mon âme des parcs merveilleux et cramoisis par d'antiques, lugubres ou passionnés soleils couchants; il y a des jeunes filles; il y a Clara d'Ellébeuse avec ses infinies pudeurs et ses doutes terrifiants et son exaltation. Et combien de fois ai-je eu le désir de crier devant un chat malade ou un pommier trop lourd la sublime phrase des « Contemplations » : « Ah ! insensé qui crois que tu n'es pas moi ! ».

— Ma chère, vous portez un amour de roman, le même que le mien d'ailleurs...

★

L'EDITEUR allemand Rowohlt a demandé aux Editions de Minuit les droits des trois ouvrages de Le Corbusier, dont la réédition du troisième : « Les Trois Etablissements humains », vient de paraître. L'éditeur français a vendu à peine 1.000 exemplaires. Les éditeurs allemands ont fixé à 50.000 exemplaires le chiffre du tirage initial!

★

LES textes sérieux, lorsqu'ils sont de qualité, ont plus d'amateurs qu'on ne pourrait le craindre. En sortant au début de l'année, dans la collection « Questions d'actualité », les entretiens de Raymond Aron, George Kennan et Robert Oppenheimer dont « L'Express » a publié des extraits, Calmann-Lévy est assuré d'obtenir un tirage supérieur à celui de la plupart des romans, puisque dans la même collection, on enregistre les excellents résultats suivants : « Nous Algériens », de Jacques Chevallier (18.000) ; « La Montée des Jeunes », d'Alfred Sauvy (14.000) ; « Faut-il brûler Teilhard de Chardin ? », de Teldyn Naïm (8.000).

De bons titres sont également annoncés : « La civilisation des loisirs », de Georges Hourdin ; « Dix ans d'alliance atlantique », d'André Fontaine; « L'Amérique est-elle trop riche ? », de Claude Alphandéry, haut fonctionnaire des Finances, qui vient de quitter l'administr tion.

★

CHEZ Fayard, « Horizons Libres », nouvelle collection consacrée à la littérature étrangère. Directeur : Max-Pol Fouchet (archéologue, professeur d'histoire et de géographie, directeur de revue, critique littéraire) dont les yeux noirs très vifs dans un visage arrondi, la voix posée et les idées rapides sont bien connus des amateurs de télévision.

On peut penser à priori que M. Max-Pol Fouchet saura choisir ses auteurs : il fut le premier à publier Graham Greene. C'est également lui qui recommanda après la guerre à Maurice Nadeau la publication en France de « Au-dessous du volcan » de Malcom Lowry, refusé par plusieurs grands éditeurs.

« Horizons Libres » semble prendre un bon départ avec « Le Retour d'Ansel Gibbs », de l'auteur américain Frederick Buechner, excellent roman sur la télévision, et un très bel essai sur le Mexique du poète Octavio Paz, « Le Labyrinthe de la solitude ».

Actuellement diplomate à Paris, Octavio Paz, ancien volontaire de la guerre d'Espagne, puis attaché culturel et délégué de son pays à l'U.N.E.S.C.O., m'accueille à l'ambassade du Mexique. Il a, du poète-tel-qu'on-se-l'imagine, les cheveux bouclés, le front harmonieux, le regard de chaleureuse connaissance. *« Jadis,* dit-il, *l'homme était intégré au monde naturel. Nous avons maintenant une culture et une morale et il s'est produit une scission dans l'homme. La poésie est une tentative de réconciliation. Le surréalisme était très important dans ce sens. »* Désapprouvant la condition des femmes au Mexique, il ajoute : *« On attend des femmes une vision différente du monde, et surtout dans le domaine de la poésie ».*

Dans son livre, ce très beau passage : *« ...Je crains que nous n'ayons perdu le sens même de l'activité humaine : assurer un ordre dans lequel coïncident conscience et innocence, l'homme et la nature. Si la solitude du Mexicain est celle de l'eau stagnante, la solitude de l'Américain est celle du miroir. Nous avons cessé d'être des sources. »*

ON raconte qu'André Gide et Henri Ghéon, se retrouvant à Florence devant un primitif italien, fondirent en larmes, saisis par l'émotion.

Ces larmes auraient-elles coulé devant une reproduction ?

Malraux dit : « Oui. Et que l'art soit le plus largement possible répandu ». Il a maintes fois exposé cette théorie et l'a mise en pratique.

Jean Grenier — philosophe et critique d'art — qu'Albert Camus cite volontiers comme son maître — répond avec hauteur dans son dernier ouvrage, « Essai sur la peinture contemporaine », que publie Gallimard :

« Notre époque a le souci de divulguer les chefs-d'œuvre... mais est-il vrai que la reproduction d'un Van Gogh, par exemple, serve la cause de Van Gogh et donc de l'art ? J'en doute. »

Il poursuit : *« Elle fait connaître le motif qu'a choisi le peintre — l'homme à l'oreille coupée — mais pas la peinture... Ce malentendu est favorisé par des personnalités éminentes... Ce n'est pas du tout contribuer à l'éducation artistique que de couvrir les murs des écoles de belles reproductions. C'est lancer les enfants sur une fausse piste... Ils croiront inutile de voir les originaux puisqu'ils les auront en fac-similé chez eux ! Ils jugeront inférieure l'œuvre qui n'a pas eu l'honneur d'être choisie pour la reproduction, comme on juge négligeables les hommes du passé qui n'ont pas leur nom dans le Petit Larousse. Pour tout dire, ils auront une assurance et une certitude qui les empêcheront à jamais d'éprouver une émotion vraie... »*

André Malraux n'a pas encore lu le Grenier. Ou bien il est bon prince ! Jean Grenier vient de recevoir la Légion d'honneur au titre des Affaires culturelles.

A.-M. V.

Nouvelle Édition

Un romancier fort remarquable, qui n'a pas encore son public, mais qui le trouvera.

Emile HENRIOT (Le Monde)

GEORGES CONCHON

LA CORRIDA DE LA VICTOIRE

Un des meilleurs romans de LA SAISON

René WINTZEN (Témoignage chrétien)

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

GENEVIÈVE GENNARI

journal d'une bourgeoise

roman

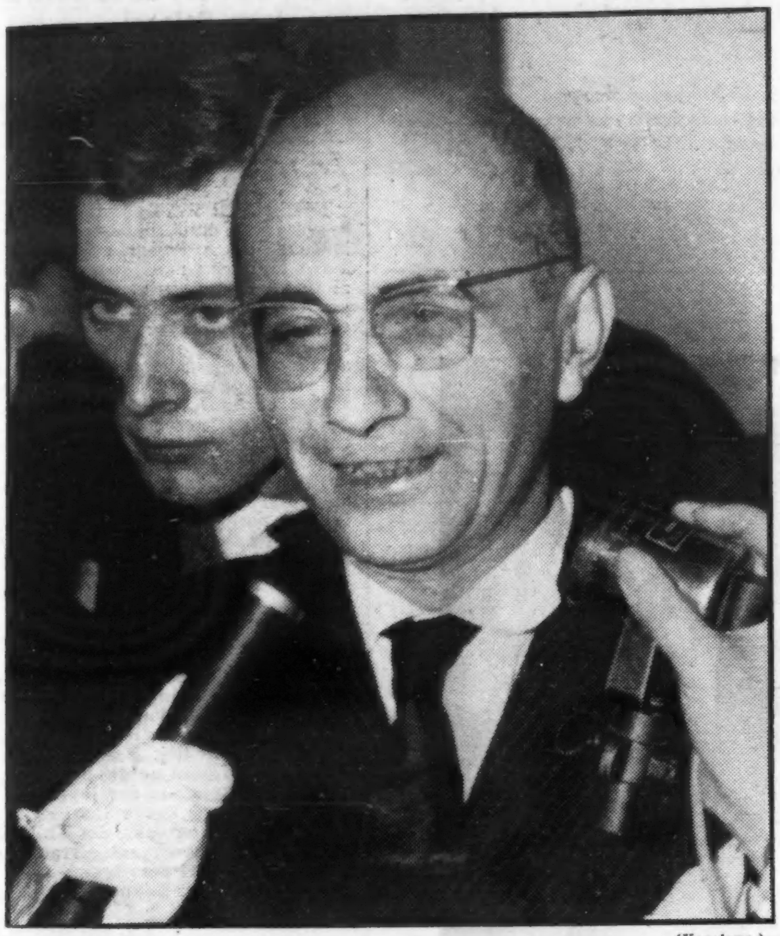
GRASSET

ROMANS

« Au pied du mur » par Bernard Privat

● ***Le secret des prisonniers, le secret de toutes les vies.***

« AU pied du mur » (1), c'est l'histoire du mauvais prisonnier. On se souvient — assez mal avouons-le — de cette littérature des stalags qui fleurit environ 1946 (il y eut même un Prix Goncourt réservé de droit à un ex-P.G....) et de cette autre floraison : les petits bouquets de barbelés qui décorèrent un moment beaucoup de boutonnières. Il y eut donc un esprit, des amicales, une complicité : un *secret* des prisonniers. C'est aussi de ce secret-là qu'est fait le récit de Bernard Privat. Mais pas seulement. Dix années passées avant d'écrire, quatorze avant de publier, voilà qui trouble les perspectives.



(Keystone.)

BERNARD PRIVAT.
Une longue et raisonnable tristesse.

Le bras d'une jeune fille

Aux premières pages du livre, le narrateur, retour de ses cinq ans de Bohême, monte vers un village du Midi ; dans le soir, une jeune fille lève le bras pour lui indiquer le chemin ; elle ne laisse retomber la main qu'à la page 209. Entre les deux gestes, une étrange et multiple aventure s'est déroulée. Aventure de la mémoire, superposition des images, confusion des temps, halte du milieu de la vie : « Au pied du mur », c'est tout cela. C'est un livre fait avec le secret ; pas seulement celui des grandes vacances du camp, de ces cinq années immobiles et comme rêvées, mais le secret de toutes les vies. C'est la célèbre question inversée : comment peut-on tricher à une partie où tout le monde joue ? Les hommes jouent à se rassurer, jouent pour ne pas être seuls, ne pas penser à la vie, à la mort.

Cette distraction est toute-puissante. Elle permet, pensent-ils, de vivre. Sagesse ? « Au pied du mur » en suggère une autre : le stalag n'était pas une fausse vie ; la vraie vie n'est pas plus vraie. Ici et là, les mêmes réflexes de défense, la même peur du vide. « Je ne peux me résoudre à croire, écrit Privat, qu'une différence essentielle sépare le petit monde où nous vivions alors de celui qui m'impose aujourd'hui ses règles et ses apparences. »

L'esprit de fuite

La clé de sa rêverie ainsi livrée au détour d'une phrase, l'auteur s'y abandonne avec un merveilleux naturel : voici la « Marseillaise » du retour à la gare de l'Est, l'amélioration de l'ordinaire par les épluchures, les chanteurs béarnais, le départ du vicomte, les courses de petits chevaux peints ; voici, figés de dignité, passionnés de sérieux et d'oubli, les turfistes, les hommes du monde, les militaires, les gens de bonne éducation, et celui qui dit : « Eh bien ! non, vous voyez. Moi, mon cher, je joue le jeu... » Tous jouent le jeu. Tous glissent dans le temps, usent leur temps dans la même dérive absurde et touchante du jeu. Et puis, en contrepoint, voici l'autre monde : les rues de Paris où l'on marche la nuit, les bureaux où l'on gagne sa vie, les mêmes joueurs qui ont seulement changé d'uniforme.

Le livre s'écoule ainsi, de scène en scène, et leur tonalité reste la même, qu'il s'agisse des poètes-lauréats de la Société Pétrarque, du capitaine H... « qui ne connaissait pas le péché originel », du président qui fit venir à l'oflag l'annuaire du Jockey Club.

A ces frivolités, l'auteur n'a que peu d'images à opposer : deux écolières qui traversent une place au soleil, une petite fille penchée sur un livre, les rues de Vaugirard dans le matin. Des enfants, des villages, le beau temps, voilà où s'est réfugiée la gravité. Pour le reste : « Mensonges des fiertés légitimes, mensonges des hontes respectables, mensonges des avides dévouements, mensonges des vertus dévorantes, c'est de vous qu'est faite l'endormeuse durée de nos existences... » Une réponse : l'esprit de fuite. Bernard Privat y apporte des dispositions faussement naïves, moqueuses, cruelles. On a le cœur un peu serré, car ce beau livre est à peine un livre. C'est une longue et raisonnable tristesse.

On pense, puisque la règle veut que tout livre en rappelle un autre, à Henri Calet. Le talent et le ton de Privat et ce que furent ceux de Calet sont fraternels. Quand il a encore le goût de ce qui vit, le détachement peut trouver de ces accents désespérés avec discrétion. Oui, décidément, Calet, la qualité de Calet. Il eût pu écrire, lui aussi, cette histoire plus rêvée que vécue ; il l'eût appelée, par exemple, *La vie — ou la mort — à la paresseuse...*

FRANÇOIS NOURISSIER.

(1) Ed. Gallimard, 216 pages, 700 francs.

« La Fanfaronne » par Geneviève Dormann

● ***Un curieux petit bout de bonne femme qui a grandi.***

GENEVIEVE DORMANN n'est pas tout à fait une inconnue. Ceux qui suivent, avec l'attention qu'il mérite, l'effort de Jean Cayrol (« Ecrire » n° 7 vient de paraître) se rappellent qu'« Ecrire » n° 2 contenait plusieurs textes de cette jeune femme, dont quelques-uns excellents : en particulier « Veritas », où nous était présenté un curieux petit bout de bonne femme, une gamine, intelligente, orgueilleuse, cabocharde, en guerre contre les religieuses de sa pension. Cette Catherine a grandi. La voilà devenue la Marianne de « La Fanfaronne » (1).

Sous prétexte qu'elle se sait intelligente (elle l'est, oui, elle le sait trop), qu'elle a lu de bons auteurs (elle vient de découvrir « Paludes »), qu'elle a de la répartie (championne du dialogue en « coups de raquette »), et que, mon Dieu, son petit cœur jusqu'à présent a peu battu, Marianne se croit forte. Ou plutôt elle joue à l'esprit fort : moi, je, l'amour, peuh !..., les autres, ah ! là là..., oui le plaisir, et coetera. Jusqu'au jour où Thomas l'enchanteur survient, qui joue le même jeu. Thomas l'enchanteur ou Thomas l'imposteur ? Et Marianne s'aperçoit qu'elle n'est pas si forte. Elle a beau crâner, ça fait mal.

Un œil de mouche

Geneviève Dormann nous raconte l'inévitable histoire triangulaire. Peu importe : la façon de donner vaut mieux que ce que l'on donne. On ne peut nier les qualités de cette prose souvent rapide, souvent jolie, parfois aiguë. On comprend que les maîtres de cette romancière soient Giraudoux et Laclos : Geneviève Dormann rêve d'habiller d'une prose étincelante sans faiblesse, les rapides assauts d'une escrime impitoyablement lucide et élégamment désinvolte. Il arrive qu'elle y réussisse. Il arrive aussi que ce récit bien conduit frise l'exercice de style — pernicieux Giraudoux. L'auteur montre alors trop son talent. On pense à un œil de mouche — des facettes partout, et toutes ces petites lumières. Cela risque de détourner notre attention d'une sensibilité fine, vive : sous le papillotement du style, la douleur de Marianne est quand même présente, cela saigne — un peu. Mais peut-être ce style faraud, cette phrase qui n'est pas sans rappeler le Nimier des meilleurs moments, sont-ils en accord avec le propos même du livre : après tout, Geneviève Dormann dit « je », et Marianne est manifestement fière de sa prose — fanfaronne sur ce point-là aussi.

JEAN-LOUIS BORY.

« Les Tentatives » par Christian Yve

● ***Jésus Satan, héros manichéen.***

SI le découpage du livre (2) en deux récits parallèles semble être fait d'une façon assez arbitraire, il faut dire que le ton général fait de ce roman un commentaire brillant, burlesque et romantique, de la vie d'un homme que rien ne sépare absolument de celle de ses semblables.

Le récit principal est la confession que fait à la femme qu'il aime, un homme de quarante-huit ans qui a le sentiment de l'inutilité de son existence passée. Le nom de ce personnage si désespéré est déjà un symbole puisque l'auteur l'appelle Jésus Satan, héros manichéen s'il en fut.

Echecs et méprises

En réinventant l'histoire de sa vie depuis le jour de sa naissance, Jésus Satan a la sagesse de ne plus distinguer le bien du mal. La vraie raison de sa révolte est de découvrir que la vie est faite de méprises, qu'elle est

→

(1) Ed. du Seuil. 188 pages. 650 F.
(2) Ed. Julliard - 200 pages - 690 francs.

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Christian PINEAU
Mon cher député

Victor Pironneau, avoué dans une préfecture de l'Ouest, maire et conseiller général, se laisse pousser jusqu'à la députation. Brave homme et Français moyen, Pironneau suivra l'itinéraire semé de problèmes et d'embûches de la vie parlementaire. Les pires pièges de la vie parisienne lui sont tendus, et son souci de l'intérêt général se heurte constamment aux exigences particulières de ses électeurs. Mais la philosophie un peu désabusée de Victor Pironneau lui permettra de ne jamais se brouiller avec sa propre conscience. Et les réflexions que l'auteur tire de son aventure, nées sous la plume de quelqu'un qui connaît fort bien ce dont il parle, ne manquent pas de piquant et ne manquent pas non plus d'une profonde vérité.

JULLIARD

FERNAND HAZAN ÉDITEUR
JACQUES VILLON
20 reproductions en couleurs
500 francs
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Chaque mois dans
MIROIR DE L'HISTOIRE
Les meilleurs auteurs
Une parfaite objectivité
Une présentation de classe
8 planches en couleurs
Au sommaire de DECEMBRE :
UN AUTRE DRAME POLITIQUE :
L'AFFAIRE CAILLAUX
par Maurice DUPLAY
LA BELLE AVENTURE DE MADAME DE POMPADOUR
par Charles KUNSTLER, de l'Institut
SUBVERSION AUX U.S.A. : LINCOLN ASSASSINÉ
par Claude ARAGONNES
QUAND MAISONNEUVE FONDAIT MONTRÉAL
par le comte FLEURY
LA GESTAPO ENTRE EN SCÈNE
par Jacques DELARUE
Ne confondez pas, demandez
MIROIR DE L'HISTOIRE
En vente partout : 150 francs

le Style Anglais 1750-1850

le nouveau volume de la collection "CONNAISSANCE DES ARTS"

Un siècle qui vit en même temps Chippendale, Adam et le style Regency, un siècle qui domine l'évolution du style décoratif d'aujourd'hui et, pour cette raison, le siècle que l'amateur doit connaître pour être initié à la décoration française actuelle.

Un splendide volume 24 × 32 cm, de 230 pages, avec plus de 800 reproductions dont 40 planches en couleurs. Reliure illustrée sous jaquette rhodoïd... **54 NF (5400)**

hachette

Le Club Français du Livre vous offre

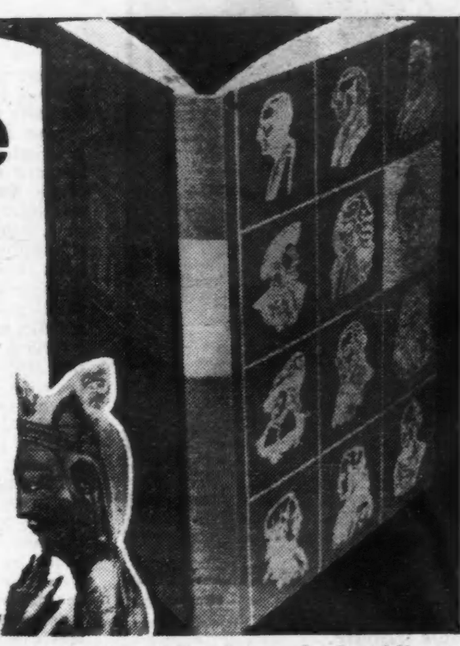
un livre gratuit

Bouddha

PAR ANDRÉ MIGOT

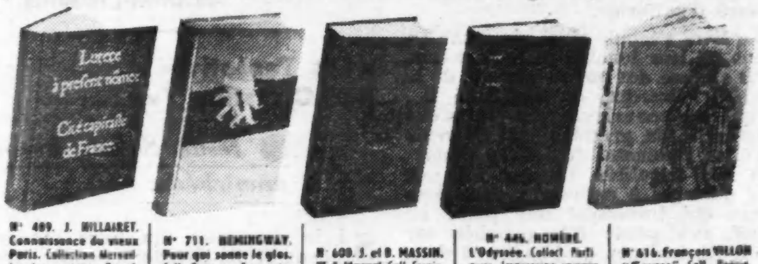
numéroté, hors commerce, somptueusement relié (qui vaudrait plus de 2.000 frs en librairie) - Impression soignée en 2 couleurs, couverture pleine toile brique, fers originaux. 3 cartes. 4 reproductions. 1 tableau généalogique.

Dans un monde où, comme le rappelait Mao-Tsé-Toung, "un homme sur quatre est Chinois", nul ne peut se permettre d'ignorer aujourd'hui une doctrine profondément ancrée dans cette pensée asiatique que nous aurons peut-être à affronter demain. Le livre d'André Migot vous fera comprendre comment peuvent coexister en Asie la doctrine séculaire de Bouddha et le communisme.



C'est pour vous faire connaître la qualité remarquable de ses éditions que le Club Français vous offre cet ouvrage de collectionneur. Pour le recevoir gratuitement il suffit de commander à un prix "club" très réduit l'un des magnifiques volumes reliés, numérotés, hors commerce, décrits ci-contre. Si par extraordinaire le livre choisi vous déçoit, vous avez le droit de nous le renvoyer dans les 3 jours : votre argent vous sera remboursé et vous conserverez le livre gratuit. Et ce n'est pas tout ; si vous gardez les deux volumes, vous devenez d'office membre du Club Français sans payer ni droit d'inscription ni cotisation et vous profitez d'incroyables avantages : vous pouvez acquérir au prix des livres brochés ordinaires des ouvrages numérotés, hors commerce, somptueusement reliés ; vous êtes abonné gratuitement à "Liens", passionnante revue mensuelle littéraire et artistique contenant une critique des nouveaux livres édités et la reproduction des reliures originales ; vous recevez en cours d'année des livres cadeaux, etc...

Pour recevoir gratuitement "Bouddha" par André Migot, il vous suffit de choisir l'un de ces magnifiques volumes



N° 489. J. HILLAIRET. Connaissance du vieux Paris. Collection Merveilles. Imp. soignée 2 coul. sur offset Sirène. Pl. toile jaune chinée. 600 repr. 650 pages - Frs 2.250	N° 711. HEMINGWAY. Pour qui sonne le glas. Coll. Romans. Fers orig. Pl. toile. Impres. soignée 2 coul. sur offset Sirène. 540 pages - Frs 1.480	N° 600. J. et B. MASSIN. W.A. Mozart. Coll. Essais. Pl. toile bleue 32 reprod. photo. 1 carte. 1 tableau. 1372 pages - Frs 2.190	N° 446. HOMÈRE. L'Odyssée. Collect. Parfaits. Impression soignée 2 coul. sur offset Sirène. Relié pleine peau verte. 624 pages - Frs 1.850	N° 616. François VILLON "Œuvres". Coll. Poésie. Relié pleine toile grège. 138 illustrations in texte. 256 pages - Frs 1.425
N° 564 "FANTASTIQUE" 60 récits de terreur réunis et présentés par R. Caillois. Collec. "Récits". Imp. soig. 2 coul. Relié pleine toile noire. Gardes imprimées. 594 pages - Frs 1.600	N° 556 RUTHERFORD PLATT. Le Fleuve de la vie. Coll. "Sciences". Impression soignée en 2 couleurs. Relié pleine toile blanche. 292 pages - Frs 1.300	N° 521 CYRANO DE BERGERAC Œuvres. Coll. "Merveilles" Impres. soignée en 2 coul. Pleine toile rose. 4 reprod. fac-similé. Gardes impr. 440 pages - Frs 1.285	N° 547 MARCEL JOUHANDEAU L'Imposteur. Collection "Récits". Impr. soignée 2 coul. Relié pleine toile jaune. Gardes imprimées. 224 pages - Frs 1.090	N° 560. ILYA ILF et EUGÈNE PÉTROV. Les Douze chaises. Collect. "Romans". Impres. soig. 2 coul. Relié pleine toile orange. Gardes imprim. 400 pages - Frs 1.360
N° 601. BRILLAT-SAVARIN. "Physiologie du Goût". Coll. Essais. Relié pl. toile caramel. 4 reproductions. 472 pages - Frs 1.530	N° 580. HERVÉ BAZIN. La Mort du Petit cheval. Coll. "Romans". Relié pl. toile noire. Gardes impr. 336 pages - Frs 1.270	N° 617. William SHAKESPEARE. Hamlet - Jules César. Traduction de Yves Bonnefoy. Coll. Classiques. Relié pleine toile blanche. 256 pages - Frs 1.100	N° 585. TOURGUENIEV. Premier amour. Coll. "Romans". Relié pl. toile mauve. Gardes imprimées. 212 pages - Frs 1.190	N° 611. Jules MICHELET. "La Sorcière". Coll. Classiques. Relié pl. toile violine. Gardes imprimées. 308 pages - Frs 1.360

LE CLUB FRANÇAIS DU LIVRE, 8 RUE DE LA PAIX, PARIS-2e

Veuillez m'envoyer gratuitement "Bouddha" par André Migot en même temps que le volume N° ______ de la liste ci-dessus dont je vous règle le montant inclus dans l'enveloppe — par mandat, chèque postal ou bancaire, virement complet avec ses 3 volets au C. C. P. PARIS 5608-39 (rayez les mentions inutiles). Les frais de port sont à la charge du Club. J'ai le droit de conserver "Bouddha" et de me faire rembourser mon argent en retournant le livre choisi dans les 3 jours.

Nom ______

Prénom ______

n° ______ *Rue* ______

Localité ______

Département ______

Si vous êtes déjà Membre du Club, indiquez ici votre N° d'Adhérent : ______

BON SERVICE X.719

Profitez de cette offre unique garantie 15 jours seulement. Postez aujourd'hui le Bon ci-contre.

basée sur la méprise. Maintenant qu'il le sait, il accepte de « recommencer exactement de la même manière ». C'est sa dernière phrase et, pour lui, la découverte de la vertu de l'ironie.

Avec ce récit, alterne celui de l'aventure d'un second personnage, jeune homme qui ne cesse pas de boire pour oublier le souvenir de ses échecs. Les deux récits ne se contrarient pas, ils se complètent plutôt dans la mesure où l'amertume du second fortifie l'ironie du premier. Il ne fait pas de doute que la sensibilité de l'auteur est tout entière tournée du côté de l'humour, qu'il attend de l'humour le succès de la tentative de son principal personnage. Ajoutons que le livre est plaisant à lire par le tour rapide et bref de l'écriture.

ANDRÉ DALMAS.

« Les Oliviers de la Justice » par Jean Pelegri

Le malheur d'être un Français d'Algérie.

IMMEDIATEMENT conquis par ce livre, je m'étais demandé : suis-je bon juge ? Jean Pelegri est en effet un ami d'enfance : nous avons passé une année, notre première, au lycée d'Alger, à côté l'un de l'autre, fermés l'un et l'autre, nous estimant sans nous confier, prolixes sur le quotidien, réservés sur l'essentiel, comme deux adolescents à pudeur méditerranéenne. C'était en 1937... Je n'avais pas revu Jean Pelegri jusqu'au moment où j'ai reçu son livre (1). Un vrai roman sur le malheur d'être Français d'Algérie.

Et puis j'ai appris que ce livre avait eu le rare privilège de séduire à la fois les nationalistes musulmans et le général de Gaulle. Cela m'a réconforté et décidé aussi à témoigner moi-même pour l'art et l'honnêteté de Pelegri.

Cette honnêteté de conquête qui est l'idéal des plus authentiques artistes et qui consiste à retrouver, par un art exigeant, l'expression simple de l'accord avec soi, Jean Pelegri vient d'en faire preuve avec d'autant plus de mérite que son sujet s'inscrit dans une dévorante actualité. J'ai pensé, en le lisant, à un Giono oublié et méconnu, celui de « Rondeur des jours » ; au Martin du Gard des « Cahiers d'Antoine », le dernier tome des Thibault ; et même parfois, devant certaines pages, à « Maître et Serviteur » — là où Tolstoï est le plus *honnête*.

La même pâte

Le père est mort et une certaine Algérie se meurt aussi. Le héros s'interroge : que faisait-il après la guerre en métropole tandis que tant d'agonies se préparaient ? : « *Quand j'étais petit, j'avais souvent rêvé à la mort de mon père. C'était toujours le même cauchemar* ». Et la mort de son Algérie ? Comment y penser ? : « *J'étais si fier de l'œuvre de mon père !* » Et pourtant les Anciens Combattants qui avaient senti qu'ils étaient du même pays, qui avaient vérifié une possibilité de vraie fraternité algérienne entre Européens et musulmans, sont partis « *fuyant le sale pays qu'ils aimaient tant* ». Ils ont laissé survenir la guerre et la torture, s'empoisonner les rapports, se figer les communautés. Pourquoi, demande en somme le héros, avons-nous accepté d'être les instruments d'une oppression ? Pourquoi ce destin de bourreaux ? Les victimes devaient nous donner l'âme qui nous manquait ; liés les uns aux autres, condamnés à vivre ensemble, pétris de la même pâte, pourquoi des juges qui ignorent tout de nous prétendraient-ils nous séparer ? Ainsi, Faulkner voulait-il se faire compléter dans le salut les Noirs et les Sudistes. Chez Pelegri, malgré les imperfections de la dernière partie, la simplicité atteint le vrai tragique.

Le souffle âpre du sirocco, le goût des rougets trempés de bière et de farine, le sacrifice d'un Européen pour un musulman, les lamentations d'un quartier arabe devant la mort du père, un Français, la présence du soleil et de la mer, tout cela décrit une Algérie au moment où les « oliviers de la justice » flambent...

JEAN DANIEL.

(1) Ed. Gallimard - 274 pages - 800 francs.

« Le Guépard », par Giuseppe Tomasi di Lampedusa

A l'époque de Danilo Dolci, le premier et le dernier livre d'un aristocrate désabusé.

CE livre (1) arrive précédé d'une légende. Il n'est pas ordinaire qu'un gentilhomme sicilien, duc de Palma et prince de Lampedusa, grand voyageur et amateur de belles-lettres, se décide à écrire un roman dans la dernière année de sa vie et meure une fois la dernière page achevée. Il n'est pas ordinaire non plus que d'un ouvrage de cette qualité se soient vendus, en Italie, où on ne lit pas, environ 150.000 exemplaires dans le cours d'une seule année (un succès aussi éclatant se traduirait, en France, par un tirage trois ou quatre fois plus élevé).

Apologie d'un déclin

Voici donc ce « Guépard », écrit entre 1955 et 1956, premier livre d'un homme de soixante ans et qui nous présente, dans la vision d'un aristocrate désabusé, un tableau de la Sicile en 1860, au moment de l'expédition garibaldienne des Mille, quand la monarchie féodale des Bourbons de Naples était sur le point d'être absorbée par la monarchie bourgeoise que Victor-Emmanuel et Cavour étendaient à toute l'Italie. C'est un roman historique, centré sur quelques figures : le prince palermitain Fabrizio, cinquante ans, observateur hautain et amusé des changements surprenants qui bouleversent les hiérarchies sociales de son île ; Tancredi, son neveu, jeune noble ruiné, brillant et ambitieux, qui réparera par un mariage avec une riche roturière l'incapacité économique de ses ascendants ; Angélique, l'épouse de Tancredi, fille d'un villageois enrichi, très belle, un peu vulgaire, mais sachant adopter par instinct la conduite qui fera d'une paysanne ignorante une des grandes dames du régime nouveau. Autour de ces personnages, tout le menu monde de l'éternelle comédie sociale : les déchus, les parvenus, les opportunistes, les aigris, sous l'œil froid et moqueur du prince, qui se distrait des petitesses humaines en regardant les étoiles dans son télescope.

C'est aussi un roman écrit, et bien écrit, un roman littéraire : et nul doute que ce retour au bien-écrire, à la phrase ample et touffue, ait contribué, non moins que la résurrection de personnages pourvus d'une forte identité psychologique, à faire du « Guépard », aux yeux des adversaires du néo-réalisme, le modèle et le champion d'une littérature que les romanciers italiens d'après guerre croyaient bien avoir enterrée. Le duc de Palma a lu Proust, il n'a pas lu Hemingway. Son style est un mélange de somptuosité et d'humour, dont ne rend pas compte, hélas ! la très plate traduction. Je n'ai pas reconnu, dans le texte français, la personnalité littéraire du prince, le charme, la lassitude de sa démarche, ni les images riches et amères en lesquelles il a exprimé si merveilleusement une sensualité alourdie par le pressentiment de la mort. Au lieu de l'apologie ironique d'un déclin, je n'ai trouvé, bien souvent, que la chronique d'un fait divers rédigée sèchement par un notaire de province qui aurait trop lu les romanciers français du XIX[e] siècle, avec une prédilection pour Stendhal.

Le démystificateur mystifié

En même temps qu'il remportait un grand succès de public, « Le Guépard » soulevait la colère des intellectuels de gauche, de Vittorini à Moravia. C'est un livre, en effet, réactionnaire, en dépit de sa liberté et de son audace apparentes à l'égard des nobles et des prêtres. Certains détails peuvent tromper : quand le prince Fabrizio, par son ironie corrosive, démystifie la passion amoureuse qui enchaîne Tancredi à Angélique, il est dans le vrai. Mais lorsque, du haut de sa bienveillance immuable, il semble approuver le remplacement du régime féodal par le régime bourgeois, ce n'est point qu'il ait admis ni même compris la nécessité historique d'une transformation économique et sociale de la Sicile : au contraire, il nie que cette transformation ait un autre motif que le besoin ridicule de s'agiter et de se leurrer qui s'empare périodiquement des hommes et les pousse à faire des révolutions aussi illusoires qu'innocentes. Au soir du plébiscite par lequel la Sicile approuve son rattachement au royaume du Piémont, l'auteur écrit : « On envoya au milieu du tonnerre des pétards un message au roi (le nouveau) et un autre au général ; quelques feux d'artifice tricolores grimpèrent au-dessus du village sombre, vers un ciel sans étoiles. A 8 heures, tout était fini et l'obscurité régna seule, comme chaque soir, depuis toujours. » Voilà un exemple typique de cette désinvolture suprême qui enchante les beaux esprits et leur permet de s'adonner à la méditation des vérités éternelles en négligeant les mesquines contingences de l'histoire. A force de tout contempler *sub specie aeternitatis*, le prince Fabrizio ne s'aperçoit pas que sa supériorité intellectuelle, si admirable au premier abord, au lieu de lui donner une prise réelle sur les choses, l'isole peu à peu dans un univers égoïste et abstrait. Dire que rien ne compte en regard de la pérennité des lois naturelles a toujours servi à justifier les oppressions et la misère : on comprend qu'un tel livre, à l'époque où un Danilo Dolci s'efforce de lutter, en Sicile justement, contre le fatalisme stérile des moralistes désabusés, paraisse faux et irritant.

La philosophie du prince de Lampedusa ne vaut pas cher. Que son héros ne réussisse point à s'insérer dans le contexte vivant de la réalité historique, soit. Mais que cette attitude ne nous soit pas proposée comme une attitude exemplaire, comme une sagesse. Que l'homme incapable d'activité politique ne vienne pas nous dire qu'il faut, pour guider les autres, se tromper d'abord soi-même. En prétendant crever toutes les illusions, il s'attribue une liberté illusoire. En niant la lutte des classes, il reste l'homme de sa classe. Il croit que planer, c'est s'affranchir. Son propos de tout démystifier l'amène à être dupe. Et même cette nuit, et même cette mort, qu'il invoque toujours, pour les opposer à la communauté des hommes dont il s'est, par faiblesse, rejeté, a-t-il le droit de s'appuyer sur elles et d'en espérer le salut ? Ne lui sont-elles pas trop commodes ? Ne sont-elles pas de creux artifices littéraires qui l'abusent et lui servent à cacher sa défaite ?

DOMINIQUE FERNANDEZ.

GIUSEPPE TOMASI DI LAMPEDUSA.
L'œil froid et moqueur d'un prince.

(1) Aux Editions du Seuil. 256 pages, 960 francs.

ENTRETIEN

Le charme Blondin

Antoine Blondin, que pensez-vous de la politique, de l'alcool, du Goncourt, des paupiettes, du sport, de l'amitié ?

L'Express. — Qu'est-ce qu'écrire pour vous ?

A. BLONDIN. — Ça n'est valable que pour moi seul. Cela me donne un mal de chien. Et puis il y a des moments où, par éclairs, cela ne m'ennuie pas trop. « Un singe en hiver » m'a ennuyé d'un bout à l'autre. Je ne me suis permis aucune satisfaction, pas de morceaux de bravoure, pas de calembours...

— Qui vous viennent très facilement ?

A. BLONDIN. — Extrêmement. Chez moi, en écriture, le premier mouvement est toujours mauvais. Je peux être tranquille là-dessus. C'est pourquoi j'hésite énormément.

— Il vous a fallu combien de temps pour écrire « Un singe en hiver » ?

A. BLONDIN. — Il m'est difficile de le dire exactement parce que j'avais déjà fait un essai sur ce livre il y a deux ans. Il me semblait que le sujet exigeait une façon d'écrire tout à fait différente de celle qui avait été la mienne jusque-là. J'ai essayé, et cela ne marchait pas du tout. Pas du tout. Alors j'ai renoncé en me disant : « C'est un sujet qui n'est pas pour moi, il faut l'envoyer à Steinbeck ou à un autre. Mais ceux-là s'en moquent parce qu'ils ont leurs propres sujets... »

Et puis je l'ai repris cette année et j'ai trahi le sujet en le tirant vers un personnage qu'au début je trouvais secondaire. En somme, c'est un sujet raté.

Pas dans le coup...

— Autrement dit, vous avez trahi votre sujet pour demeurer fidèle à votre façon d'écrire ?

A. BLONDIN. — En fait, j'ai écrit un peu à côté de ma respiration, mais j'étais néanmoins plus à l'aise qu'au cours de la tentative précédente, qui m'a paru un calvaire abominable.

— Pourquoi dites-vous dans des entretiens que vous êtes réactionnaire ?

A. BLONDIN. — Parce que c'est la vérité. En fait, je le dis plutôt par fidélité.

— A quoi ?

A. BLONDIN. — A une image de moi. Un jeune homme très attaché à son pays, dans son pays, avec des racines très profondes (ce n'est pas mon cas du tout). Mais je corrige : en un sens, je suis anarchisant. Je corrige de façon à me mettre à l'aise.

— Il ne me semble pas que le mot « réactionnaire » soit attaché à la touchante image que vous évoquez, mais à une attitude politique.

A. BLONDIN. — Je n'ai pas le sentiment d'être dans le coup, pour une multitude de raisons, et les formes du progrès m'intimident énormément.

— Qu'est-ce que vous appelez « progrès » ?

A. BLONDIN. — Tout. Les voitures... Ça va jusqu'à la Sécurité sociale, les Allocations familiales. Notez que tout cela me plaît beaucoup, quoi que je n'en bénéficie pas. Je ne suis pas du tout dans ce train-là, mais je le salue au passage. Je ne fais que le regarder et même le regarder partir. Puis je me retrouve à l'époque mérovingienne et, me sentant tout seul, j'ai une réaction que j'appelle « anarchisante ».

— Etes-vous si seul ? Vous avez beaucoup d'amitiés parmi les écrivains.

A. BLONDIN. — Il y a un monsieur dont je ne comprenais pas du tout l'humour qui m'a fait dire, dans une interview, que je voyais Roger Nimier comme un géant sur la route des lettres, et loin derrière lui, Racine, Molière... Mais je n'ai rien dit de semblable. Il y a une amitié qui me lie à Nimier, très profonde, mais qui correspond aux mouchoirs que l'on se prête. Je ne crois que nous ayons

→

ANDRÉ SCHWARZ-BART
Le dernier des Justes
Prix GONCOURT
SEUIL

Petit LITTRÉ
2.472 pages
Un vol. format 10 x 21 relié pleine toile 2 couleurs
Voici enfin réédité le texte intégral et seul conforme de l'abrégé du DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE réalisé en un seul volume par A. BEAUJEAN avec l'approbation d'Emile LITTRE.
"Rien ne manque à cet ouvrage de ce qui peut ou doit s'y trouver." E. Littré
Gallimard Hachette
Prix............2.950 Fr
Jusqu'au 10 décembre 1959, chez votre libraire, prix de souscription 2.700 Fr

PRIX DE FAVEUR de souscription pour les étrennes
2.750 frs par mois en 10 versements ou 24.000 frs au comptant
TIRAGE LIMITÉ
La première édition intégrale de MONSIEUR NICOLAS OU LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ de Restif de la Bretonne
le plus rare des chefs-d'œuvre français
"Oui, c'est un livre admirable. Il me semble qu'il couvre et illumine tout le 18e siècle. Rousseau est fade près de lui." Jean PAULHAN
Illustré de 96 gravures d'époque en 6 volumes reliés pleine toile sous rhodoïd.
Tirage sur fabrication spéciale de vergé teinté. Exemplaires numérotés.
Edition réalisée par Jean-Jacques Pauvert.
Livraison franco de port et d'emballage pour la métropole.
Documentation illustrée sur demande.
SOUSCRIVEZ AUJOURD'HUI MÊME A LA LIBRAIRIE DES TUILERIES (Catalogues périodiques)
7, rue du 29 Juillet, Paris 1er - OPE. 14-74 - C.C.P. PARIS 16-659-65

Le tome II des MERVEILLES DU LOUVRE
"DE LA RENAISSANCE A NOS JOURS"
est paru !

Un somptueux ouvrage de la "Collection Réalités", 25x32 cm, de 352 pages, avec plusieurs centaines d'illustrations en noir et en couleurs, relié pleine toile sous jaquette, 72 NF (7200 F)
hachette

jamais discuté littérature ensemble. Je crois qu'il n'aime pas du tout ce que je fais, il trouve que je suis parmi les quatre cents plus mauvais écrivains vivants...

Les gens de l'extérieur veulent voir des complicités littéraires, un gang, un clan... On est allé jusqu'à inventer une école littéraire entre gens qui ne se voient jamais. J'ai vu Jacques Laurent une fois, c'était en 1950. C'est tout de même drôle que l'amitié offusque tellement.

— N'avez-vous pas les uns et les autres une attitude littéraire, ou politique, comme vous voudrez, semblable ?

A. BLONDIN. — Qu'appelez-vous une « attitude » ? En fait, tout cela est parti d'un article dans « L'Express » il y a quelques années. On y disait : les écrivains de droite se définissent en ceci que la politique ne transparaît pas dans leurs écrits. Bon et alors ?

— Ce n'est pas tout à fait cela. On disait qu'il y avait un tempérament d'écrivain de droite et un tempérament d'écrivain de gauche. C'est du reste une évidence. Vous n'allez pas me dire que cela vous a appris quelque chose ?

A. BLONDIN. — Cela m'a troublé beaucoup. Mais vous trouvez vraiment des points communs entre nous ?

— Certainement. Il me semble qu'il y a chez l'écrivain de droite une sorte d'incapacité de penser que le monde puisse changer en mieux, ou même simplement en bien. Vous dites que vous n'aimez pas le progrès, mais personne n'est content de voir Paris se transformer en garage. Cependant, il y a un progrès réel, politique, qui passe par la Sécurité sociale...

A. BLONDIN. — Le progrès social, je ne le récuse pas.

— C'est pourtant l'impression qu'on a.

A. BLONDIN. — Si je n'aimais pas le progrès, j'irais pêcher des grenouilles dans un fossé. En réalité, je dois beaucoup au progrès, mais il me dépasse de très très loin et je n'y suis pas à l'aise.

J'étais Faucon Rouge...

— On vous parle « progrès social » et vous répondez « désagrément personnel ».

A. BLONDIN. — Vous me demandez... Alors je vous réponds... En fait, je ne pense pas du tout à moi. J'ai le sentiment de penser beaucoup aux autres, et même de ne penser qu'à eux. On me le reproche dans ma famille. Vous dites que je suis un homme de droite... Mais en réalité, ces idées, je ne les ai pas constamment en tête. Je vous jure que je suis si loin de toutes ces questions que ça ne m'intéresse pas du tout... Si j'apprécie le progrès social, c'est surtout dans l'ensemble parce que je ne suis pas dans le coup.

— N'y est-on pas toujours, d'une façon ou d'une autre ?

A. BLONDIN. — J'étais « Faucon rouge » quand j'avais seize ou dix-sept ans. Cela me passionnait. Et je me suis nettement désintéressé de la politique quand j'ai commencé à avoir énormément de soucis personnels. Et je n'arrête pas d'en avoir. Alors le luxe que je me donne, c'est de ne pas m'occuper de politique.

— Ce qui est justement une attitude d'écrivain de droite.

A. BLONDIN. — Mais non, je ne peux pas l'admettre. La politique, cela peut concerner l'homme, mais pas l'écrivain. Je fais tout à fait le partage entre l'homme et l'écrivain, surtout dans mon cas personnel. (Vous voyez, je parle encore de moi !)

— Pourquoi cela ?

A. BLONDIN. — Parce que lorsque j'écris je suis vraiment obligé de « me sortir » de moi-même pour faire ces quinze heures de travail. Quand je m'arrête, il y a la vie qui rentre... Quelqu'un d'autre. Je me dis aussi que mon métier, c'est de raconter tant bien que mal certaines histoires.

— La droite, justement, ce peut être une certaine façon de raconter des histoires. Un style. Mais puisque vous vous refusez à l'admettre, revenons à votre livre. On a dit qu' « Un singe en hiver » était un roman sur l'ivresse. Etes-vous d'accord ?

A. BLONDIN. — Pas du tout. L'ivresse est là comme un moyen. Il pourrait aussi bien s'agir de la drogue, ou même, à la limite, de l'homosexualité... et ce serait le même sujet... Pas tout à fait, mais presque. Parce que l'ivresse n'est pas une passion, elle crée des états particuliers...

— A un moment vous dites que l'alcool est un tremplin vers une autre vie ; ensuite vous en parlez comme d'un grand vice...

A. BLONDIN. — J'en parle surtout comme d'un châtiment, comme de la rançon de quelque chose, la rançon d'un état de communication face aux autres. J'en parle comme d'une clé pour aller ailleurs. Et puis en réalité il s'avère qu'on ne va pas très loin et qu'on aurait dû le savoir. Mais il y a quand même eu une minute d'illusion. Ce n'est pas du tout un livre sans moralité.

Une rature me consterne

— Vos personnages se sont-ils retrouvés dans l'ivresse ?

A. BLONDIN. — Si l'ivresse porte un drame, ce n'est pas un drame passionnel, c'est un drame mécanique, un accident mécanique : on boit ensemble et on est saoul tout seul. C'est une chose fâcheuse. C'est pourquoi les ivrognes sont tristes, butés, entêtés et très souvent furieux. Mais la communication est-elle une chose possible ? Je connais des quantités de gens qui courent après. Voilà le vrai drame.

— Comment écrivez-vous ?

A. BLONDIN. — Couché. Et quinze heures de suite, au moins, ou vingt heures. C'est parce que je travaille tellement de temps d'affilée que j'écris couché. Il est intolérable et horriblement fatigant de rester assis.

Il m'arrive de ne tracer qu'un mot toutes les quatre heures... C'est affolant... Je ne fais pas de brouillon du tout parce que si j'en faisais, je n'aurais jamais le courage de recommencer. Et puis tout tient à des choses aussi bêtes que la forme de l'écriture. J'ai une jolie écriture, très lisible. La vue d'une rature dans une page me plonge dans la consternation la plus noire. Une ligne qui monte un peu trop m'ennuie beaucoup, je baisse la suivante par compensation. C'est du fétichisme.

— Allez-vous écrire un autre roman ?

A. BLONDIN. — Pas de sitôt.

— Qu'est-ce qui vous donne envie d'écrire un livre ?

A. BLONDIN. — Rien.

La femme qu'on aime

— Qu'est-ce qui y parvient ? Ne me dites pas que c'est votre éditeur !

A. BLONDIN. — C'est pourtant un peu cela. Il est vrai que lui aussi est un ami. Tout ce que je fais, c'est par amitié... En fait, je suis troublé par cela que beaucoup de gens qui ont à peu près mon âge se mettent brusquement à ne plus écrire du tout. Georges Arnaud, par exemple, et Nimier. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles je me suis quand même laissé aller à écrire un livre. En me disant : qu'est-ce qu'il y a ? Un drame, un piège ? Est-il possible qu'on puisse oublier comment on faisait ?

En somme, je voudrais faire travailler les autres. Alors je leur dis que l'eau n'est pas trop froide. Il faut

VLADIMIR NABOKOV
LOLITA
100.000 ex.
nrf

toujours un imbécile pour plonger le premier et crier aux autres que l'eau est bonne.

Donc ce serait par dévouement. J'écris par charité.

— Ou par amitié... Qu'est-ce que c'est donc que vous appelez amitié ?

A. BLONDIN. — Il faudrait un débat entier.

— Alors quelle différence faites-vous entre quelqu'un qui est votre ami et quelqu'un qui ne l'est pas ?

A. BLONDIN. — Quelqu'un qui n'est pas mon ami, c'est quelqu'un que je ne connais pas. Il est rare que je n'aime pas quelqu'un quand je l'ai approché.

— Dans « Un singe en hiver », Fouquet, le jeune homme, déclare qu'il aime rester au seuil de lui-même, quitte à trop parler de lui, tant est grande son envie d'apprivoiser les autres. Faut-il y voir en Fouquet un reflet de vous-même ?

A. BLONDIN. — Au départ, c'était le vieux qui m'intéressait vraiment. Mais par des fautes de méthode, je me suis trouvé ramené une fois de plus vers ce personnage de jeune homme, un personnage qui pratiquement encombre tous mes livres et qui, finalement, doit me ressembler un peu.

En fait, c'est le vieux qui m'intéressait, ça m'a bien aidé. Je me disais : il faut que je travaille, avec cette épouvantable frousse que j'ai ; et j'ai acheté du grand papier et fait le plan d'une ville entière, en m'amusant. J'ai passé là un très bon moment.

— Il y a aussi un personnage de vieille dame, qui ne parle qu'anglais.

A. BLONDIN. — C'est une histoire vraie. Je sais qu'elle existe. En fait, une empoisonneuse considérable.

Je suis obsédé par le problème du vieillissement. Ce n'est pas supportable de voir les autres vieillir. Ceux qui se résignent me font de la peine et ceux qui ne se résignent pas peut-être encore plus.

— Et Quentin, est-ce qu'il se résigne ?

A. BLONDIN. — Il était résigné. Mais le jeune homme, Fouquet, lui a rendu une clé. Maintenant, qu'est-ce qu'il va devenir ? Il n'est pas sûr qu'il ne soit pas plus heureux qu'avant l'arrivée de l'autre.

Dix ans d'Anatole France

— L'autre, le jeune, reviendra-t-il le voir ?

A. BLONDIN. — Jamais. Il en mourra d'envie tout le temps, il y pensera tout le temps. Mais il ne reviendra pas.

— Pratiquez-vous des sports vous-même ?

A. BLONDIN. — Avant la guerre, je faisais de la course à pied et du football. De la course à pied pour faire un sport de vérité et du football pour faire un sport d'équipe. La course à pied est un sport de vérité : quand on « vaut » 2 minutes sur 800 mètres, ce n'est pas 2 minutes 1/10, c'est exactement 2 minutes, c'est la vérité.

Et puis l'équipe, c'est formidable. Je parle du phénomène collectif de l'équipe. Il y a de bons et de mauvais éléments, techniquement parlant, et tout cela se pardonne et se console.

— Quelle nostalgie pour un « anarchiste » ! N'êtes-vous pas aussi féru de cuisine ?

A. BLONDIN. — J'ai fait beaucoup de cuisine. J'en fais moins maintenant parce que la cuisine implique une maison et que je n'ai pas de maison actuellement. Oui, j'ai de l'expérience, je n'ai pas de sagesse, mais j'ai de l'expérience.

— Cette recette de « paupiettes », dans « Un singe en hiver », elle est de vous ?

A. BLONDIN. — Je l'ai créée. Je suis en contradiction avec énormément de bons auteurs, en cuisine. Remarquez, ces paupiettes, je les rate parfois, et ça peut avoir l'air cochon et gras... Mais les gens ne s'intéressent plus beaucoup à la cuisine. En province davantage. Moi, je ne mange rien, je ne suis pas capable d'avaler une bouchée. On en revient toujours à la même chose : je ne fais pas la cuisine pour moi tout seul, je la fais pour des gens. Ce sont des liens, des intentions, des messages.

— N'avez-vous pas aussi obtenu une licence de philosophie ?

A. BLONDIN. — Oui, je me préparais au professorat. Ç'aurait été ma joie. J'aurais éprouvé les pires difficultés, mais ç'aurait été ma joie. Peut-être une manière de ne pas quitter l'école trop tôt.

— D'où vient que si souvent les écrivains de droite aiment tant évoquer tout ce qui touche à la classe ?

A. BLONDIN. — Parce que dans « classe », il y a classique ; dans classique, il y a passé ou dépassé, il y a racine, brouillon, terroir, terreau...

Jeune homme, pousse-toi...

Mais parlez-moi, vous, de la Nouvelle Vague. Ces jeunes gens, je n'en connais à peu près pas, seulement cela me passionne. Vingt ans, c'est un virage. C'est l'âge du service ; c'est l'âge de la détermination... Et puis c'est la première génération que je vois affleurer dont je pourrais être le père.

Quand je me trouve devant une jeune fille, cela me fait de l'effet. De même quand un militaire barbu me dit : « Jeune homme, pousse-toi. » Je me dis : je pourrais être ton père.

— Avez-vous des enfants ?

A. BLONDIN. — J'ai deux filles qui ont 13 et 14 ans. Elles ne veulent strictement rien faire. C'est un problème terrible, elles veulent danser... Bien sûr, il y a le cinéma, la télévision, la multiplication des journaux... Elles me stupéfient par leur façon d'être au courant de tout.

L'autre jour, elles m'ont appelé au téléphone et la plus petite, qui est la tendresse même, m'a dit : « J'espère que tu n'es pas déçu pour le Goncourt ? » J'ai dit : « Non, non. » — « Eh bien ! je t'embrasse beaucoup quand même. » Je lui ai dit : « Et ta sœur, elle ne m'embrasse pas ? » Et elle répond : « Non, elle est contente que ce soit Schwarz-Bart qui ait eu le prix, parce qu'il a été ajusteur, et toi, tu as eu toutes les facilités ! » Je trouve ça très bien.

Alors on comprend qu'elles ne fassent plus rien en classe. Si on a déjà une tête pleine de choses comme cela, le chah d'Iran, Brigitte Bardot, Soraya, il n'y a plus de place pour l'abstraction : ce qui se passe dans le quotidien est beaucoup plus drôle. Ce n'est pas plus mal, en somme, puisque en principe les études sont faites pour préparer à la lecture du journal. Alors si on commence déjà à lire le journal, pourquoi faire des études ?

Plus tard, si elles se fatiguent du journal, peut-être feront-elles des études.

— Quand avez-vous écrit votre livre précédent ?

A. BLONDIN. — Il y a quatre ans. Et l'autre, quatre ans auparavant. Ce n'est pas comme ça qu'on fait une œuvre.

— Désirez-vous faire une œuvre ?

A. BLONDIN. — J'aimerais bien, mais pour cela il faudrait que je me sente un avenir devant moi. Ce n'est pas mon cas. La route me paraît bouchée.

— Allons donc !

A. BLONDIN. — Ce sont peut-être des idées que l'on se fait.., Si, si... Pour les autres, au contraire, tout s'épanouit : l'avenir s'ouvre vers de grands horizons... Je vais essayer de regarder l'horizon...

— Il y a un phénomène souvent capté, qui s'appelle le « charme Blondin ». Qu'est-ce que c'est, à votre avis ?

A. BLONDIN. — Ça doit être un bégaiement.

(Marquis.)

ANTOINE BLONDIN, 37 ANS.
« Il faut toujours un imbécile pour plonger le premier et crier aux autres que l'eau est bonne... »

resse, mais celui-là, je ne le connais pas. Il n'existe pas dans le civil, dans le commerce humain.

— Il y a aussi Suzanne, sa femme, qui est très sympathique.

A. BLONDIN. — Je n'ai pas su lui donner le poids qu'il fallait auprès du vieux, pour que cela joue au détriment de l'autre, du jeune, qui a pour lui l'avantage invraisemblable d'avoir cette petite fille, cette petite fille qui fait pleurer dans les chaumières et aide beaucoup ce personnage à prendre de l'importance.

— Il n'est pas énormément question de l'amour...

A. BLONDIN. — En fait, il y en a beaucoup. C'est un livre qui se passe en une semaine, au moment où le personnage amoureux de l'histoire essaie d'oublier qu'il est dans la tristesse. Et c'est essentiellement une tristesse d'amour. Comme il dit : « Il n'a pas la clé. » C'est ainsi qu'il se définit au départ. Cette clé, c'est celle qui ramène chez la femme qu'on aime. C'est la clé d'une maison qu'on pourrait appeler un foyer. Par là, je crois qu'il y a de l'amour dans « Un singe en hiver ». Evidemment, il n'y a pas de scènes d'amour.

— Qu'est-ce que c'est que ce lieu où se passe l'action, Tigreville ?

A. BLONDIN. — Rien du tout. Mais

— Qu'est-ce que vous lisez ?

A. BLONDIN. — Anatole France, depuis dix ans, tout le temps.

— A-t-il tellement écrit ?

A. BLONDIN. — Je le relis. Il me donne une musique, une forme de pensée, et surtout un mode d'appréhension du monde que j'aurais bien voulu faire mien; mais, en fait, je n'ai pas la santé morale, ni finalement l'égoïsme de France. Je n'ai même pas sa culture.

— N'est-il pas terriblement caustique pour un auteur de chevet ?

A. BLONDIN. — Il est un peu « seco », mais par moments on découvre des choses moelleuses et on est fou de joie de savoir que dans tout cela il y a un peu de douceur.

— Oui, un pauvre cœur qui pourrit sans air ! Lisez-vous les journaux ?

A. BLONDIN. — Un seul, « L'Equipe ». J'y écris aussi. Il y a cinq ans, j'avais déjà suivi le Tour de France pour « L'Equipe », et le rédacteur en chef m'a dit : « *Est-ce que vous ne voudriez pas, chaque semaine, commenter librement...* » J'ai compris et toutes les semaines je fais quelque chose qui est un peu comme le Bloc-Notes de Mauriac.

En fait, j'ai arrêté pendant que j'écrivais, mais je vais le reprendre.

ALFRED KERN
L'AMOUR PROFANE
"un livre qui ensorcelle"
MATTHIEU GALEY
(Arts)
nrf

CLAIRE SAINTE-SOLINE
CASTOR
ET
POLLUX
Roman : 750 fr. Edit. originale "LES CAHIERS VERTS"
GRASSET

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte :

● ***Gaby Morlay : je ne me dédouble pas, je me démultiplie. — « Moranbong » : peut-être le « Païsa » de la Corée. — Unitel : programme américain sur les écrans de télévision français. — L'événement de la semaine : première à Cologne.***

(Bernand)

GABY MORLAY.
Pas de fatigue.

CETTE semaine, deux dames réapparaissent à Paris. Deux dames dont les noms évoquent bien des souvenirs. L'une est blonde, sophistiquée, chevalier de la Légion d'honneur. L'autre est rousse, naturelle, chevalier de la Légion d'honneur. Elles ont toutes les deux fait rêver des collégiens qui sont maintenant anciens combattants, et peut-être même grands-pères.

L'une, c'est Marlène, dont le prénom à lui seul est un nom. C'est « L'Angle Bleu », qui vient chanter à Paris pour la première fois (quinze jours au théâtre de l'Etoile).

L'autre, c'est Blanche François, mi-Bretonne, mi-Vendéenne, cinquième enfant d'une famille nourrie aux « piochons » (c'est ainsi que se nomment les cœurs de choux, base de l'alimentation vendéenne !) et plus connue sous le nom de Gaby Morlay. C'est « Le Voile Bleu » (1). Et, pour la génération précédente, c'est l'héroïne de Bernstein qui fit pleurer Paris douze ans de suite au théâtre du Gymnase, qui jouait « Mélo » avec Pierre Blanchar et Charles Boyer, des jeunes premiers comme il n'en existe plus. C'est « *la* » vedette de l'entre-deux-guerres.

Et voilà que Gaby Morlay, qui débuta en 1913, à seize ans, comme figurante, retrouve un public fidèle qui l'attend, comme autrefôis, à la sortie du théâtre. Elle crée cette semaine, dans « Long Voyage vers la nuit », pièce autobiographique d'O'Neill, le rôle de la mère de l'auteur. Une mère morphinomane dans un climat de folie. Une pièce qui fut triomphale à Broadway, jouée par Florence Eldridge et Fredric March.

Depuis trois ans, Paris ne l'a pas vue, mais pendant ce temps, changeant de ville chaque jour, Gaby Morlay (« *Je ne connais pas la fatigue* ») a parcouru les théâtres de province et ceux de bien des pays étrangers en jouant « Lorsque l'enfant paraît ». Elle a fait salle comble avec cette pièce six ans et demi durant, et elle raconte ce marathon infernal avec des rires clairs et innocents qui s'égrènent très haut.

Sur son visage, une beauté dont les canons définissent une époque : les cheveux bouclés comme une poupée, les sourires épanouis de jeune fille au printemps, les yeux brillants, toujours prêts à s'émouvoir. Comme nous sommes loin des canons actuels, des bouches boudeuses, des poitrines provocantes, des airs désabusés...

Gaby Morlay parle très vite. Elle a joué beaucoup de rôles mélodramatiques qui m'ont donné d'elle une image un peu « gnan-gnan » et je m'étonne devant cette femme vive, nerveuse, si à l'aise avec elle-même.

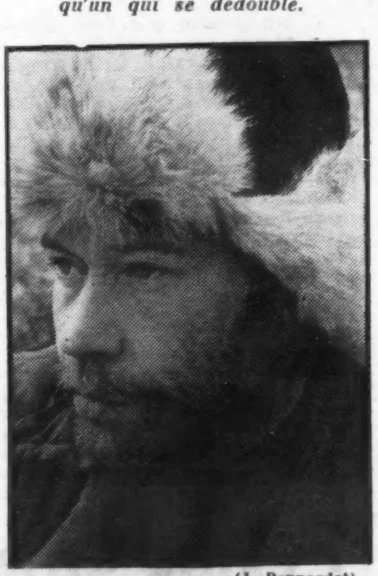
— *Jouer six ans la même pièce. Non, cela ne me gêne pas. On se supporte bien soi-même beaucoup plus longtemps. L'essentiel, pour moi, c'est au contraire de jouer, d'être quelqu'un sur la scène, et quelqu'un d'autre en dehors. Je suis « Gémeaux », un caractère complètement double. Je calme mon instabilité en jouant. C'est un moyen de se fuir soi-même. Je me demande ce que je serais devenue sans le théâtre. J'aime partir tout le temps. C'est pour cela que j'adore les tournées. On est toujours ailleurs. Quand j'étais au Gymnase, Bernstein ne nous accordait jamais un seul jour de relâche. Alors, j'allais tous les soirs dîner au buffet de la gare de Lyon. Je choisissais un train. J'imaginais que je le prenais.*

— Pensez-vous que les jeunes actrices actuelles feront de longues carrières ?

— *Certaines peut-être. Celles dont le talent est au moins égal à la publicité. Quelle horreur, cette publicité ! On aurait rougi, dans le temps* (elle dit : « dans le temps » avec beaucoup de simplicité), *d'étaler sa vie intime au grand jour, de faire la liste de ses fiancés et de ses caprices. Avant, on allait applaudir un acteur parce qu'on l'aimait. Maintenant, on y va parce qu'on en parle. Et comme on se lasse de parler longtemps des mêmes personnes, le succès ne dure pas.*

Il faut aussi bien choisir ses rôles. Cette fois, je suis contente. Au lieu de me dédoubler, je me démultiplie, puisque mon personnage est déjà celui de quelqu'un qui se dédouble.

(1) Film de Jean Stelli tourné en 1942, où Gaby Morlay échangeait pour la première fois, avec un immense succès, son emploi de jeune première contre un personnage de gouvernante vieille fille.



(J. Bonnardot)

J.-C. BONNARDOT.
Pas d'interprète.

A Bruxelles, le succès d'« Hiroshima » connaît d'austères prolongements. Les étudiants de l'Institut Solvay de sociologie auront pendant six mois, une fois par semaine, des cours d' « Hiroshima », dans le cadre du cours général de « Problèmes de communications des masses ». Edgar Morin, chargé de recherches au C.N.R.S., fera quatre exposés sur le film d'Alain Resnais.

★

COMMENCEE bien timidement, l'aventure de Jean-Claude Bonnardot est peut-être, elle aussi, appelée à des dénouements inattendus.

Ancien acteur, ancien parachutiste des F.F.L., Bonnardot est devenu figurant-conseiller technique pour un film, « Bataillon du ciel », qui lui a donné le goût du cinéma. Emprunt de caméra, de pellicule, cheminement désormais classique, Bonnardot a tourné seul, à la sauvette, deux ou trois courts métrages avant de partir en Corée du Nord avec un groupe de journalistes et un objectif prêté par la firme Dyaliscope.

Les Coréens ont le sens de la publicité. Rarement voyage fut aussi rentable : C. Lanzmann, S. Zegel, écrivirent de longs reportages, Gatti découvrit le théâtre, Marker ramena un album : « Coréennes », et J.-C. Bonnardot réalisa un grand vrai film : « Moranbong », où la Corée du Nord et ses vastes paysages plats s'inscrivent avec un charme infini dans le cadre du large écran.

(Archives.)

NICOLAS NABOKOV.
Pas de whisky.

Quand il est arrivé en Corée, Bonnardot pensait filmer ce qu'il voyait, faire peut-être un court métrage. Le gouvernement coréen, au courant de ses intentions, mit gratuitement à sa disposition une équipe de soixante-dix personnes et les studios assez démantelés de Pyong Yang, cette capitale aux maisons-champignons qui reçut 478.000 bombes : une par habitant.

Bonnardot est finalement resté treize mois en Corée. Il a écrit avec Gatti le scénario du film qui, à travers l'amour d'une jeune comédienne et d'un soldat, retrace l'épopée tragique de ce pays anéanti par la guerre.

Le tournage par moins 30°, les travellings fabriqués avec des tuyaux de chauffage central, l'incompréhension générale (il y avait un seul interprète), l'enregistrement des dialogues coréens, de la musique, à raccorder en France avec le commentaire (travail miraculeux de l'ingénieur du son) ne sont pas les moindres mérites de ce beau film réalisé grâce aux Coréens, mais à force d'une énorme volonté.

Encore un pour qui Rossellini est un maître. Bonnardot aimerait que « Moranbong » soit à la Corée ce que « Païsa » fut à l'Italie. Le public en jugera pour peu que les distributeurs s'en mêlent.

AVEC un peu de chance, d'ici quatre ans environ (un an de pourparlers, deux ans de construction, un an d'essai), les Français pourront recevoir les programmes de la T.V. américaine.

Une compagnie internationale, la U.N.I.T.E.L., est en train de mettre sur pied à travers le monde un système de télécommunications par relais d'une puissance encore inégalée (dont la portée dépasse l'horizon) qui permettra sans câble et sans brouillage la transmission téléphone, télétype, téléfac-similé, télévision, etc.

Pour l'instant, même la Russie, déjà contactée, a donné un accord de principe à cette installation géante qui doit sillonner le monde. En utilisant pour bases les terres polaires comme les îles du Pacifique, il n'y a pas sur notre planète de distance plus longue que 400 km sans base terrestre.

La Unitel risque de se heurter aux sociétés qui viennent de dépenser plus de cinquante millions de dollars pour l'installation de câbles (que cette nouvelle installation rendrait périmés), mais les gouvernements semblent favorables à la future organisation.

Pour recevoir en France les émissions américaines en 525 lignes, il faudra d'abord les convertir en 819 lignes. Il paraît que c'est enfantin.

★

ENFIN, l'événement mondain parisien de cette semaine a eu lieu à Cologne. La première mondiale d'un opéra de Nicolas Nabokov (2), « La Mort de Raspoutine », avait attiré dans la ville allemande non seulement la critique musicale internationale, mais aussi le « Tout-Paris », le « Tout-Londres » et le « Tout-New York ».

Dans les wagons Pullman du Trans-Europe-Express, un des trains internationaux les plus rapides et les plus luxueux (où toutefois le bar ne sert pas de whisky, signe infaillible que l'Angleterre ne fait pas encore partie du Marché commun), on se serait cru à une « générale ».

Cet opéra de Nabokov est la première réalisation importante du nouvel administrateur de l'Opéra de Cologne, Oscar-Fritz Schuh, dont le nom est connu par tous les habitués du Festival de Salzbourg. Schuh espère faire de Cologne un centre musical : la prochaine création qu'il annonce est une nouvelle œuvre de Strawinsky.

Sa tâche ne sera pas facile : l'opéra reconstruit après la guerre, dans un style ultra-moderne, n'a pas les faveurs du public qui l'a baptisé « le tombeau de l'administrateur inconnu ». Mais si son architecture peut prêter à discussion, son immense scène, pourvue de toutes les perfections techniques, a permis à Schuh de présenter une mise en scène extraordinaire qui conduit les spectateurs de la cour des tsars aux tavernes louches où Raspoutine fêtait ses orgies.

Denise Duval, notre compatriote, a connu un grand succès. C'est cependant la réception offerte dans le plus grand hôtel de la ville, face à la cathédrale, qui connut vraiment l'approbation unanime.

MICHELE MANCEAUX.

(2) Cousin du père de « Lolita ».

TNP - RTF

Présence de la Musique Contemporaine

Disques VEGA
avec la participation de l'Orchestre Radio-Symphonique de Paris

★

PREMIER CONCERT :
Lundi 30 novembre à 20 h. 15

★

Œuvres de
JEAN-LOUIS MARTINET
DARIUS MILHAUD
LUIGI NONO - MIHALOVICI
(deux premières auditions en France)

Direction : Pierre DERVAUX
Présentation : Claude ROSTAND
Au Palais de Chaillot
Prix des places : 200, 300, 400 fr.

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX.

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 30	18 h.	SIEGFRIED (en allemand) sous la dir. de M. R. KRAUS de l'Opéra de Berlin	Mercr. 2 déc.	21 h.	DON PASQUALE
Mercr. 2 déc.	20 h. 45	SOIR DE FETE SYMPHONIE FANTASTIQUE LE PALAIS DE CRISTAL	Jeudi 3......	20 h. 45	LE CHATEAU DE BARBE BLEUE - CONCERTO - LA VOIX HUMAINE
Vendredi 4 ..	20 h.	FAUST	Vendredi 4..	21 h.	SPECTACLE DE BALLETS
Samedi 5....	20 h.	FAUST	Samedi 5....	20 h. 45	LE CHATEAU DE BARBE-BLEUE - CONCERTO - LA VOIX HUMAINE
Dimanche 6..	21 h.	RIGOLETTO	Dimanche 6..	14 h. 30	LE CHATEAU DE BARBE-BLEUE - CONCERTO - LA VOIX HUMAINE

SKI NOËL

EN AUTRICHE, SUISSE, ALLEMAGNE, FRANCE, ITALIE

Départs les 19, 22 et 23 décembre 1959 - Départs hebdomadaires de Noël à Pâques

Les meilleures stations à partir de : 27.000 francs
(voyage compris, gratuité sur les remontées mécaniques)

CITE-CLUB UNIVERSITAIRE
33, boulevard de Courcelles - PARIS (8e) - LAB. 04-11

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *Danielle Darrieux : c'est elle et c'est une autre. — Marcel Achard : qu'y a-t-il derrière ces lunettes démesurées ? — Balzac : je n'aurais pas pu répondre.*

« MADAME D ». J'ai cru d'abord que c'était le titre d'un film. Je n'ai jamais su bien lire un programme de télévision. Mais non : il s'agit d'une jeune femme qui occupera l'écran à peu près seule : Danielle Darrieux. Le monde entier la connaît, mais moi depuis plus longtemps que tout le monde. Un correspondant va me reprocher encore cette manie que j'ai de vouloir être le premier à avoir connu les gens. Mais, cher correspondant, ce n'est pas ma faute si Raymond Oliver est Langonais et si l'auberge de son père m'était déjà familière il y a trente ans.

Ce n'est pas ma faute non plus si le docteur Darrieux, d'origine bordelaise comme moi-même, logeait rue de la Pompe, tout près de l'immeuble que j'habitais durant mes jeunes et fécondes années et s'il choisissait mes verres de lunettes et s'il était le père d'une ravissante petite Danielle qui allait chaque matin avec mes deux filles au couvent de la Tour. Ce n'est pas ma faute si j'entendais mes enfants répéter : « *Danielle sait tout faire. Elle fait tout bien.* » C'était une merveille. Elle chantait, elle dansait, elle jouait la comédie, ce qui ne l'empêchait pas de coudre, de tricoter, de faire le café comme personne... La voici. C'est elle et c'est une autre. Les femmes aujourd'hui effacent la vie sur leur visage. Elle ne souffre pas qu'on l'interroge. Dieu merci, le « Que pensez-vous de l'amour, Danielle ? » nous est épargné. Elle chante à la perfection. Qui en aurait douté ? Mais j'aurais préféré revoir l'admirable comédienne qu'elle est, qui a peut-être donné sa mesure à l'écran, non au théâtre, il me semble.

★

« GROS plan » de Marcel Achard. Il a écrit ces jours-ci qu'il n'aimait pas son gros plan, qu'il se voyait lui-même avec « les yeux sévères de Mauriac ». Je puis le lui dire maintenant : on m'avait prévenu que ce serait un sacrilège, que nous allions assister aux facéties scandaleuses d'un clown académicien. Eh bien ! je ne sais si on y a apporté des retouches, mais rien de ce que nous avons vu et entendu n'aurait pu faire froncer les sourcils à l'académicien le plus sourcilleux.

MAIS que vous êtes secret, cher Marcel Achard ! Au fond, vous ne nous avez rien livré sur l'essentiel. Vous n'avez pas donné dans le piège. L'animal pris sous nos yeux dans les filets du « Gros plan » n'était pas cet inconnu : Marcel Achard, mais le personnage parisien, charmant, trop charmant, dont nous n'ignorons rien, sauf ce qu'il dissimule au-dedans de lui. Qu'y a-t-il derrière ces lunettes démesurées ? Nous ne le savons pas plus aujourd'hui qu'hier. Vous n'avez que des amis, dites-vous, et c'est vrai. Mais c'est précisément le signe que vous avez dissimulé avec soin ce que les hommes supportent mal de connaître et que le plus souvent ils exècrent et qui nous suscite un monde d'ennemis : cette part de nous-mêmes qui rend témoignage, qui dit non ou qui dit oui, quel que soit l'objet de ce oui et de ce non, c'est cette adhésion ou ce refus qui nous rend odieux : je suis payé pour le savoir.

MARCEL ACHARD. (Agip.)
Il ne se démaquille jamais.

DANIELLE DARRIEUX.
Elle ne souffre pas qu'on l'interroge.

A quoi avez-vous dit non, cher Marcel Achard ? A quoi avez-vous dit oui ? Sinon ouvertement, du moins dans le secret ? Voilà ce que le « Gros plan » aurait dû faire remonter à la surface. Je ne vous en fais certes pas grief ; je vous en louerais plutôt ; c'est votre droit de donner le change au public. J'adresse le reproche non à vous, mais à Pierre Cardinal, si la raison d'être du « Gros plan » est, comme je le crois, d'obliger le patient à se mettre à table. Il est une machine non peut-être à détecter le mensonge, mais à frayer un chemin vers ce que l'un de mes professeurs appelait « l'arrière-boutique ».

NOUS ne savons pas plus aujourd'hui qu'hier si Marcel Achard qui se promène comme un gros chat familier, depuis tant d'années, dans les coulisses de Paris, incline à droite ou à gauche, s'il a réagi comme ça ou comme ci aux diverses dates de notre sinistre histoire, s'il croit à Dieu ou seulement au Diable, s'il est athée ou seulement agnostique, ou s'il s'en moque comme de colin-tampon.

Toutes ces questions paraissent saugrenues à propos d'Achard ? C'est bien pourquoi elles me semblent être celles qui l'eussent obligé à vider son sac. Et si vraiment il ne s'intéresse à rien d'autre qu'à ce petit monde du théâtre qu'encadre le pare-brise qui lui sert de lunettes, c'eût été intéressant de l'obliger à en convenir. Mais comme l'auteur de « Voulez-vous jouer avec moâ ? » et de « Jean de la Lune » est en vérité un poète et qu'il est un personnage poétique, j'incline à penser, quant à moi, que son cas n'est pas simple, qu'il se ramène à la défense d'un être très tendre, abrité derrière le personnage qu'il joue. Le théâtre n'est pas seulement son métier, mais son alibi. Il ne quitte jamais le plateau ni la coulisse, il ne se démaquille jamais. Je le connais trop peu pour en juger... mais peut-être est-il de ces hommes dont on ne découvre le vrai visage que si on les voit endormis. Un mort, même si nous l'avons beaucoup connu et beaucoup aimé, est presque toujours un étranger.

Vous voyez, cher Marcel Achard, que votre « Gros plan » m'a fait rêver. Vous y avez joué votre personnage à merveille. C'est vous qui avez gagné : n'en doutez pas.

★

LA machine à détecter le mensonge, on l'a montrée précisément aux téléspectateurs, on l'a fait manœuvrer sous leurs yeux. Elle m'a inspiré l'horreur de tout ce qui viole le secret de l'être humain, par des procédés mécaniques. Jamais, à aucune époque, l'âme ne fut traquée comme aujourd'hui. Cette série de questions posées au patient dont le moindre souffle, le moindre battement et jusqu'à sa sueur sont enregistrés, interprétés par des diagrammes, je m'étonne qu'il en puisse venir aucune certitude. Car la question cruciale qui oblige le coupable à se trahir ne peut-elle, chez un innocent émotif, et justement parce qu'il est innocent, susciter les mêmes modifications physiologiques? Mais nul doute qu'il y ait réponse à cela.

★

JE me flattais de bien connaître Balzac. « La Comédie humaine » m'était un univers familier. La jeune balzacienne du « Gros Lot » qui va dimanche prochain jouer ses cinq millions, m'a rejeté dans les ténèbres extérieures avec les faux balzaciens qui se vantent de connaître ce qu'ils ignorent. Je n'aurais pu répondre à aucune des questions posées...

FRANÇOIS MAURIAC.

THÉÂTRE

La chronique de Robert Kanters

● *« Mon Père avait raison » : plus d'aujourd'hui et pas encore d'avant-hier.*

LE théâtre de Sacha Guitry, c'est par excellence le théâtre de papa — en train de mourir lui aussi. Ces comédies et ces proverbes d'une amoralité souriante et futile n'ont pas vieilli : ils se sont éventés. Un père parle à son fils des femmes et du plaisir. Mari abandonné, le fils se consacrera pendant des années à l'éducation de son grand garçon. Et puis il vieillira en jouissant des plaisirs et des femmes : son père avait raison. Tous les soins sont donnés au scintillement des formules, aux mots brillants, à l'esprit. On se tire avec une pirouette cocasse de toute situation qui pourrait prendre un peu de poids ou de sérieux : c'est le vide qui a horreur de la nature.

Ne soyons pas trop sévères cependant : des mots, il y en a de drôles, des situations de théâtre pur, il y en a de plaisantes et d'ingénieuses — et de l'esprit il y en a beaucoup. Simplement, c'est un théâtre qui en est à un mauvais moment de sa vie posthume : il n'est plus assez d'aujourd'hui, il n'est pas encore assez d'avant-hier, pour nous amuser et nous attendrir comme Feydeau et Labiche. Dans vingt ans, dans trente ans, un autre Roger Planchon reprendra ces piécettes, les secouera, les décapera et on sourira peut-être de ce comique en francs légers.

Au contraire, il m'a semblé que les excellents comédiens de cette reprise ralentissaient un peu le jeu, comme s'ils étaient freinés par le respect d'une grande ombre. Après tout, ce n'est pas Marivaux, c'est sa banlieue, comme dit à peu près Ciboulette. Mme Valentine Tessier, M. André Luguet se laisseront vite gagner par l'aisance de Mme Marie Daems et de M. Jean-Pierre Aumont qui n'arrête pas, lui, d'être jeune et rayonnant (1).

Le Héros et le Soldat

Les pièces plaisantes de Bernard Shaw seraient-elles ses meilleures pièces ? Plaisante en tout cas, la comédie « anti-romantique » du « Héros et le Soldat » ne cesse pas de l'être. C'est vif, nerveux, ficelé avec plus que de l'adresse, de la malice, si bien qu'on en arrive à écouter cette histoire d'un soldat d'opérette sans s'apercevoir qu'il n'y a pas de musique. Fort bonne interprétation par M. René Dupuy et sa compagnie (Georges Audoubert, Gib Grossac, Chantal Gobert, etc.) (2).

ROBERT KANTERS.

(1) Théâtre de la Madeleine.
(2) Théâtre Gramont.

Sofradiam 38 r. de châteaudun Paris 9e
Rexon automatique
reXon
dépoussiéreur électro-statique. En vente chez les disquaires.

CINEMA D'ESSAI - CAUMARTIN - OPE. 81-50
DES ENFANTS, DES MÈRES ET UN GÉNÉRAL
« *Un film courageux, émouvant... dont on ne se débarrasse pas aisément la mémoire* » - Denis VINCENT (« *L'Express* »)
de LASLO BENEDEK (v. o.)

ODÉON THEATRE DE FRANCE Renaud-Barrault
TÊTE D'OR
LA PETITE MOLIÈRE

CINÉMA

Orson Welles

L'événement cinématographique de la semaine, ce n'est pas « Chaleurs d'été », de Louis-Félix, ce film prétendument « jeune cinéma », qui prouve seulement que n'est pas Vadim qui veut ; ce n'est pas non plus « Signé : Arsène Lupin », d'Yves Robert, qui n'est qu'une agréable comédie de boulevard.

C'est un film vieux de dix-neuf ans, sorti en France il y a treize ans : « Citizen Kane », d'Orson Welles.

A l'époque, le film avait fait sensation, à la fois par la personnalité de son auteur, par son sujet et par sa forme.

Welles, qui avait alors vingt-cinq ans, était déjà célèbre, entre autres par son activité théâtrale et par ses émission de radio à la N.B.C., parmi lesquelles le retentissant programme sur les Martiens, qui fit passer sur l'Amérique un vent de panique. Cette célébrité lui avait valu, avec la R.K.O., liée financièrement avec la N.B.C., un contrat unique dans l'histoire de Hollywood : le droit de tourner un film par an, dont il serait, à son gré, le réalisateur, le scénariste ou l'interprète, avec 150.000 dollars d'avance et 25 % sur les bénéfices bruts.

Le projet de Welles, au moment de la signature du contrat, était de tourner « Le Cœur des ténèbres », d'après une nouvelle de Joseph Conrad. La R.K.O. prétendant lui réduire son budget, et Dita Parlo, qu'il voulait comme interprète, étant bloquée en France par la guerre, il renonça à ce projet, songea un moment à faire un film policier, et se décida finalement pour « Citizen Kane », qui fut commencé le 30 juillet 1940, terminé le 23 octobre et monté en neuf mois.

Le « Citoyen Kane » avait un modèle dans la réalité, le magnat de la presse, William Randolph Hearst. Alerté par sa « columnist » Louella Parsons, Hearst fit tout pour arrêter le film, puis pour le boycotter : il n'en réduisit pas l'importance, mais il en brisa la carrière commerciale. Welles dut attendre 1942 pour tourner son deuxième film : « La Splendeur des Amberson ».

L'activité de Welles, depuis, ne s'est jamais ralentie et il faudrait une page entière de ce journal pour énumérer toutes les émissions de télévision, les pièces ou les films dont il a été l'auteur, le metteur en scène ou l'interprète.

On peut seulement citer les films dont il a signé la réalisation : « Le Criminel » (1946), « La Dame de Shanghaï » (1947), « Macbeth » (1947), « Othello » (1952), « Dossier secret » (1955), « La Soif du Mal » (1957). Banni de Hollywood après « La Dame de Shanghaï », Welles n'y est revenu que par la petite porte avec « La Soif du Mal ». Sa dernière œuvre est un « Don Quichotte », tourné au Mexique en 1957 (avec ses propres capitaux, gagnés comme interprète des autres) et encore au montage.

En ce moment, Orson Welles tourne à Paris dans une production de Darryl Zanuck. Jean Cau est allé « reconnaître » le Welles de 1959, tandis que François Truffaut, le jeune réalisateur des « 400 coups » acceptait d'aller revoir « Citizen Kane » pour en parler aux lecteurs de « L'Express ».

les Reproductions
Spitzer
sont les meilleures
14, rue la Boétie - ANJ.00-32
Catalogue E sur demande

● *François Truffaut est allé revoir « Citizen Kane », le rêve de tous les rats de cinémathèque.*

La sortie de « Citizen Kane » en juillet 1946 fut un événement extraordinaire pour les cinéphiles de notre génération. Depuis la Libération, on découvrait le cinéma américain et l'on brûlait l'un après l'autre tous les réalisateurs français que nous avions admirés, faute de mieux, pendant la guerre. Plus forte encore notre désaffection pour les acteurs français au profit des américains ; à bas Pierre Fresnay, Jean Marais, Edwige Feuillère, Raimu, Michèle Morgan, vive Cary Grant, Humphrey Bogart, James Stewart, Gary Cooper, Lauren Bacall, Gene Tierney, Ida Lupino, Edward G. Robinson...

Nous aimions tout, pourvu que ce fût hollywoodien, et nous ingurgitions autant de versions originales que de versions doublées. Nous aimions jusqu'au style de doublage — quelle perversion ! — à tel point qu'en arrivant au milieu d'un « thriller » (1), je pouvais dire si la voix française de Bogart était celle de Claude Péran ou celle de Raymond Loyer (2). Et le soir, en m'endormant, je m'efforçais de réentendre les inflexions de la voix chaude et modulée de Claire Guibert (2), entendue cent fois derrière l'apparence de Lauren Bacall, Ingrid Bergman, Ida Lupino et tant d'autres.

C'est « Citizen Kane », qui n'exista jamais qu'en v.o., qui nous désintoxiqua et fit de nous des cinéphiles exigeants. Ce film a suscité, je crois, un très grand nombre de vocations de cinéastes.

Il fut exploité pendant cinq ou six ans et nous allions le voir à chaque passage ; sorti au Marbeuf, il repassa à l'Artistic, aux Reflets, au Studio Raspail, au Studio Parnasse, et justement au Ciné-Opéra qui est devenu le Vendôme où il ressort aujourd'hui.

Malgré son très mauvais sous-titrage (c'est toujours le même, hélas !), « Citizen Kane », sans doute par la richesse de sa bande sonore, nous dégoûta presque définitivement du doublage.

(1) Thriller : film policier « noir ».
(2) Comédiens spécialisés dans le doublage.

Nous avons aimé ce film parce qu'il était total : psychologique, social, poétique, dramatique, comique, baroque, rigoureux. C'est une démonstration de la volonté de puissance et une dérision de la volonté de puissance, c'est un hymne à la jeunesse et une méditation sur la vieillesse, un essai sur la vanité de toute ambition matérielle et de toute activité humaine en même temps qu'un poème sur la vieillesse, et la solitude des êtres exceptionnels, génies ou monstres ou monstrueux génies.

Un pari délirant

C'est tout à la fois un *premier* film par son aspect fourre-tout expérimental et un *dernier* film par sa peinture globale du monde.

Je n'ai compris qu'aujourd'hui, treize ans après ce grand choc de juillet 1946, pourquoi « Citizen Kane » est le film qu'il est et en quoi il est unique ; c'est qu'il est le seul *premier* film réalisé par un homme célèbre. Chaplin n'était qu'un petit mime émigré quand il débuta ; Renoir n'était, aux yeux de la profession, qu'un fils à papa s'occupant de cinéma en amateur en dilapidant l'argent de sa famille (rien de neuf, donc, dans le Landerneau) ; Hitchcock n'était qu'un dessinateur de génériques qui montait en grade lorsqu'il réalisa « Blackmail » ; Orson Welles, lui, était connu de toute l'Amérique — et pas seulement par son émission sur les Martiens. Il était un homme célèbre que l'on attendait au tournant (« Silence, un génie tourne ! », ironisaient les journaux), si bien qu'il était contraint de faire non un film qui lui permettrait de s'immiscer dans l'industrie, mais LE film, celui qui les résumerait tous et préfigurerait tous les autres. Et, mon Dieu, ce pari délirant n'est pas loin d'avoir été tenu.

Mes sentiments de spectateur 1959 à la reprise de « Citizen Kane » ? Pas une ride, comme on dit, et pourtant j'ai le sentiment que si j'avais dix ans de moins et que je sois le cinéphile qui attend depuis des années de voir ce film dont on parle tant dans les histoires du cinéma, je serais cruellement déçu.

« Citizen Kane » est classé parmi les dix meilleurs films du monde et naturellement je ne suis pas d'accord. D'abord parce que ma liste change chaque année au fur et à mesure des nouvelles visions et des reprises et surtout parce qu'elle ne tient pas compte de l'importance historique des films. A « Citizen Kane », je préfère «Othello», voire « Monsieur Arkadin », « La Splendeur des Amberson » et peut-être même « La Dame de Shanghaï ». L'essentiel est ailleurs, effectivement.

Orson Welles est sûrement l'un des dix plus grands cinéastes du monde, puisque l'on peut contester son talent, mais non son génie. (« *M. Orson Welles est un génie sans talent* », « Le New-Yorker ».) Tourner « Citizen Kane » à vingt-cinq ans, n'est-ce pas le rêve de tous les rats de cinémathèque ?

Orson Welles était un homme de radio, un journaliste et un homme de théâtre ; comme, hormis le miracle du génie, il n'y a pas de miracle dans « Citizen Kane », ce film révèle effectivement, si on l'observe froidement, les qualités d'um homme de radio, d'un journaliste et d'un homme de théâtre.

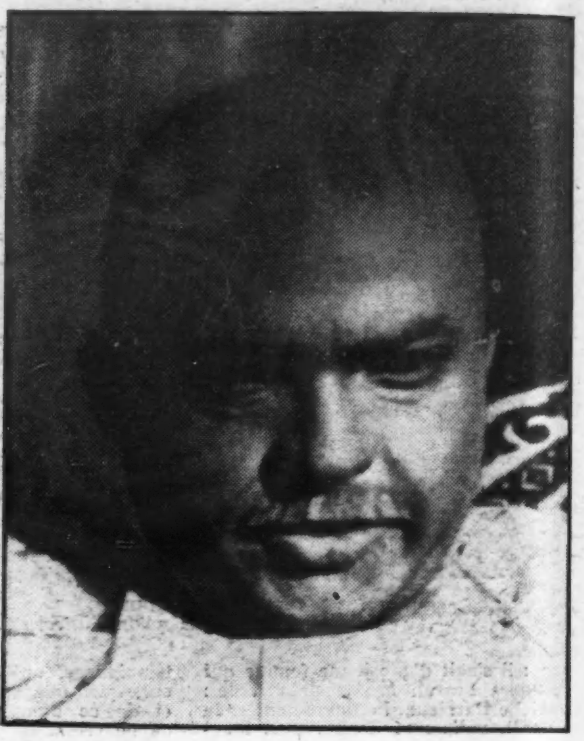
Le revoyant, je m'aperçois que je le connaissais par cœur, mais comme un disque plutôt que comme un film ; je n'étais pas toujours certain de l'image qui allait suivre, mais je l'étais du son qui allait éclater, du timbre de voix de tel personnage qui allait prendre la parole, de l'enchaînement musical qui amènerait la séquence suivante.

Si « Tchin-Tchin » est la seule pièce à Paris qui ait une valeur auditive, c'est que Billetdoux est le seul auteur dramatique qui vienne, comme Orson Welles, de la radio, et c'est pourquoi il connaît la valeur de tel accent opposé à tel autre, celle des enchaînements musicaux et que sa pièce, comme le film d'Orson Welles, évoque, par sa richesse sonore, un film radiophonique.

Un film de journaliste

J'ai aimé la différenciation formulée par Nabokov dans ses interviews entre les *journalistes* (comme Hemingway) et les *artistes* (comme Proust).

A cet égard, « Citizen Kane » est d'abord le film d'un journaliste et l'on pourrait parler de *mise en page* autant que de *mise en scène*. La moitié des plans sont truqués dans ce film, qui devient presque un film d'animation à force de tripatouillages de pellicule. Combien de plans basés sur la profondeur de champ sont obtenus à partir du truquage de « *cache contre-cache* » qui est l'équivalent cinématographique de la photo-montage des journaux à sensation ? Les derniers



CINQ TÊTES ET...
To be or not to be... Etre ou ne pas être...

UNION RATIONALISTE
Conférence à la Sorbonne
Alfred SAUVY
« L'ARGENT, CETTE ABSTRACTION »
sous la présidence de M. Albert Châtelet
Mardi 1er décembre, à 20 h. 45
Amphithéâtre Descartes
17, rue de la Sorbonne

LA BRUYERE - Dir. VITALY
L'EFFET GLAPION
d'Audiberti
Mise en scène de G. VITALY

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

LUTECE
29 rue jussieu - métro jussieu
les nègres
de jean genêt
odé 61-67

films de Hitchcock, par exemple, comportent aussi énormément de trucages, mais eux presque invisibles, puisque destinés à renforcer le réalisme.

« Citizen Kane » est donc un film de *journaliste* par rapport au suivant : « La Splendeur des Amberson », qui sera un film *d'artiste* et qui d'ailleurs sera réalisé en opposition constante à « Citizen Kane », scènes longues, primauté de l'acteur sur la caméra, dilatation du temps réel, etc.

Si « Citizen Kane » a vieilli, c'est par son côté expérimental. Tout se passe comme si Orson Welles, dans son fabuleux orgueil, avait refusé les règles du cinéma, ses limites optiques et comme si, à coups de trucs — plus astucieux et réussis les uns que les autres — il avait amené son film à ressembler plastiquement aux « comics » américains où la fantaisie du dessinateur permet de placer un personnage en gros plan, puis, derrière lui, son interlocuteur en pied et, au fond du dessin, trente personnes dont le tracé des cravates est aussi net que la verrue sur le nez du personnage en gros plan. C'est ce miracle, unique, car jamais réédité, qui s'accomplit devant nous cinquante fois de suite.

Une morale inventée

Autre surprise : ce film qui paraissait démentiel de luxe et de richesse nous semble aujourd'hui fait avec des bouts de ficelles et littéralement bricolé ; il y a très peu de figuration, mais beaucoup de stocks-shots (3), beaucoup de grands meubles, mais beaucoup de murs dessinés en trompe-l'œil et surtout beaucoup de gros plans de sonnettes, de cymbales, de journaux, beaucoup de fondus-enchaînés. Mais cette mystification même tourne à l'avantage de l'enfant prodige de Kenosha (4), nous connaissons trop de films américains ou européens qui ont coûté des fortunes et nous semblent étriqués, minables.

Ce qu'on y trouve déjà, mais que l'on retrouvera mieux exprimé dans le reste de son œuvre, c'est une philosophie du monde à la fois très personnelle, très généreuse et très noble. Aucune vulgarité, aucune mesquinerie dans ce film pourtant satirique ; une morale inventée et inventive, antibourgeoise et anti-conventionnelle, qui est une morale du comportement, des choses à faire et des choses à ne pas faire.

Il faudrait pouvoir opposer, dans une étude particulière, les cinéastes sédentaires aux cinéastes voyageurs. Les premiers filment des histoires et ne parviennent que très difficilement à passer, vers la fin de leur carrière, des idées particulières aux idées générales, tandis que les seconds, peu à peu, insensiblement, parviennent à filmer le monde. De par leur condition sociale qui les maintient sédentaires, les critiques, qu'ils soient littéraires ou cinématographiques, sont toujours insensibles aux plus fortes beautés des films de Renoir, Rossellini, Hitchcock, Welles, parce que ce sont des idées d'hommes itinérants, d'émigrés, d'observateurs internationaux.

Dans les plus grands films de notre époque, il y a toujours une scène d'aéroport, la plus belle étant celle de « Dossier secret », lorsque, l'avion étant complet, M. Arkadin offre 10.000 dollars à qui lui cédera son billet.

Mais je deviens trop bavard, il vaut mieux que je m'arrête.

FRANÇOIS TRUFFAUT.

(3) Archives cinématographiques, vieilles bandes d'actualités, etc.

(4) Ville natale de Welles dans le Wisconsin, selon les biographies officielles.

(Agip)

(Agip)

(Holmès)

...CINQ NEZ D'ORSON WELLES. (*)
Essere or non essere... Sein oder nicht sein.

Première en France du film
SOLEDAD
GALA
présenté par
Mme Jeanne BOITEL
de la Comédie-Française
au profit de
L'ASSOCIATION POUR LE DEVELOPPEMENT DE LA RECHERCHE MEDICALE FRANÇAISE
REIN ET CIRCULATION
THÉATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
Samedi 28 novembre à 21 heures
Réservez vos places
TENUE DE COCKTAIL

STUDIO DES CHAMPS-ELYSEES
ONCLE VANIA
de TCHEKHOV
100e
par la Compagnie Sacha PITOEFF
BAL. 60-87

AGRICULTEURS - 8, r. d'Athènes. TRI. 91-48
LE MILLION
de
RENE CLAIR

● ***Orson Welles, à Paris, ne veut voir aucun journaliste. Mais Jean Cau a passé trois jours avec lui.***

ÇA doit, à mon avis, peser une tonne et mesurer trois mètres, mais il paraît que la frayeur me trouble la vue et des indigènes m'affirmeront que ça ne pèse que 280 livres pour six pieds trois pouces de hauteur. Ça ne marche pas : ça se meut, ça roule et ça avance vers vous comme l'immense forêt de Macbeth. Ça ne tourne pas : ça vire avec une noble lenteur comme un croiseur de bataille. Ça ne respire pas : ça souffle comme un cétacé. Ça ne parle pas : ça gronde comme un volcan. Ça ne crie pas : ça pousse des rugissements qui terrorisent les populations d'alentour. Ça ne rit pas : ça craque en explosions à décrocher les lustres et à briser les vitres. Si c'est un homme, ça, je veux bien être pendu.

Or (qu'on me pende !) aux côtés de Juliette Gréco et de Bradford Dillman, Orson Welles tourne aux studios de Boulogne « Crack in the mirror », film tiré du très beau roman de Marcel Haedrich : « Drame dans un miroir ». M. Zanuck produit la chose qui coûtera 800 millions. M. Richard Fleisher la dirige.

Moïse en smoking

Tout est à peu près tranquille sur le plateau. M. Zanuck mange paisiblement un cigare. M. Fleisher discute avec Gréco.... Des individus de tous les sexes tripotent des caméras, des projecteurs, des câbles, des boîtes de maquillage, vont et viennent, déplacent ceci et cela. Dans ce décor qui représente l'entrée, les salons et la salle à manger d'un appartement aux dimensions gigantesques, ils paraissent un peu pygmées, c'est tout ce qu'on peut dire.

Mais, précédé par des tonnerres, voici qu'apparaît Moïse en smoking marchant dans la nuée. Le bâton de commandement est un cigare à assommer un bœuf. Le peuple des assistants, des machinistes, des figurants et des et cætera, s'ouvre sur son passage comme la mer Rouge devant les Hébreux. Et de s'aplatir ferme contre les cloisons, et de s'écarter, et de disparaître sous terre. Welles avance. Seigneur, vous l'avez fait puissant et solitaire ! Seigneur, qu'il est gros !

Aussitôt s'opèrent des miracles : l'appartement gigantesque rapetisse, le cigare de M. Zanuck devient brindille, M. Fleisher se change en souris, les caméras sont jouets de mécano, les voix se transforment en pépiements. M. Dillman — jeune premier de son état — se volatilise et Juliette Gréco, brave comme tout, s'efforce d'exister avec une témérité que je salue. Je m'approche. Des grondements venus de très loin, de là-haut, de la tête monstrueuse embrumée par les nuages cigaresques, m'apprennent que non, que ça n'a pas le temps de parler avec des journalistes, que ça regrette... Ma chance aura été que le verre de Mister Welles fût vide. Un ganymède barbu s'avança avec célérité. « Bring me another drink !... » roula le tonnerre qui me demanda si j'avais envie d'un whisky. J'affirmai avec aplomb qu'un verre de ce liquide (que j'abhorre) me comblerait d'aise. Nous bûmes. La glace était rompue. Néron leva le pouce et accepta ma dérisoire présence à ses fabuleux côtés.

On l'appela pour tourner. Il vira noblement, tira sur son gilet, grommela et se dirigea vers le haut bout de la table où il était censé porter un toast à Juliette Gréco. Un moustique-brosseur se précipite sur lui et le brosse ; un moustique - maquilleur armé d'une peau de chamois, je le jure, lui éponge le front, d'où perle en permanence une transpiration parfumée au whisky ; un moustique-pompier éteint le cigare ; un moustique-habilleur redresse le nœud papillon. On tourne. Quelque chose me dit que Mister Welles déclame le texte qu'il lui plaît, joue comme il lui plaît et se soucie de l'existence de M. Fleisher comme de celle de son premier cigare. En gros, je ne me trompe pas. On tourne...

La postérité retiendra qu'à la fin de la journée je me retrouvai dans la loge (deux pièces) d'Orson Welles. Avec la surprenante grâce des mastodontes, il s'effaça, me pria d'entrer, m'invita à m'asseoir... Non, non, je ne le dérangeais pas. Au contraire. J'avais envie de boire un verre, hein ? Pardi ! Lui aussi ! Fine Napoléon, cognac, whisky, pendant trois jours, et de par l'extrême urbanité de M. Welles à mon égard, vous me fûtes eau claire. Je vous bus par conscience professionnelle. Je remercie le ciel de n'avoir pas inspiré à M. Welles l'idée de m'offrir ces espèces de matraques brunes qu'il appelle abusivement « cigares » et plante dans sa bouche pour en extraire des champignons atomiques de fumée. Matraques, je vous eusse fumées. J'en serais malade. Sûr.

Un coup sec, et crac ! Orson Welles s'arrache le nez. Ça ne saigne pas.

« Vous portez des faux nez ?

— *Oui, presque toujours dans les films. Parce que j'ai un nez de bébé.*

— Non, très joli nez. Vous avez des yeux terribles, mais un nez très bon. Toute votre bonté est dans votre nez.

— *No ?*

— Yes ! »

Don Quichotte n'est pas mort

La montagne est secouée d'un tremblement de rire. Un rire qui part toujours en explosion. Qualifions-le d' « homérique »... (1).

« Dans « Don Quichotte », c'est Sancho qui est important. Oui, j'ai fini mon « Don Quichotte ». Pas le montage. Oh ! non... Je l'ai tourné au Mexique et en Italie, avec mon argent... Oh ! là là !... C'est terrible ! (Rire). *Akim Tamiroff fait Pança et un Espagnol grand, grand, maigre, maigre, le Quichotte. »*

Seigneur, qu'il est gros ! Il se déshabille. Ses pattes sont des piliers de graisse d'une blancheur éblouissante. Le ventre n'en finit pas d'occuper l'espace environnant ; les épaules cacheraient la vue à douze spectateurs de revue de 14 juillet.

Je suppose qu'on a écrit de Welles qu'il avait une tête de monstrueux bébé. Si l'on veut... Mais le front superbe, haut et modelé, est d'une noblesse qui n'a rien d'enfantin. Mais les yeux, longs, jaunes, légèrement étirés vers les tempes, filtrent des regards d'une insupportable lourdeur. Mais la petite bouche aux coins tombants dit la tristesse et l'amertume. Le haut du visage est « exhaussé » d'intelligence et d'orgueil. Le bas s'af- →

(*) Dans « Citizen Kane », « Drame dans un miroir », et au naturel.

(1) Rabelaisien, plutôt (N.D.L.R.)

→ faisse dans les dégoûts et les mépris. De haut en bas, ce corps se dégrade, s'effondre dans les passions viles, les lassitudes, les horreurs... L'intelligence radieuse et conquérante qui luit, là-haut, s'écroule dans la graisse, s'y étale et s'y vautre. C'est ici le combat du jour et de la nuit. C'est le Quichotte de ciel et d'os envahi et lentement étouffé par son double de terre et de lard : Sancho Pança.

« Le Quichotte n'est pas mort ; il est vivant de siècle en siècle. On le verra dans ses scènes classiques... J'ai été fidèle à Cervantès (Welles joint les mains) *comme ça. Mais on le voit parfois au milieu des autobus, des Vespa...*

— Avec son cheval et son armure ?

— Yes. C'est très très très « avant-garde »... Oh ! là là... (Rire). *Il va dans la Lune, la Lune de Méliès. Sancho reste sur Terre, l'observe avec une lunette... Qu'est-ce qu'il fait dans la Lune ? Il y crie le plus beau mot du monde, ce que l'on crie lorsque les navires sombrent, lorsque les maisons flambent : « Les femmes et les enfants d'abord ! »*

— ? ? ?

Welles passe une djellaba marocaine, se démaquille à grands coups de serviette qui froissent les joues et enflamment la peau jusqu'au rouge. Il marche dans la loge comme dans une cage ou comme dans un palais, traînant derrière lui les plis de sa djellaba. Whisky en main, café au creux d'un sofa, j'assiste à la toilette du monstre. Tout ce qui suit doit être *entendu* ponctué d'éclats de rire, de grognements, de soufflements, d'ébrouements de phoque sous les rasades d'eau de Cologne...

« On écrit des insanités sur moi. Tout ce qu'on a écrit est faux. Mons-tre sa-cré ! Horreur ! Stupide ! On dit que je suis un monstre sacré parce que je joue des monstres sacrés. Alors il y a la légende, les producteurs qui ont peur... Il n'y a pas d'idoles. Il y a des idées... »

(Holmès)

ORSON WELLES : 1944. 1959.
« Ce qu'il devait y avoir dans les yeux des gros Césars de la décadence...

Brando est boiteux

Mais il faut renoncer à transcrire. Accablé par le torrent de mots, effaré par ce cyclone en djellaba dont le rire secoue les murs, hébété par ces idées qui tombent en magmas, en blocs informes, j'écoute et crois à cette heure me souvenir qu'Orson Welles me raconta qu'il vécut les premières années de sa vie à Pékin auprès d'un père play-boy et d'une mère catholique au départ et bouddhiste à l'arrivée. Ensuite, il y eut l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la France, les Etats-Unis, l'Irlande. Brando est boiteux. Oui, il est infirme. Pourquoi ? Parce qu'il pense. La pensée, c'est jouer. Un acteur qui pense c'est comme un danseur qui chante. Les acteurs veulent penser, aïe ! Cognac. Cigare. Eau de Cologne répandue à flots et dont le parfum se mêle aux odeurs de cigare et de cognac renversé. Je n'avais pas la vocation quand j'ai commencé à faire du théâtre à quinze ans, à Dublin. Je peignais. Ma vocation, c'est la peinture. Ça, cette cicatrice au cou, et celle-ci à la lèvre, ce sont les toros. J'ai toréé en Espagne avant guerre. Pas des toros, des novillos, des « becerros » ! Il a une ganaderia au Mexique. Yes. La langue espagnole ne permet pas de former des idées abstraites. A la rigueur, c'est une langue pour essayiste à la Ortega y Gasset. Je suis allé en Russie en 1928, en Allemagne sous le nazisme. Imitation de Mussolini parlant à son chauffeur. *« C'est une Daimler, ça ? Combien ça consomme ? Bien ! Et ça ; c'est une Rolls? Combien ça consomme ? Bien ! »* Imitation de Mussolini coulant la flotte anglaise disposée sur une table. J'ai fait trois ans d'études, de onze à quatorze ans. Mon père était un vieux play-boy, très drôle, très riche. Quand il est mort, on a cherché l'argent. Plus un sou ! Il faut être tout : acteur, directeur, décorateur, musicien, si possible, dans un film. La spécialité tue...

Je déteste le chic

Je suis cosmopolite. Mon pays est partout. Avoir sa ville, sa rue, sa maison, c'est mourir. Mon gilet vient de Hong Kong. Yes. La télévision, très bon pour le reportage, le journalisme. Très mauvais pour le cinéma. Parce que c'est en chambre. Il n'y a plus de public, plus de cérémonie, plus de respiration de mille personnes dans une salle, avec la télévision. En Amérique, elle détruit tout. Whisky. Cognac. Merci. Cigare. Elle conformise tout. Tout est conformiste. La Russie, les Etats-Unis. Des Etats-Unis, on s'y attendait. Mais la France y vient petit à petit. C'est terrible. La Pologne doit être un pays intéressant parce qu'elle est située entre deux mondes. J'irai l'année prochaine. A cinq ans, je parlais chinois. La Nouvelle Vague du cinéma, c'est la fausse Révolution. C'est Trotsky chez le roi Baudouin. Bergman est emmerdant. Aaah ! (bâillement énorme). Stroheim... il est impossible d'être Allemand quand on en a l'air à ce point. Stroheim, c'est un Bavarois, un baroque. Son art, c'est du baroque juif. Très beau. La Nouvelle Vague, c'est Alexandre Dumas... fils ! L'imbécile fin du romantisme. Je préfère Murnau à Stroheim. Je déteste le « chic », le pittoresque et l'exotisme. Aujourd'hui, tout est « chic ».

J'aurais voulu vivre à la fin du moyen âge, juste avant la Renaissance. Rien n'était « chic » à cette époque. On pouvait tout être, tout savoir, s'intéresser à tout. Vivre ! J'ai fait trois campagnes électorales avec Roosevelt; la politique me passionne. Il n'y a que ça d'important. Le cinéma, il n'est pas sûr, mais pas sûr du tout, que ce soit un art. Parce que personne ne peut dire aujourd'hui : *« Voilà ! Voilà mon film ! Voilà ce que j'ai fait ! C'est moi ! »* « Citizen Kane », c'est moi qui l'ai fait. « Les Amberson », les cinq premières bobines, le reste... « La Dame de Shanghaï », je n'ai pas réalisé le montage. La France est devenue schizophrénique. Paris est la plus importante ville du monde... La France, c'est dommage, c'est sa maladie, est « chauvine ». La France adore le « chic », le goût. Quel dommage ! Maintenant, il n'y a que « Don Quichotte » qui m'intéresse...

Une nuit à Madrid

« Une nuit à Madrid, je rentrais chez moi. J'étais peut-être un peu saoul, un peu triste. Je vois un pauvre dormant sur un banc, avec sa casquette posée près de la tête. Je m'arrête et je mets cent pesetas dans la casquette. Puis je m'en vais et je me dis brusquement : « Pourquoi cent pesetas ? Pourquoi pas tout ? » Je reviens sur mes pas et je me fouille comme ça, comme ça, et j'avais plein d'argent sur moi. Peut-être 200.000 francs. Je mets tout dans la casquette, ça débordait, ça tombait.

« Alors le vent se lève et les billets commencent à voler dans la nuit. Partout. Deux marins espagnols qui passaient courent après les billets, les ramassent, les entassent dans la casquette, réveillent le pauvre et lui disent: « C'est à toi ! » *Et lui :* « Non, ce n'est pas à moi ! » *Et les marins :* « Si, c'est à toi. » *Et moi, debout dans la nuit, à l'écart, je regardais ça et je pleurais, je pleurais, I was crying, crying... »*

Welles se tait. Il se mure dans un brusque silence. Nous sommes dans la DS qui le ramène à son hôtel. Je regarde le mufle de l'animal, le menton écrasé sur la poitrine, les joues qui débordent le col du pardessus et font un bourrelet sur les épaules. Le regard est perdu. De temps en temps, les paupières se soulèvent avec lenteur et filtrent une lueur lasse et somnolente. Celle qu'il devait y avoir dans les yeux des gros Césars de la décadence lorsqu'ils regardaient avec dégoût s'entretuer les gladiateurs.

⁂

« J'ai dormi deux heures. Café ?

— Café.

— Je suis fatigué. Je suis mort. »

Le ganymède barbu apparaît avec les cafés, s'éclipse. Welles grogne, se lève, boit. Il pète. L'odeur qui flotte autour des usines d'engrais envahit les deux pièces de la loge. Il repète. Je ne suis pas là. Il s'en fout. Et si je suis-là, c'est le même prix. Il est sale. Il s'en fout. Il s'essuie les mains aux rideaux, jette les cigares allumés sur les tapis des hôtels, dont il est la terreur, envoie son factotum tirer la chasse lorsqu'il sort des toilettes, se démaquille avec une chemise s'il n'a pas de serviette à portée de main. Il s'en fout. Il est las, fatigué, gros. Il s'appelle Orson Welles. Il a du génie. Il éprouve le plus parfait mépris pour les gens qui veulent réussir et n'y arrivent pas ; pour cette humanité cinglée d'acteurs, de figurants, de producteurs et de metteurs en scène qui barbote à ses pieds dans les cloaques de la bêtise, de l'argent et de l'arrivisme nerveux. Il ne méprise même pas. Il s'en fout. Il jette sur cette misère l'œil indifférent d'un pachyderme centenaire. Parfois, il lève la trompe et barrit une colère effrayante. Comme l'autre jour où il a quitté le plateau en rugissant des injures contre

Cabarets Dancings
Jean RIGAUX PORTE d'AUTEUIL AUT. 71-18 ● 23 h. 15
ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens
Variétés
Le GLOBE 8, Bd de Strasbourg MUSIC-HALL 16 H. 30 et 21 HEURES
Restaurants
JARDIN de MING 30, rue St Sulpice DAN 02-34 Le Restaurant Chinois pas comme les autres
LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "PRESTIGE" de P.L. GUÉRIN et R. FRADAY LES BERNARDS

(Delmas)

ORSON WELLES : 1947. 1959.
...lorsqu'ils regardaient avec dégoût s'entretuer les gladiateurs. »

toute l'équipe, grelottante de frousse. Une heure après, il est redescendu, s'est tourné vers les esclaves et a grommelé : « *Excuse me, my name is Maria Callas !...* » Il allume une matraque. On le hait. On l'admire. Il s'amuse à observer, tapi derrière sa graisse, les va-et-vient de haine et d'admiration qu'il provoque.

« Les acteurs sont des femmes. Des hermaphrodites... Ouââh !... Etre metteur en scène, c'est la chose la plus facile du monde. N'importe qui peut faire ça. Moteur ! Oui ! Coupez ! Moteur ! Coupez ! Etre un grand metteur en scène, c'est très difficile. Je ne vais pas au cinéma. Quand je vois un film, j'ai toujours l'impression d'entendre la claquette et, pour moi, un film est bon quand je ne l'entends pas. Le scope, c'est zéro. C'est flou sur les bords, il n'y a pas de profondeur de champ, et puis pourquoi cette longue chenille ?... Le cinéma va disparaître tué par la télévision. Les films comme celui que nous faisons, ce sont les derniers dinosaures avant l'ère quaternaire. Bientôt ils disparaîtront de la surface de la Terre. Il y aura, oui, de petits films, pas chers, voilà l'avenir. »

Il y a la mort

Whisky, cognac ? L'alcool ne saoûle pas cette masse. Elle l'engourdit. Seul le blanc des yeux s'injecte de sang et le regard s'alourdit et pèse un peu plus fort sur les moustiques qui bourdonnent, brossent, maquillent, dirigent et jouent autour de lui. Depuis quarante-quatre ans, il bourlingue autour du monde. La Chine, les Indes, l'Afrique, l'Europe, l'Amérique... Il a connu la gloire adolescente, il a été un génie radieux de tous les prestiges, il a été aimé des plus belles femmes et reçu de tous les grands hommes. Il a jeté l'argent par les fenêtres. Aujourd'hui, il est gros, perclus de dettes, mais le vieil orgueil lui souffle qu'il est toujours le plus grand. Que s'il voulait... Que si on lui en donnait les moyens... Lorsque ça le prend, il règne ! Tout à l'heure, sur le plateau, il tiendra conférence, soudain réveillé, bouleversera la mise en scène de M. Fleisher et transformera les dialogues. On lui donnera raison. Parce qu'il aura raison. M. Zanuck mangera un cigare de plus, mais dira : « *Orson a raison. C'est mieux.* »

— Venez prendre l'air.

Pendant près de deux heures, nous marcherons à pas lents dans la cour du studio — aller, retour ; aller, retour — sous l'œil rond des esclaves. Le ganymède barbu me dit : « *Vous avez de la chance. Je n'ai jamais vu ça !* »

« Le Mal... Le Bien... Le Bien sort du Mal. Le Mal, c'est le fumier où le Bien pousse... Oui, la mort est mon obsession. Les Etats-Unis et la Russie veulent supprimer la mort. Ils tuent la vie. Civilisation du self-service ! Art du self-service ! Tout va devenir « chic »... I hate le chic ! I hate le self-service ! I hate Disney et la fantaisie industrielle ! Il faut lire les mystiques chrétiens, Shakespeare, Montaigne... Montaigne est un des plus grands Français. Proust est « chic ». Montaigne non ; ni Alexandre Dumas, ni le Hugo de « L'Homme qui rit », ni Molière. Je lis quand même Proust. Je l'admire, mais je ne l'aime pas.

— Vous êtes croyant ?

— Je ne vous répondrai pas. Il y a la mort... Mais je déteste le protestantisme, le puritanisme. Le protestantisme, c'est le vice sans la charité.

— Vous terrorisez tout le monde sur le plateau. Tout le monde a une peur verte de vous. Ils se demandent qui vous êtes et tous ont un Welles dans la poche qu'ils exhibent avec ébahissement.

Je préfère la Suisse

Une trombe de rire tombe des nues :

— C'est parce que je ne travaille pas avec eux. S'ils travaillaient avec moi, ils me connaîtraient... Ici, je suis un acteur. »

Arkadin, c'est Staline. Il n'est pas Arkadin. Il n'est pas Kane. Ni Macbeth. Ni Othello.

« Vous dites dans un film : « En quelques années, l'Italie des Borgia, à travers les crimes, les orgies, les incestes, les poisons, a produit des merveilles. En sept cents ans, la Suisse a produit le réveil-coucou. »

— Oui. Mais je vais vous faire un aveu : je préfère la Suisse.

— Dans un autre film, vous racontez l'histoire du scorpion qui demande à la grenouille de l'aider à traverser la rivière. « *Non, tu me piquerais* », dit la grenouille. « *Si je te pique, je me noie* », dit le scorpion. « *C'est vrai*, dit la grenouille, *monte sur mon dos !* » Au milieu de la rivière, le scorpion pique la grenouille. « *Tu es fou !* lui dit-elle avant de mourir, *tu vas te noyer.* » « *C'est vrai*, répond le scorpion. *Mais je n'y peux rien : c'est ma nature !* »

— Oui, je dis ça, dit Welles. *J'ai écrit ça.* »

Nous marchons au soleil. Cigare. Pas de whisky. Pas de cognac.

« J'avais écrit un scénario pour Chaplin et Garbo : « Les Amours de d'Annunzio et de la Duse ». Deux monstres fous. L'hyper-romantisme dégénéré... la passion ridicule et théâtrale. Ils n'ont pas voulu.

— Monsieur Welles, on vous attend sur le plateau. »

Trois, quatre, cinq fois, frappé d'une crise cardiaque, le grand avocat Lamorcière (alias Welles) s'écroule par terre devant la caméra. Avec un plaisir évident. La scène lui plaît. Il roule des yeux blancs, halète... A sept heures, c'est dans la boîte. Nouvelle séance de djellaba dans la loge, au cours de laquelle j'aurai droit à une imitation de Napoléon tirant l'oreille des grognards.

« C'est lui qui a donné aux Français le goût du « petit ». Petite maison, petite femme, petit soldat, petit verre... Ce rusé petit Italien a tout rabaissé pour être plus grand... »

Suivra un cours de linguistique afin de me prouver que Shakespeare ne peut être joué que dans les langues « gothiques » et non dans les langues romanes. « *Ecoutez ça : « Essere o non essere ! Ecco e la questione !* »

Gulliver enfant

Le bulldozer minaude, rassemble ses doigts en bouquet, à l'italienne, rugit de rire. Puis, du ton d'un général français de vaudeville frisant sa moustache : « *Etre ou ne pas être ! Voilà la question !* » Mais, solennel, grave, l'œil voilé, la voix profonde : « *Sein oder nicht sein ! Das ist die Frage !* »

« Je me demande comment on peut être un mauvais acteur de théâtre, en allemand ! « Sein oder nicht sein... » Vous voyez la différence ? »

Deux heures plus tard, mon gentil petit copain Orson Welles me dépose à ma porte. Il n'arrive pas à comprendre comment on a pu découvrir dans le Yucatan des fresques et des pétroglyphes représentant des éléphants ! Oui, des éléphants. C'est un mystère. Il m'apprend également qu'il descend des Orsini, l'illustre famille italienne, par les femmes. Orson, ça veut dire « Orsino ». Un de ses ancêtres a été ambassadeur à la Cour de Saint-James. De tradition, tous les garçons dans sa famille sont prénommés Orson. A demain.

⁂

« *Oh !* me dit le ganymède barbu, *on ne vous a pas prévenu ? M. Welles ne reçoit personne ! Ne veut voir personne ! D'ailleurs...* »

Surgit l'ogre.

« *Entrez... Café ?*

— Café. Bien dormi ?

— Yes. Je me suis suicidé.

Geste de verser un kilo de cachets dans le creux de la main et de les avaler.

— Mais j'ai dormi. Je suis abruti.

— Et si je vous fichais la paix aujourd'hui ?

— On peut se voir lundi, si vous voulez. Je suis assommé de fatigue, de tout. »

Grondement. Sourd raclement de gorge. Les yeux se vitrent. Le monstre me joue et se joue la mort du monstre. Puis il se redresse, himalayen, ouvre et éclaire ses yeux jaunes, attrape une matraque, l'allume. Deux kleenex en bavette autour du cou afin que le maquillage ne macule pas la chemise, le cigare-sucette planté entre les deux joues, il s'assied. Il ferme les yeux. Là, l'illusion y est. On dirait Gulliver dormant. Gulliver enfant. Que la paix soit sur toi, géant ! Laisse que je reprenne ma besace et m'en retourne à Lilliput !...

JEAN CAU.

Max Walter **SWANBERG**
A partir du 27 novembre
Raymond CORDIER et Cie - 27, RUE GUENEGAUD

GALERIE CHARPENTIER
ÉCOLE DE PARIS
1959
ou
" L'EXPOSITION DISCUTÉE "
76, FG SAINT-HONORÉ, PARIS

Galerie Denise RENE
124, rue La Boétie
VASARELY

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

16 NOVEMBRE.

DIMANCHE, au T.N.P.: « Le Songe d'une nuit d'été ». Au théâtre, les éreintements servent ! J'avais lu tant de critiques hargneuses sur ce spectacle que je m'attendais au pire et que j'ai été heureusement surpris. Non, ce n'est pas aussi mauvais qu'on le dit. La grâce de Shakespeare passe malgré tout. Notre propre songe rejoint, à travers l'excellente traduction de Supervielle, celui de Shakespeare. Certes, la douce nuit d'été ne règne pas sur le plateau du T. N. P. ni sur ses arbustes stérilisés. Ce noir qui est absence de décor ne rappelle en rien la vague ténèbre de juin où, comme dit Hugo, l'aube toute la nuit erre au bas du ciel.

Mais cette féerie, si légère qu'elle soit, est chargée de vérité humaine. Ce qu'a d'absurde et de fou l'attachement à la créature, Shakespeare ne le montre nulle part avec plus d'évidence que dans le « Songe » : l'être que nous croyons aimer est un autre, il est toujours un autre. Et ce n'est jamais nous qui sommes aimés. Et qui de nous, femme ou homme, à un moment de sa vie, n'a pas, comme Titania, adoré une tête d'âne ? Hier soir, Titania (Maria Casarès est parfaite dans ce rôle, comme toujours quand elle ne se croit pas tragédienne et qu'elle ne force pas sa voix), Titania, pressant contre sa poitrine la tête d'âne, m'a remis en mémoire cet aveu de Rimbaud dans « Une saison en enfer » : « J'ai aimé un porc ». Comment douter que ce soit Verlaine qu'il désigne ici ?

« Le Songe d'une nuit d'été » : les jeux de l'amour y sont les jeux du hasard. Ce feu dont nous sommes nous-mêmes le foyer, nous en projetons le faisceau lumineux sur la première créature rencontrée et qui s'en trouve passagèrement embrasée ; mais elle ne l'est que pour nous seuls. Les autres ne voient qu'un moineau, qu'une mouche, et nous l'oiseau fabuleux d'un inaccessible paradis, jusqu'au jour où le moineau redevient moineau, la mouche, mouche. C'est ce que les mystiques ont compris. La nuit d'été du « Songe » ouvre pour quelques-uns sur une autre nuit : celle de saint Jean de la Croix.

LES injures, dans le « Songe », du garçon qui est aimé à la fille qu'il n'aime pas, quel sens profond je leur trouve ! Un jeune garçon, une jeune fille, savent obscurément que ce n'est pas eux qui sont aimés, mais une grâce éphémère qui ne leur appartient pas en propre. Que c'est étrange ! Il m'arrive, à mon âge, bien loin de les envier, d'avoir pitié des jeunes gens, et par exemple du jeune époux de Brigitte Bardot...

19 NOVEMBRE.

UNE des clefs de l'affaire Mitterrand, une petite clef très secrète, mais l'une de celles qui comptent le plus dans le trousseau. M. André Stibio, dans un article de ce matin, nous la désigne : « L'attentat contre François Mitterrand ne se comprend guère si l'on ne se rappelle ce jour où brusquement, par la grâce du même François Mitterrand, André-Louis Dubois dut s'installer d'urgence, l'avant-veille de la fête nationale, au boulevard du Palais. Changement brutal dont ce haut fonctionnaire courtois et diplomate sut faire une transition élégante, mais le coup porté alors par le jeune titulaire de l'Intérieur n'a pas été oublié de tous. »

C'est un adversaire qui témoigne ici. On ne saurait dire en termes plus nets qu'il s'agit, en fait, d'un règlement de comptes, que, cette fois, MM. Baylot et Dides ont bien cru avoir gagné la belle.

20 NOVEMBRE.

NON, ils ne l'ont pas gagnée. Mitterrand, avec qui nous avons dîné hier soir, a pu aborder d'autres sujets que son affaire. Nous avons même beaucoup ri. C'est dur à abattre, un homme, s'il n'y consent pas. Le moment dangereux, c'est précisément lorsqu'il se trouve près d'y consentir, qu'il est passé de l'autre côté où tout devient indifférent. Peut-être François Mitterrand a-t-il couru ce risque, les premiers jours.

Je suis heureux de lui avoir fait confiance, puisqu'il en a été aidé, mais je regrette de ne pas lui avoir dit, hier soir, que le terme d' « endurcissement » dont je me suis servi à son propos et qui l'a peiné, je crois, trahit ma pensée, car il est péjoratif. C'est « durcissement » que je voulais dire. Mitterrand s'est durci et non endurci.

EN politique, tout devient machine de guerre. Je le redoute pour lui et supplie ses amis d'y songer : dans l'affaire Mitterrand, c'est Mitterrand qui doit vous intéresser, non ce qu'on en peut tirer contre le régime. Qu'il sorte de ce tunnel, comme il est sorti de l'affaire des fuites. Que ce destin continue. Vous devez tout subordonner à cela. (1)

21 NOVEMBRE.

SEANCE de la Société de Poésie, fondée par Marguerite Jules-Martin, qui ne laisse aucun poète passer à la vie éternelle sans lui assurer les honneurs qui lui sont dus. Yves-Gérard Le Dantec, à qui notre société vient de rendre l'hommage discret qu'il aurait aimé, n'a vécu que pour la poésie — celle des autres. Ses propres vers, qu'on nous lit ce soir à la perfection, sont d'un dur métal, mais quelle sève chrétienne les gonfle ! Ernest Psichari, soldat et catholique, était le petit-fils de Renan. Yves-Gérard Le Dantec était le neveu de Félix Le Dantec, le fameux biologiste, si redouté des dévots, dans ma jeunesse. Il existe une sorte d'atavisme à rebours...

22 NOVEMBRE.

« UN soir de juillet 1935, un garçon de vingt ans entrait par hasard dans une chapelle de la rue d'Ulm... ». Ces lignes de « La France catholique » m'accrochent. Je lis ce récit passionnant, beaucoup trop succinct pour mon goût, de la brusque conversion d'un jeune homme élevé en dehors de toute religion, plus soudaine, plus inattendue que ne fut celle de Claudel. Je cherche la signature : André Frossard. André Frossard ! Quoi ? Le rayon Z de « L'Aurore » ? Hé oui ! Il y a du bon monde partout. Je trouve qu'André Frossard écrit dans un drôle de journal, et lui en doit penser autant de Mauriac. Mais quoi ! il est mon frère ; et je lis son histoire avec un émerveillement un peu envieux : les chrétiens de mon espèce n'appartiennent à l'Eglise que parce qu'ils y sont nés, qu'ils y ont été élevés. Ils n'ont pas choisi. Ils n'ont pas été choisis comme André Frossard l'a été...

Son texte ne m'eût peut-être pas autant frappé si je ne rédigeais en ce moment la communication que je dois faire à la Semaine des Ecrivains catholiques, mardi soir. Le sujet, non choisi par moi, et commun à tous les orateurs, est le mystère. Je l'ai abordé comme un pensum. Mais le devoir est très vite devenu une méditation écrite. Je ne saurais toucher à un sujet de cet ordre sans un engagement de tout mon être, voilà le fait. Sans doute ne dirai-je rien, touchant le mystère, qui n'ait été dit et répété tout au long de cette semaine, et avec infiniment plus de compétence, par les philosophes et par les théologiens qui y participent. Ce que j'ai écrit à ce sujet n'apporte rien, ne vaut que par un certain accent — peut-être lié au don littéraire ? Mais existe-t-il un rapport entre ce don et la Grâce ? Le don littéraire devient-il lui-même grâce, si nous sommes en état de grâce ?

Ce que je constate en tout cas, c'est que je m'éloigne chaque jour un peu plus de la fiction. Chaque jour un peu plus, écrire, pour moi, signifie témoigner. Je n'ose ajouter : écrire, c'est prier. Il y faudrait tendre pourtant comme à ma seule justification, car j'ai atteint l'âge du silence.

F. M.

(Copyright « L'Express » ; « Mondial Press ».)

(1) *Voir, en page 5, la réponse de J.-J. Servan-Schreiber.*

59 · 11

UNE NOUVEAUTÉ

CONTRE LA VIE CHÈRE !

Perrier

40% + GRAND
20% - CHER

LE MAGNUM

Langelaan & Cerf